

Traumatisme

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD

SPÉCIAL POLICE

SPÉCIAL POLICE



POLICE

TRAUMATISME



FLEUVE NOIR

G.-J. ARNAUD

TRAUMATISME

ROMAN SPECIAL-POLICE
792

EDITIONS FLEUVE NOIR
69, boulevard Saint-Marcel – PARIS-XIII^e

© 1970 « EDITIONS FLEUVE NOIR », PARIS.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'URSS et les pays Scandinaves

CHAPITRE PREMIER

Lorsqu'elle sortit du magasin avec son sachet de nougat à la main, la petite fille aperçut la 404 grise de l'autre côté du boulevard, sur le parking. Le conducteur croyait la dissimuler entre un énorme camion-citerne de la Shell et un transporteur de primeurs, mais Sylvie l'avait repérée tout de suite.

Elle traversa posément au passage pour piétons, se dirigea vers la Peugeot, le regard fixe. Mal à l'aise derrière son volant, Tabariech jeta un coup d'œil en coin à son patron. Le commissaire adjoint Lefort fronçait les sourcils, à cause de la petite silhouette en blue-jean jaune et en chemisette blanche.

Sylvie Barron s'immobilisa net devant le capot de la 404. Sous la frange châtaine, deux yeux assurés examinaient l'un après l'autre les visages des deux hommes.

— Elle m'énervé, grogna Tabariech. Je vais aller lui dire deux mots.

— Ne bouge pas, surtout. C'est tout ce qu'elle attend... Provoquer un esclandre.

— Vous n'y pensez pas ? Une gosse de huit, neuf ans... Elle n'est pas capable de ça.

— Si, fit Lefort entre ses dents serrées, oh ! si. Elle nous hait, tu comprends ? Depuis six mois, elle a fini par comprendre que nous étions ses pires ennemis.

— Sa mère lui monte le coup, oui...

— Même pas. À cause de nous, tout son monde s'écroule, s'effrite. En quelques mois, cette gosse est devenue une adulte.

Il sortit un mouchoir déjà froissé, s'épongea le front, le cou, sa poitrine velue que la chemise largement ouverte découvrait. Il lut une expression de mépris sur le visage de la petite fille. Il enfouit le mouchoir dans sa poche, se tourna vers l'arrière.

— On ne peut même pas se dégager en reculant. Un crétin a collé son vélomoteur à moins de deux mètres.

La petite fille leur tourna brusquement le dos et se dirigea vers la petite caravane attelée à une Simca 1300 déjà ancienne. Les deux policiers soupirèrent en même temps de soulagement.

— Au moins, si on pouvait alerter la gendarmerie, les motards. Notre boulot serait bougrement simplifié, murmura Tabariech, peut-être pour la vingtième fois depuis leur départ de Paris.

Lefort se contenta de hausser ses épaules massives. Ça ne servait à rien de le dire. Plus personne ne croyait à cette affaire, et son chef, le commissaire principal Parrain, lui avait recommandé la discrétion. La mise en place du dispositif habituel provoquerait inévitablement des remous à l'échelon supérieur.

— Cette femme sait que nous la suivons. Elle ne commettra aucune imprudence. Pas après six mois d'un comportement impeccable, poursuivait l'inspecteur. Elle va nous promener tout l'été. Avec son passeport, elle peut passer en Espagne ou en Italie, voire plus loin encore. Son mari et son fils peuvent se cacher dans un de ces pays-là.

— Je n'y crois pas. Les Barron sont encore en France. On peut très bien se cacher dans notre pays. Passer la frontière n'est pas aussi aisé que tu le penses.

De l'autre côté du boulevard, toutes les vitrines affichaient le mot « nougat » à perte de vue. Tabariech avait la gorge sèche. Une chaleur de four étreignait Montélimar.

— La voilà !

Une femme jeune d'allure, cheveux blonds coupés court, mince, pour ne pas dire maigre, approchait de la Simca, ouvrait la portière arrière pour déposer un cabas bien rempli.

Céline Barron se glissa derrière son volant en souriant à sa petite fille.

— Ces sales flics sont là-bas, cachés en partie par le camion-citerne ! lança Sylvie avec hargne.

Stupéfaite, sa mère la considéra comme si elle ne la reconnaissait pas. La gosse comprit.

— Ce sont des sales flics ! Tu l'as dit toi aussi.

— Tais-toi, Sylvie. Il ne faut pas parler ainsi. Ce n'est pas très joli.

— Qu'est-ce que ça fait, maintenant ? répliqua la fillette. Nous sommes seules, toutes les deux, pour toujours. Quand on est poli, c'est pour les autres surtout. On me l'a appris en classe. Mais les autres, maintenant, ils ne veulent plus de nous.

Céline mit le moteur en route et embraya. Sylvie reprit son rôle de guide.

— Tu peux y aller. Le feu est au rouge derrière.

La femme commençait à s'accoutumer à cette caravane qui modifiait toutes ses habitudes de conductrice. Elle n'avait eu que très peu de temps pour s'entraîner.

— On reprend l'autoroute ?

— Non. Pas la peine. Nous allons rouler le plus longtemps possible, et nous nous arrêterons dans un joli coin pour déjeuner. J'ai acheté un poulet rôti.

Mais Sylvie se penchait vers le rétroviseur extérieur de droite.

— Ils sont derrière.

— Ça n'a aucune importance.

— Et si tu retrouves la piste de papa et Daniel ?

Céline tressaillit.

— Ne t'inquiète pas.

— On peut les immobiliser quelque part. Cette nuit, j'y pensais. En crevant leurs pneus, par exemple.

— Tu as une belle imagination, essaya de plaisanter la jeune femme. Pour l'instant, ils ne nous gênent pas.

— Moi, si. Je voudrais qu'ils meurent. Ils pourraient avoir un accident, brûler dans leur voiture.

— Sylvie ! reprocha doucement sa mère. Ne dis pas des choses aussi horribles.

Vers deux heures de l'après-midi, Céline ralentit encore sa vitesse déjà peu élevée. Elle se souvenait d'un endroit ombragé par une pinède, juste au bord de la route, un peu avant Lambesc. Si le coin était libre, elle pourrait s'y engager avec la caravane. Depuis qu'elle l'avait achetée, elle ne pouvait accomplir de longues traites, tant elle se contractait physiquement et moralement.

De loin, elle vit une voiture quitter le terre-plein et eut un sourire de soulagement. Elle s'y engagea en effectuant un large demi-cercle pour reprendre plus facilement la route plus tard.

— On mange dehors ou dedans ? demanda Sylvie.

— Comme tu veux.

— Dedans, alors. On ouvrira la baie sur les pins. Je vais mettre le couvert.

Le commissaire adjoint Lefort et l'inspecteur Tabariech dépassèrent la pinède, roulèrent pendant un kilomètre avant de découvrir une buvette modeste sur le bas-côté.

— On ne va quand même pas passer l'été à se nourrir de sandwiches, grogna Tabariech. On risque de se détraquer l'estomac pour pas grand-chose.

— Ils servent des steaks et des frites. Ça t'ira ?

Ils s'attablèrent sous les canisses. Tout à côté, sous quelques pins, des campeurs avaient installé quatre tentes. Groupés, ils menaient un joyeux vacarme.

— En principe, je dois partir le 20 juillet, dit Tabariech en plongeant ses lèvres dans un verre de rosé glacé. Vous croyez que ce sera possible ?

Lefort fit celui qui n'avait rien entendu. Songeur, il tirait sur sa Gauloise bout filtre, le regard tout au bout de la route, vers l'ouest. Il imaginait la fillette, la femme, en tête à tête dans cette petite caravane.

— Curieuse idée, d'avoir acheté cet engin ! lâcha-t-il soudain. On

voit qu'elle n'est pas à l'aise. Je me demande...

— Vous croyez qu'elle a une idée derrière la tête ?

— Certainement. N'oublie pas qu'elle a ramassé le maximum de fric. Tout ce qu'elle pouvait en vendant ce qu'elle possédait. Une maison dans l'Yonne, des terrains, des meubles anciens de prix. D'après mes calculs, elle doit disposer de sept à huit millions anciens.

— À sa place, je ne serais pas tranquille, si elle a tout ce pognon en liquide.

— Drôle de petite bonne femme. Je l'avais crue abattue, finie pour la vie. Et, d'un seul coup...

Il se tourna vers la cuisine en plein vent où une femme en short préparait leur repas.

— Ce n'est pas rapide, comme service.

— M^{me} Barron ne va pas repartir dans la grosse chaleur. Vous avez bien vu, les autres jours.

On leur apporta les hors-d'œuvre, et l'inspecteur se jeta dessus. Le commissaire mangeait également avec appétit, mais chaque passage de voiture l'alertait.

— Ce Barron, disait Tabariech la bouche pleine, il doit quand même avoir des tas de copains, de connaissances tout au moins. Un réalisateur de télé... Bien sûr, ça fait un an qu'il a été balancé, après les événements de mai. Mais, quand même... J'aimais bien ses émissions. Pas vous ?

— Je n'ai pas la télé, grogna Lefort.

— Il avait eu une série sur les petits ports de plaisance et de pêche. C'était excellent. Il possédait un bateau, non ? Un voilier ?

— À Toulon, oui. Il est toujours en hivernage. Moi aussi, j'avais pensé qu'ils se tailleraient tous les deux par la mer. Ils connaissent la navigation. Facile, pour eux, de filer. Avec leur ketch, ils pouvaient aller loin. Aux Antilles, même, en Amérique. Mais non. Le voilier est toujours sous hangar. Je ne comprends pas.

— Excusez, patron, mais je ne voulais pas parler de ça..., mais de son métier.

Ce qui fit hausser les épaules de Lefort. Ils en revenaient toujours à la même chose.

— Du café ? proposa l'homme qui les avait servis.

— Et du raide, insista l'inspecteur. On en a besoin.

À un kilomètre de là, Sylvie, étant allée jeter les ordures dans un gros bidon placé là tout exprès, trouva sa mère en train de dételer la caravane.

— On la laisse ?

— Pour une heure.

— Tu sais que, après, c'est difficile de la raccrocher.

— Viens vite, après avoir tout fermé. Nous allons à Cazan, téléphoner.

Une fois sur la nationale, la petite se retourna pour chercher la 404 grise.

— Ne me dis pas qu'ils sont derrière nous, souffla sa mère.

— Non. Je crois que tu les as bien eus.

Dans le petit village, elle s'arrangea pour cacher la Simca dans un chemin de terre avant d'aller à la poste. Elle demanda un numéro à Aix.

— Ce sera long ?

— Ça dépend, lui dit le préposé. Des fois, il vaut mieux y aller d'un coup de voiture.

Sylvie l'entraîna vers la petite cabine en bois.

— C'est Paulette que tu appelles ?

— Comment sais-tu ?

— À Aix, il n'y a qu'elle. Mais je crois que tu as tort.

Céline la regarda avec effarement. Chaque jour, elle découvrait sa petite fille.

— Mais pourquoi ?

— Paulette n'a plus besoin de papa et ne te rendra pas service.

— Elle doit beaucoup à papa. Sans lui, elle ne serait pas à la station régionale de Marseille.

— Vous avez Aix, madame, dit le préposé.

Avec soulagement, elle reconnut la voix de Paulette Ramet.

— Paulette ? C'est Céline...

— Céline ?...

Un silence, puis :

— Pas Céline Barron ?

Sylvie sentit le corps de sa mère se raidir contre le sien.

— Mais si.

— Tu es à Paris ?

— Non, dans la région... Écoute, je ne veux pas t'importuner, mais il faut que je retrouve Hervé... Il le faut absolument.

— Mais, que veux-tu que j'y fasse ? Depuis... l'affaire, je n'ai jamais eu de contact avec lui.

— Tu es sûre ?

— Mais, enfin... Pourquoi se serait-il adressé à moi ? D'ailleurs, j'estime qu'il a fait la plus grande sottise de sa vie. Il aurait dû défendre Daniel d'une autre façon... La fuite n'arrange rien. Enfin, Céline..., ton fils est coupable. Vous n'y pouviez rien ni l'un ni l'autre. Il fallait accepter le coup et...

— Écoute-moi, Paulette. Inutile d'argumenter là-dessus. Tu n'es pas en direct. Je te demande seulement si tu as une idée, même la plus

vague, de l'endroit où ils pourraient se trouver. C'est tout ce qui importe, pour l'instant.

La voix de Paulette Ramet se déforma, monta d'un ton. Céline se souvint de ce que lui avait dit son mari autrefois. Cette fille-là devait souvent frôler l'hystérie.

— Mais enfin, c'est inconcevable. Tu as le culot de me téléphoner pour me demander des nouvelles de ton mari ? Pourquoi se serait-il adressé à moi ?

— En effet, répondit doucement Céline. Je me demande pourquoi j'ai eu cette idée.

Cette réponse eut l'effet d'une gifle, et Paulette Ramet recouvra son calme.

— Pardonne-moi, Céline, mais, en ce moment, tout va mal pour moi. Lucien m'a plaquée... Tu ne connais pas... Et, à la station, ça ne va pas tout seul tous les jours. On vient de me refuser un travail sur lequel je comptais terriblement... Tu sais ce qui se passe à la télé... C'est un peu la chasse aux sorcières, maintenant.

— Mieux vaut ne pas rappeler que tu es une amie d'Hervé Barron.

— Bien sûr, répondit étourdiment Paulette. Mais non, enfin, il faut que je sois très prudente. Non, au sujet d'Hervé, je ne sais rien. Absolument rien. Je suis désolée... Mais d'où appelles-tu ?

— De Cazan, près de Pont-Royal.

La voix se fit inquiète :

— Tu viens à Aix ?

— Pas du tout. Merci, Paulette.

Elle raccrocha, alla payer. Sylvie ne la quittait pas du regard. Dans la voiture, elle se tourna vers elle avant de démarrer.

— Qu'y a-t-il ?

— Tu ne pleures plus. Avant, tu aurais eu des larmes plein les yeux.

— Paulette a des soucis, essaya-t-elle d'expliquer.

Mais plus rien ne pouvait convaincre la petite fille, désormais. Le monde des adultes se présentait à elle comme un bloc hostile, sans la moindre faille.

Elle ne fit pas attention à la Peugeot grise qui les croisait. Sylvie se retourna, vit qu'elle s'était immobilisée, attendant un trou dans la circulation pour faire demi-tour. Elle jugea inutile d'en parler à sa mère. D'autres pensées l'occupaient :

— Nous cherchons papa et Daniel ?

Céline secoua farouchement la tête.

— Non. Ne dis pas ça. Par hasard, j'ai pensé à Paulette Ramet, mais maintenant je le regrette.

— Pourquoi ? Si on les retrouvait, nous serions quatre. On serait

plus forts, tous ensemble. Tu crois que ça me gêne, ce qu'il a fait, Daniel ? Moi, j'aurais peut-être fait la même chose.

Céline apercevait la caravane. Un motard était arrêté sur le terre-plein, un carnet à la main. Il s'approcha dès que la voiture s'immobilisa.

— C'est à vous, madame ?

— J'ai dételé pour faire une course, mais je ne compte pas rester là.

— Ce n'est pas interdit, madame, dit le motard avec un sourire aimable. Je me demandais simplement ce que faisait cette caravane toute seule. Et puis, ce n'est pas prudent, avec tous les gens qui passent sur cette route. Je vais vous aider.

À ce moment-là, son regard tomba sur le visage de la petite fille, et il resta interdit. Jamais il n'avait lu une telle haine dans un regard d'enfant.

Reprenant son sourire, il se pencha :

— Je ne te fais pas peur, au moins ?

L'index de Céline monta vers ses lèvres décolorées, et Sylvie respira profondément.

— Non, monsieur. Je n'ai aucune raison d'avoir peur d'un policier.

C'était une curieuse réponse, pour une gosse de cet âge. Il désigna la caravane.

— Si vous voulez bien vous mettre au volant, madame... Avancez encore un peu et reculez en braquant sur la gauche. Ça doit aller tout seul.

Sylvie rejoignit sa mère pour la guider. Céline fit un effort violent pour ne pas rater sa manœuvre, et le motard la félicita pour son adresse, penché sur l'attache.

— Bravo ! madame. On voit que vous avez l'habitude. J'en ai vu qui cafouillaient drôlement, dans ce cas.

Il alla se planter au milieu de la route pour lui ouvrir le passage, obligeant une 404 grise à stopper.

— C'est pas mal, commenta Tabariech. Elle s'est fait donner un coup de main par un motard des C.R.S. Si le gars savait que le fils de cette femme a descendu froidement un de ses collègues...

— La ferme ! fit le commissaire, nerveux. L'inspecteur redémarra. Un peu plus loin, le second motard attendait à la buvette où ils avaient mangé. Quelle émotion, lorsqu'ils avaient découvert la caravane abandonnée !

— Que croyez-vous qu'elle ait pu fabriquer ?

— Est-ce que j'en sais quelque chose ? Peut-être son ravitaillement en essence, si elle appréhende de pénétrer sur l'aire d'une station-service avec son fourbi.

CHAPITRE II

Dans son sommeil, la petite fille s'agitait beaucoup, gémissait repoussait son drap avec ses pieds. La nuit étouffante n'expliquait pas entièrement cette excitation, et, en fait, depuis des mois, Sylvie passait de mauvaises nuits. Mais, depuis que sa mère lui avait dit un jour qu'elle parlait, et criait même, elle devait se surveiller inconsciemment et ne laissait échapper que de faibles plaintes.

À cause de l'étroitesse de la couchette, Céline craignait qu'elle ne tombe, et elle levait fréquemment les yeux des papiers qu'elle compulsait. En quittant Paris, elle avait emporté deux valises, pleines des dossiers, des projets d'Hervé. Chaque soir, elle en prenait un petit tas, s'efforçait de découvrir la plus petite indication dans l'écriture presque illisible de son mari. Elle avait mis de côté quelques feuillets qui lui paraissaient intéressants. Hervé Barron avait prévu une série d'émissions sur les bidonvilles dans toute la France, d'autres sur les parcs nationaux de protection de la nature, notamment l'île de Port-Cros, en rade d'Hyères.

Dans la chemise de ce projet-là, elle découvrit quelques coupures de presse concernant un prévenu recherché pour vol qui avait réussi à survivre durant des mois dans la petite île, avant d'être repris par les gendarmes qui lui avaient tendu un piège. L'homme n'avait ni l'intelligence ni la finesse intuitive d'Hervé. De plus, son mari était un homme de la nature. Il avait vécu à la campagne jusqu'à l'âge de dix-sept ans et la stupéfiait toujours par ses connaissances sur les plantes et les animaux sauvages.

Elle examina l'île de Port-Cros sur la carte Michelin, se souvenant d'un article lu dans une revue nautique. On ne pouvait ni camper ni faire du feu dans l'île, et les seuls séjours autorisés se limitaient au hameau installé sur la côte ouest et à la baie de Port-Man où les bateaux pouvaient s'ancrer. Céline revécut en quelques secondes les jours et les nuits paradisiaques qu'ils avaient passés là-bas à bord de leur voilier.

Or, le bateau se trouvait toujours dans son hangar d'hivernage. Elle avait téléphoné au gardien avant son départ de Paris. Par mer très calme, on pouvait rejoindre l'île à bord d'un petit canot pneumatique. Hervé avait parcouru l'endroit dans tous les sens et avait pu noter quelques cachettes idéales. Le microclimat dont jouissait Port-Cros limitait les inconvénients du froid, mais son mari et son fils avaient disparu fin décembre, au moment où un temps glacé régnait sur toute

la France.

Elle renonça à cette idée, revint aux bidonvilles. Il en existait dans la France entière, du nord au midi. La plupart étaient occupés par des Portugais, des Italiens, des Nord-Africains. Des Espagnols aussi, dans le Languedoc et la région toulousaine. Hervé parlait admirablement le castillan, et Daniel se défendait assez bien également dans cette langue. Quelle meilleure cachette que ces entassements de cahutes où la police ne se risquait jamais ? Son mari avait emporté une somme importante sur laquelle ils pouvaient vivre plusieurs années, tous les deux.

Sans faire de bruit, elle éteignit la lumière, sortit avec son paquet de cigarettes à la main. Le camping était loin d'avoir fait le plein. Une dizaine de caravanes, le double de tentes étaient dispersées sous les pins. Il ne se trouvait qu'à quelques kilomètres, quatre exactement, de Saint-Mandrier. Malgré son coup de fil, elle voulait parler avec Roumagnes, le vieux gardien de bateau. L'homme aimait bien Hervé, et avait effectué plusieurs sorties en mer avec lui autrefois. Elle le rencontrerait le lendemain.

Elle alluma une cigarette, fit quelques pas vers la sortie du camp. Un peu de fraîcheur semblait venir de la mer proche, et elle s'efforçait de respirer à fond, ayant l'impression que, depuis des mois, elle économisait jusqu'à l'air environnant, tant sa méfiance envers tout et tous était devenue malade.

À quelques mètres du bureau des entrées, elle s'immobilisa. De l'autre côté de la route, une 404 stationnait. De couleur indécise dans la nuit, mais elle savait que l'un des deux policiers montait la garde à l'intérieur. D'ici à quelques heures, ils se relaieraient, et elle eut un sourire froid. À ce rythme-là, ils ne tiendraient pas le coup, et son intention était de les promener longuement, même si, par le plus grand des bonheurs, elle apprenait quelque chose sur son mari et son fils. Cette surveillance ne pouvait être officielle, sinon le commissaire Lefort aurait déjà utilisé les polices locales pour souffler un peu. Il n'en était rien, et sa présence devait résulter d'un arrangement avec le commissaire principal Parrain chargé de l'enquête.

Elle passa l'entrée du camp, tourna sur la droite. Le chemin se perdait vite dans la végétation aride du cap Sicié. Impossible de la suivre en voiture, et le guetteur devait commencer à s'affoler. Elle marcha pendant une demi-heure avant de retourner à la caravane. Seule la ramena la crainte que Sylvie ne la trouve pas auprès d'elle au cours d'un de ces réveils brutaux qui la faisaient se dresser haletante sur sa couchette.

Mais la petite fille dormait. Elle se déshabilla, avala deux comprimés avec un peu d'eau, se coucha. Par l'auvent du toit pénétrait un air agréable, et elle s'endormit assez rapidement.

L'odeur du café l'éveilla. Sans bruit, Sylvie s'occupait déjà dans le coin cuisine. Elle avait relevé sa couchette, mis de l'ordre. Cette volonté nette de lutter contre son enfance déchirait Céline. Avant, Sylvie ne montrait aucun soin, bouleversait en quelques instants sa chambre, répugnait à toute participation ménagère.

— Tu as bien dormi ?

La petite s'approchait pour l'embrasser. Céline commença à démêler ses longs cheveux châains.

— Je vais te faire deux couettes, si tu veux te baigner. Nous passerons par les Sablettes en allant voir M. Roumagnes.

— Ce matin ?

— Tout de suite après le petit déjeuner. Nous laisserons la caravane ici.

Mais, lorsqu'elles passèrent devant la plage, la petite fille secoua la tête.

— Allons d'abord voir le bateau et M. Roumagnes.

Céline accéléra, en se demandant si son impatience transparaissait au point d'influencer Sylvie. En outre, l'intuition de son enfant devenait de plus en plus subtile, en même temps que sa sensibilité s'écorchait à vif.

Roumagnes, toujours vêtu d'un pantalon bleu rapiécé et d'un tricot de peau, était en train de revernir un mât lorsque la Simca s'arrêta dans sa cour.

Il se redressa, vint au-devant d'elles de son pas tranquille. Sans un mot, il embrassa Céline et prit la petite dans ses bras. La jeune femme crut qu'elle ne pourrait pas se retenir lorsqu'elle croisa le regard de Sylvie. Elle ravala ses larmes, sourit.

— Venez là, madame Barron. Nous serons plus tranquilles. Mais, avant, il faut jeter un coup d'œil au bateau. Il est prêt, vous savez... Comme si vous alliez le mettre à l'eau aujourd'hui.

Après avoir déposé Sylvie sur le sol, il souleva la bâche qui recouvrait le ketch. Céline approcha sa main pour caresser doucement la coque vernie.

— La gendarmerie maritime vient de temps en temps y jeter un coup d'œil. Ils veulent que je les prévienne si jamais vous le mettez à l'eau.

Il haussa ses épaules osseuses de vieillard. Ses veines bleutées tatouaient sa peau d'entrelacs compliqués.

— Monsieur Roumagnes... Je ne sais pas où ils sont.

— Pas ici. J'ai un ouvrier dans le coin, là-bas. Venez jusque chez moi.

Tout au fond du hangar, il s'était aménagé deux pièces où régnait un désordre inimaginable.

— Je vous fais le café ?

— Nous avons déjeuné.

— On va quand même boire quelque chose. Je dois avoir des gâteaux pour Sylvie.

Il finit par revenir s'asseoir en face d'elle, qui comprenait qu'il avait retardé au maximum ce moment-là. Non par gêne, mais parce qu'il était sincèrement désolé.

— Voilà, dit-il soudain. Je ne l'ai pas revu. Je sais que vous êtes venue pour ça. Moi aussi, en décembre, j'ai pensé un moment qu'il allait vouloir partir avec son bateau. Il pouvait. C'est un bon marin, et... le gosse aussi. Et puis, j'ai réfléchi.

Roumagnes secouait la tête et, dans son cou, tendons et veines grouillaient sous la peau bistre.

— Barron, vous savez, c'est plus un terrien qu'un marin. Bien sûr, il aime la mer, son bateau, mais c'est un terrien. Il n'a pas pu s'en arracher comme ça. Vous savez, moi, je l'ai observé depuis que je le connais : plus de quinze ans. C'est un homme capable de trouver de quoi manger sous la pierre d'une garrigue.

Elle ne perdait pas une seule de ses paroles, recevant la confirmation de ce qu'elle avait toujours pressenti.

— Tenez, là...

Il désignait l'écran d'une télévision déjà ancienne.

— Dans la plupart des émissions qu'il a faites, on respirait la terre à pleins poumons, pas l'air du large. Votre mari ? Il s'est enfoncé dans quelque coin perdu avec son fils. Ils attendront le temps qu'il faudra. Il a bien compris, allez. Le petit, maintenant, il risque d'en prendre pour vingt ans. Mais ça risque de changer un jour, non ? Il y aura bien un régime qui n'aura pas besoin de flics pour se maintenir en place ? J'ai lu tous les journaux. Vous pensez. Même ceux de Paris. Dans le tas, il y a de beaux salauds ! Le petit, il a été provoqué, en quelque sorte. Au mois de mai, et il ne s'en est jamais remis. Vous parlez d'un choc, à dix-huit ans ! Il s'en passe de belles ! À Toulon, ils ont matraqué des mômes de quinze ans. C'est du propre !

Céline se mordait les lèvres. Six mois plus tôt, l'indignation de Roumagnes lui aurait fait un bien immense. Dans son entourage habituel, peu avaient tenu ce langage. Tout le monde se scandalisait, réprouvait avec une vertueuse hargne.

— Monsieur Roumagnes, il faut que je les retrouve. Je ne peux plus vivre sans eux. Sylvie a besoin de son père.

Le vieux comprit et se calma.

— Vous allez conduire les flics jusqu'à eux.

— Je prendrai mes précautions. Je ne peux plus vivre ainsi.

Roumagnes se penchait en avant, les mains sur ses genoux, regardant les tomettes usées de sa cuisine.

— Je suis suivie par deux policiers. Un commissaire et un

inspecteur. Ils doivent rôder dans la rue et, après mon départ, ils viendront vous interroger.

— Vous faites pas de souci.

— Je sais, monsieur Roumagnes. Mais ils vont fouiller, peut-être, le bateau. Il n'y a rien qui puisse leur donner une indication à bord ?

— Pas que je sache. J'ai refait l'inventaire, au printemps. Il n'y a pas de papiers personnels.

Elle se leva.

— Je vous reverrai, madame Barron ?

— Peut-être pas. Je suis dans un camping. Je ne sais pas encore ce que je vais faire.

— Quel camping ? Un soir, je pousserai jusque là-bas. Si vous n'y êtes plus, tant pis.

Elle lui donna l'adresse, puis :

— Nous vous devons de l'argent pour l'hivernage ?

— Non. C'est réglé.

Céline parut surprise.

— Vous êtes sûr ?

— Mais oui. Ne vous faites pas de souci, allez.

Il les accompagna jusqu'à la voiture, les embrassa une fois encore. Puis, il s'en retourna de son pas d'homme tranquille, tandis que la voiture démarrait.

Lefort et Tabariech le rejoignirent alors qu'il venait à peine de reprendre son pinceau.

— Ah ! vous voilà, vous deux, dit-il.

— Vous nous connaissez ? s'étonna l'inspecteur.

— Non. Je vous reconnais, simplement.

Le commissaire fit un signe d'apaisement en direction de son adjoint.

— Que vous voulait M^{me} Barron ?

— Me voir. Nous nous connaissons depuis longtemps. Et avec son mari, encore plus. Ce sont des amis.

— A-t-elle pris quelque chose dans son bateau ?

— Vous pouvez voir que la bâche est encore dessus. Pour monter à bord, il faut la défaire plus qu'à moitié. Vos collègues de la maritime viennent deux fois par semaine au moins.

— Que vous a-t-elle dit ?

Roumagnes leva son visage recuit et supporta le regard du commissaire :

— Vous me prenez pour qui ?

— Écoutez-moi, mon vieux. En vertu du mandat d'amener dont je dispose, j'ai le droit d'interroger toute personne pouvant me fournir des renseignements sur Daniel Barron. Si vous refusez de répondre,

vous serez convoqué à la gendarmerie locale.

Le vieux se redressa, les mains sur ses reins.

— Pendant ce temps, M^{me} Baron est peut-être en train de filer, dit-il, goguenard.

Tabariech esquisssa un mouvement vers la 404, mais Lefort le retint sèchement.

— M^{me} Barron voulait revoir le bateau et discuter un peu. Vous ne croyez pas que, dans son cas, ça pouvait lui faire du bien ? C'est tout.

— Reste-t-elle dans le coin ?

— Je ne sais pas. Elle m'a donné l'adresse de son camping, mais ça ne veut pas dire qu'elle y séjournera longtemps.

Il s'accroupit de nouveau devant son mâ, et Lefort grogna un vague au revoir. Les deux hommes remontèrent en voiture, se dirigèrent vers le camping.

— On dirait que les estivants se font plus nombreux, constata Tabariech. Les nuits prochaines, on risque de ne plus trouver une seule chambre d'hôtel.

Lefort grogna :

— Il faut qu'on découvre un élément nouveau pour que Parrain accepte de mettre en place un dispositif national. Nous ne pouvons plus perdre notre temps à cette besogne de débutant. Sans parler de la fatigue. Avant d'aller te relever à trois heures, je n'ai pas pu fermer l'œil. Autant dormir dans la bagnole, désormais.

— Vous ne croyez pas que le vieux gardien s'est fichu de nous ? Il sait peut-être quelque chose.

— Je ne vois pas pourquoi Barron se serait plutôt confié à lui qu'à sa femme, répliqua sèchement le commissaire. Mais tu as peut-être raison. Laisse-moi à la gendarmerie maritime, et file au camping. Je m'arrangerai pour rejoindre.

— Mais, si elles lèvent le camp ?

— Eh bien ! on les retrouvera toujours, à l'allure où elles roulent.

Céline s'était arrêtée, au retour, sur la plage des Sablettes, et la mère et la fille allèrent se baigner longuement. Le temps merveilleux, l'eau tiède finissaient par leur donner une illusion de vacances. Mais ni l'une ni l'autre n'éprouvèrent de plaisir à rester allongées sur la plage.

— Allons faire des courses dit Sylvie. Je mangerais bien une côtelette d'agneau avec une salade de tomates.

De retour à la caravane, Céline s'occupa du repas, tandis que la petite fille regardait quelques autres gosses jouer autour d'un gros pin.

— Pourquoi ne vas-tu pas vers eux ? demanda sa mère.

— Ils ne me font pas envie. Tu ne trouves pas que c'est un peu idiot, ce qu'ils font ?

La jeune femme ne réagit pas tout de suite. Au cours de ces six mois terribles, elle n'avait pas suffisamment prêté attention à l'évolution accélérée du caractère de sa fille.

— Mais non. C'est de leur âge.

— Je ne crois pas, répondit Sylvie.

Après le repas, elles s'allongèrent à côté l'une de l'autre. Sylvie finit par s'endormir d'un sommeil paisible, et sa mère n'osait bouger, de crainte de la réveiller. Depuis longtemps, elle ne l'avait vue reposer ainsi.

Elle pensa à Roumagnes, si bon, si compréhensif. Hervé savait se faire des amis parmi les gens les plus simples, sans la moindre familiarité protectrice, tout naturellement. Elle souhaitait avec ferveur qu'il ait trouvé sur son nouveau chemin d'autres Roumagnes.

Ce qui la gênait le plus, c'était le règlement des travaux effectués sur le bateau et l'hivernage. D'ordinaire, Hervé payait en plusieurs fois. Il donnait une avance en fin de saison, envoyait un chèque avant Noël et attendait l'été pour le solde.

Aussi doucement que possible, elle se leva, s'approcha du coffret métallique qu'Hervé emportait toujours en voyage et qui contenait ses papiers d'affaires et les factures domestiques. Elle trouva facilement le dossier du bateau, le reçu signé de Roumagnes à la fin de l'été, mais pas trace d'un règlement en décembre. D'ailleurs, en décembre, Hervé ne devait pas songer à ses dettes.

Elle referma le coffret, alla s'asseoir sur le petit escalier extérieur. Tout était calme, dans le camp. La 404 n'était pas visible. Les deux policiers devaient surveiller l'entrée de beaucoup plus loin.

Roumagnes avait dit que tout était réglé. Il ne pouvait tout de même pas leur faire cadeau d'une somme pareille, au moins deux mille francs actuels avec les travaux. Le ketch n'était pas d'un modèle récent, et sa construction classique exigeait de nombreuses heures d'entretien. Le vieux marin n'était pas riche et employait un ouvrier. Elle le revoyait, répondant sans hésitation : « Non. C'est réglé. »

Hervé aimait beaucoup le vieil homme. Lui avait-il fait parvenir de l'argent afin de ne pas le léser ? Comment, et de quel endroit ?

CHAPITRE III

Il ne voyait pas le huitième petit lapin dans l'enclos de pierres sèches. Il y en avait quatre autour de la mère, qui grignotaient de l'herbe sauvage, deux autres un peu plus loin, en train de se faire les dents sur une pousse d'amandier, un autre dans un recoin, roulé en boule et qui semblait dormir.

Très inquiet, Hervé Barron poussa la porte en bois qu'il avait lui-même confectionnée et alla regarder derrière un tas de planches vermoulues entreposées là depuis la fin de l'hiver. Il s'accroupit pour regarder dans les espaces libres, souleva une vieille porte qui s'effritait sous les doigts. Le petit animal ne s'y trouvait pas. Finalement, il le découvrit dans le fond d'un trou carré d'où il ne pouvait sortir, s'attaquant philosophiquement à des racines.

Il ramassa le petit lapin, le caressa en souriant. Ce tout petit drame le laissait ému. Quelques mois plus tôt, il se serait jugé ridicule. Il se souvenait avoir enlevé une grosse pierre de taille à cet endroit, ce qui expliquait le piège dans lequel était tombé le lapereau. Après avoir remis ce dernier en liberté, il combla le trou rapidement.

— Pa ? Dans le jardin de la dernière maison, côté sud, il y a au moins dix pieds de tomates.

Daniel sauta par-dessus la murette. Son short était déchiré en plusieurs endroits, et il avait le torse balaféré par les ronces.

— J'ai dû tailler un chemin dans une broussaille pire que des barbelés. Je me demande s'il n'y a pas aussi quelques plants de pommes de terre. Malheureusement, un cerisier a été étouffé par des buis, mais il y a un pommier drôlement chargé.

Les deux hommes s'accoudèrent contre la murette. Tout au bas de la colline escarpée, la route départementale sortait du ravin de Laval et se dirigeait vers Valensole. Sur leur droite, un champ de lavande abandonné formait une pointe jusqu'au bois de chênes-verts d'où ils tiraient la plus grosse partie de leur chauffage. Mais, durant les neiges d'hiver, ils avaient dû brûler des portes, des fenêtres, de vieilles planches arrachées difficilement aux ruines du hameau.

— Tu comptes descendre à Valensole ce soir ?

— Il nous faut du pain et quelques autres provisions, dit Hervé Barron.

— Et pour ta pellicule ?

— À Manosque. D'ici à la fin de la semaine.

Daniel partit devant lui en direction de leur maison. En six mois, le garçon s'était dépouillé de sa démarche furtive, avait fini par se redresser, portant haut sa tête. Son torse nu se musclait chaque jour un peu plus.

À quelques pas de la maison, Hervé s'immobilisa pour regarder son toit. Chaque fois, sa gorge se nouait en se souvenant. Daniel et lui l'avaient reconstruit en huit jours en pleine tempête de neige, puis sous un vent glacé. Ils avaient dû dégager trois poutres saines des maisons écroulées. Trois journées de travail acharné. À ce moment-là, un ancien poulailler leur servait de refuge et un gros bidon de poêle. Ils couchaient alors sur des matelas pneumatiques et dans des duvets de camping. Ils s'enivraient de fatigue, ne pensaient plus à rien, même pas à écouter le transistor.

En récupérant les tuiles intactes, Daniel avait aperçu le pied d'une cuisinière en fonte datant de plus d'un siècle. Ils avaient attendu que le toit soit terminé pour aller la chercher. Hervé était allé acheter des tuyaux à Manosque. À partir de cet instant, leur situation s'était nettement améliorée, et, le jour où la cuisinière gorgée de bois sec se mit à ronfler, le ciel vira au bleu, et suivit une période de temps chaud et ensoleillé.

Dans la grande pièce qui servait de cuisine et de séjour, Daniel achevait l'installation d'un évier de pierre trouvé sur place. Il collectionnait les tomettes intactes qu'il ramassait à longueur de journée, pour en faire une paillasse juste à côté. Hervé alla tirer un demi-verre de vin rosé au petit tonneau installé en bout de l'épaisse table faite d'un battant de porte. Elle était son œuvre, et il l'avait fabriquée en moins d'une semaine.

Il but lentement, avec un plaisir certain.

— Tu devrais boire un peu de vin de temps en temps. Chaque fois, je me sens un peu plus agrippé à la terre.

Daniel préférait l'eau d'une petite source qui coulait à un kilomètre de là. Le garçon avait appris la patience chaque fois qu'il allait remplir sa petite bonbonne de dix litres. Déjà, le dépistage de la source lui avait demandé une bonne journée. Parti depuis le matin, il n'était rentré que le soir, alors qu'Hervé, accablé, ne l'attendait plus, croyait qu'il avait décidé de se livrer. Son fils traversait de terribles crises dépressives.

D'abord, un scintillement avait attiré son attention parmi la pierraille. Une toute petite flaque achevant de s'évaporer dans le soleil du mois de mars. Il avait tourné en rond jusqu'à ce qu'il en trouve une autre plus loin. Puis, encore plusieurs, et, alors qu'il était midi, un minuscule suintement qui se frayait un passage après mille contorsions. Le soleil déclinait lorsqu'il avait aperçu la roche humide et, tout en haut, quelques bulles d'air. Le lendemain, ils étaient

revenus tous les deux. Après une escalade dangereuse, ils avaient réussi à planter un roseau creux dans la roche, groupant ainsi le ruissellement en un filet d'eau. En creusant dans la roche tendre une gouttière en oblique, ils avaient pu amener cette eau jusqu'au bas de l'escarpement. Mais il fallait deux heures pour remplir la bonbonne. Pour tous les autres usages, ils disposaient d'un puits qui s'asséchait durant l'été, raison primordiale de l'abandon du hameau de Labiou. Mais les deux hommes espéraient qu'un usage modéré écarterait cette fatalité estivale.

— Je prépare le repas ?

— Si tu veux.

Hervé alluma une cigarette et sortit sur le pas de sa porte. Il dominait toute la vallée, pouvait voir à tout instant les rares véhicules de la départementale, à plus forte raison ceux qui se seraient engagés sur le chemin difficile de Labiou. Dans le pays, tout le monde savait que des étrangers louaient les ruines à l'unique propriétaire du lot, en attendant de pouvoir l'acheter dans une période plus ou moins lointaine. Une chance qu'il ait contacté cette famille quelques années plus tôt. Se présentant au mois de décembre sous le nom de Louis Ferrand, il avait rapidement conclu un accord sur la base de cinq mille francs actuels par an. En fait, c'était la valeur de ce lot aride et sans avenir. Le propriétaire habitait Draguignan et ne venait jamais dans la région. Durant l'hiver, seuls quelques chasseurs leur avaient rendu visite, mais n'avaient pas osé leur demander ce qu'ils faisaient là. Hervé avait laissé entendre au village que lui et son jeune frère faisaient des recherches géologiques. L'un et l'autre laissaient pousser barbe et cheveux, devenaient de plus en plus méconnaissables. Au début, ils avaient terriblement maigri. Hervé, surtout, avait perdu près de quinze kilos. Daniel s'était virilisé, ne ressemblait plus du tout aux photographies publiées par les journaux. De plus, il ne se montrait presque jamais, ne désirait pas descendre vers les villages et les villes.

Parfois, la nuit, Hervé se disait que la situation était sans issue, et puis, avec l'aube, naissait le jour d'une autre vie. Les deux hommes n'abordaient jamais deux sujets : ce qui s'était passé le 14 décembre et la séparation avec Céline et Sylvie. Ni l'un ni l'autre ne regardaient les photographies qui les représentaient.

Un soir, seulement, Daniel lui avait demandé, avec cette brusquerie des timides :

— Pourquoi sommes-nous là ?

La lampe à pétrole éclairait faiblement la pièce, et Hervé, ce soir-là, songeait qu'il devrait acheter un appareil au gaz.

— Tu ne te plais pas ici ?

— Il ne s'agit pas de l'endroit. Pourquoi n'as-tu pas accepté que je me laisse arrêter ?

— Je ne le sais pas encore. Tous les jours, je cherche, mais il n'y a aucune explication acceptable.

— Les journaux écrivent que, mis brutalement en face de tes responsabilités, tu as voulu...

— Réparer, en quelque sorte ? C'est peut-être vrai. Mais, comme j'ignore le motif exact de ton geste, je ne peux me faire une idée précise de cette responsabilité. Mais ce sont des grands mots. Que voulais-tu que je fasse ? Les laisser te condamner à quinze ou vingt ans ? Ils sont très durs, lorsqu'il s'agit d'un policier.

— Qu'avons-nous à espérer ? Plus de clémence si, d'ici à quelques années, la politique de ce pays changeait ?

— Pourquoi pas ? En attendant, tu vis libre. Heureux, je ne sais pas.

— Mais toi...

Hervé ne l'avait pas laissé continuer, ne pouvant supporter à l'avance qu'ils parlent de Céline et de Sylvie. Il s'était levé, avait pris son fils par le bras.

— N'allons pas plus loin. Nous avons besoin d'une certaine dureté pour survivre. Les jours vont s'ajouter aux jours. Le plus difficile n'était pas de construire ce toit sous la neige et le vent. Il nous faudra tenir, l'un grâce à l'autre.

— Tu ne m'as jamais demandé pourquoi j'avais fait ça.

— Plus tard. J'essaie de comprendre. Je dois pouvoir trouver dans ma propre expérience.

Cette conversation remontait à plusieurs mois, quatre environ, et maintenant il croyait savoir. Surtout depuis la fugue de Daniel au mois d'avril.

Le garçon avait disparu pendant quatre jours entiers. Hervé s'était rendu à Digne pour plusieurs achats importants, et notamment de la pellicule pour sa caméra. Il réalisait un film sur la vie qu'il menait, avec la secrète pensée qu'un jour Céline le verrait, comprendrait, et aurait l'impression qu'une partie de leur séparation s'effacerait. Depuis six mois, leurs vies divergeaient, et cet éloignement l'angoissait de plus en plus.

Il remonta à Labiou alors que le soleil se couchait sur le Lubéron. La 4 L avait des ennuis de carburation, et il comptait sur son fils pour y remédier.

Le garçon avait écrit : *Je suis parti*, avec du bois brûlé, sur la porte de couleur claire. Il avait bien failli ne pas découvrir le message tout de suite.

À plusieurs reprises, il avait envisagé cette éventualité, s'était demandé quelle serait sa réaction intime. À ce moment-là, il avait presque craint d'éprouver du soulagement, mais rien de tel ne s'était produit. Il avait déchargé la Renault, était allé la ranger sous le hangar

construit depuis peu.

La nuit était fortement avancée lorsqu'il avait découvert que, depuis son retour, assis sur la banquette en bois et en pierres, il fumait en regardant le plâtre frais du mur d'en face en cherchant les défauts de leur maladroite entreprise, s'hypnotisant presque sur la partie lissée par Daniel.

S'étant couché sans dîner, la faim l'avait réveillé à l'aube. Il avait dévoré avec une sorte de colère, puis était allé voir les lapins. La mère avait mis bas depuis peu, et il les surveillait avec une grande tendresse. Pas un instant il n'avait songé à partir définitivement. Il n'attendait même pas le retour de Daniel. Il avait simplement l'impression de se figer, de se solidifier comme les ruines, la nature qui l'entourait.

Son rythme de vie se détraqua d'un seul coup. Il dormait et mangeait un peu au hasard avec une grande voracité, travaillait à des tâches que, avec Daniel, ils avaient repoussées dans un futur improbable. Peinant jusqu'au vertige, il dégagea une maison en ruine pour atteindre une cour intérieure bordée de quatre arcades rustiques, une sorte de petit cloître où poussaient des poiriers.

Le matin du quatrième jour, il s'entendit appeler. Daniel venait à lui à travers la montagne. Les vêtements en loques, l'air famélique, il n'y avait pas d'autres termes.

— Je suis un lâche, dit-il, lorsqu'il fut à quelques mètres de son père.

— Je n'ai même pas bu le café, répondit Hervé. On va pouvoir déjeuner ensemble.

Il s'étonnait encore de cette réponse nullement affectée. Il avait simplement pensé que l'essentiel, pour le garçon, était de se nourrir, pour effacer cet état d'infériorité qui le rendait à la fois agressif et désespéré.

— Je suis un lâche, répéta plusieurs fois Daniel. J'ai réussi à aller jusqu'à Castellane en stop. Je me suis battu avec un type, un ouvrier agricole italien. Il m'a à moitié assommé. Je l'ai cherché pendant toute une journée pour le tuer.

Hervé faisait le café, posait du pain, de la charcuterie sur la table, du fromage, du miel et de la confiture. Assis sur le banc, Daniel cherchait désespérément son regard.

— Je voulais le tuer.

— Tu te fais tout un cinéma. Mange, d'abord.

— Je suis revenu parce que je croyais que tu serais parti. Mais si tu es resté, c'est que tu savais que je n'irais pas loin... Tu vois bien que je n'ai rien dans le ventre...

Hervé avait failli faire une plaisanterie à ce sujet. Il fallait être jeune pour parler ainsi alors qu'il était à jeun depuis plus de vingt-

quatre heures.

Lui s'était installé devant un bol plein de café, s'était taillé du jambon, une tranche de pain et mangeait. Daniel finit par en faire autant, mélangeant tout, se tartinant du miel sur du beurre, puis coupant du saucisson.

Il n'avait plus été question de rien par la suite, et parfois Hervé regrettait de ne pas avoir laissé parler le garçon. Cette histoire avec un ouvrier agricole italien l'intriguait.

Il aurait voulu connaître tous les détails pour comprendre, grâce à eux, ce qu'il s'était passé le 14 décembre. Cette façon d'aborder le problème par la bande lui paraissait nécessaire. Son fils avait tué un homme. Les journaux, la police croyaient savoir pourquoi, mais lui s'expliquait mal tout le mécanisme qui s'était mis en place pour produire un résultat aussi sanglant. Or, le même enchaînement s'était reproduit au cours des derniers jours.

— Tu te sens prisonnier, ici ? lui avait-il demandé au cours de cette journée, alors qu'il lui faisait visiter la petite cour aux arcades rustiques.

— Il m'a semblé que seul, vraiment seul, tout serait plus facile. Ici, il m'arrive de...

Il s'était arrêté brusquement.

— Continue. Ici, il t'arrive ?

— De penser que je ne serai jamais adulte. Même si le temps atténue le scandale, empêche les juges d'être moins sensibilisés, ils me condamneront quand même.

— Peut-être avec la même sévérité. Mais tu auras changé. Ce sera moins dur. Ou différent. Ce que je n'ai pas voulu, c'est qu'on condamne un enfant au paroxysme d'une crise qui a bouleversé tout le monde. Tu aurais pu servir de bouc émissaire.

Daniel s'était approché d'une des arcades pour en examiner les pierres.

— Ce que tu as voulu, c'est devenir mon complice, payer en même temps que moi.

— Tu te trompes. Ils auront l'habileté d'être très indulgents pour moi. Ils ne pourront agir différemment sans risques énormes. Les gens prennent le parti des adultes, de nos jours, et tendent le poing en direction des gosses.

— Mais tout au bout, cria Daniel, c'est bouché ! Ils me reprendront et me jugeront. Alors ?

— Il faut tenir, je crois, le plus longtemps possible.

Avant de rentrer, Daniel lui avait posé une dernière question. Un peu sournoisement, tout en faisant semblant de s'intéresser à un vol d'oiseaux dans le ciel.

— En admettant qu'ils ne t'aient pas licencié, à la télé... Tu aurais

fait la même chose ?

— Je ne sais pas.

Jamais il n'avait osé se répondre franchement sur ce point-là, et le gosse savait bien sur quelle plaie mettre son doigt. Petit, Hervé s'en était souvenu brusquement, Daniel avait déjà agi ainsi, faisant exprès de sauter sur son pied foulé alors qu'il avait quatre ou cinq ans, l'observant pour voir s'il souffrait.

— Peut-être que c'est parce que je suis paumé comme toi que j'ai voulu te préserver. Mais, le plus important, c'est de continuer.

Imagine un cataclysme qui aurait englouti notre passé. Non seulement nos souvenirs, mais encore la maison, les gens que nous aimons...

Sa voix frémissait à ce moment-là, et il contenait difficilement son émotion.

— Pour moi, c'est possible. Je pourrais fuir à l'autre bout du monde, recommencer une nouvelle existence. Mais toi ? Ce passé est bien vivant, il existe. Tu aimais ta maison, ta femme, ta fille... Tu sais que ce n'est que momentanément.

À ce moment-là, Hervé s'était souvenu de certaines expériences vécues par des journalistes, des écrivains, des prêtres ouvriers également. Pendant quelques mois, des années plus rarement, ils voulaient vivre la condition ouvrière. Que valait leur tentative, même la plus honnête, la plus pure, puisqu'ils savaient tous qu'un jour ou l'autre ils retrouveraient leur salle de rédaction, leur bureau ou leur église, que, de toute façon, ils avaient la possibilité d'interrompre leur expérience quand ils le voudraient ?

— Nous n'allons pas vivre ici jusqu'à notre mort. Tu le sais bien.

Il avait désigné la vallée où scintillaient quelques lumières dans la brume du soir.

— Il nous faudra bien descendre vers eux un jour ou l'autre. Ou bien, ils viendront nous chercher.

Depuis, ils n'avaient plus parlé à cœur ouvert. Daniel se réfugiait dans une sorte d'inconscience souriante, se drapant dans une douceur inquiétante, faisant semblant – Hervé n'arrivait pas à le croire sincère – de s'intéresser à la nature, aux besognes les plus basses qu'ils devaient accomplir pour survivre.

CHAPITRE IV

Il lui tournait le dos, faisant semblant de chercher une bouteille de pastis dans un placard. Il l'avait écoutée en silence sans l'interrompre, sans protester. Céline rencontra le regard de sa fille, assise de l'autre côté de la table. Roumagnes lui avait donné des vieux catalogues d'accastillage pour l'occuper.

Le vieil homme finit par dénicher sa bouteille, alla prendre une cruche d'eau dans le réfrigérateur.

— Il a fait chaud, aujourd'hui. Ça va faire un sacré été, si ça continue comme ça.

— Vous ne m'avez pas dit d'où venait cet argent. Quand vous l'a-t-il envoyé ?

Roumagnes ouvrait la bouche comme un poisson hors de l'eau, donnant l'impression d'étouffer.

— Madame Barron..., il ne faut pas. Vous n'aviez pas tourné le coin de ma cour, que les deux flics étaient sur moi. Ils vous surveillent étroitement, ne vous laisseront aucune chance.

Il s'affala sur une chaise, et la bouteille cogna rudement la toile cirée.

— Vous ne voulez pas les conduire jusqu'à eux ?

— C'était un chèque postal, n'est-ce pas ? Expédié depuis une poste de grande ville ?

— Vous ne devriez pas insister. À quoi cela vous servira-t-il, madame Barron ? Vous me mettez dans une situation délicate. Votre mari m'a fait confiance. Oui, c'était un chèque postal. Comme nom d'expéditeur, il avait choisi le mien, Roumagnes. Vous pensez que j'ai tout de suite compris, car je n'ai aucun parent qui porte ce nom. Et puis, dans la partie correspondance, il y avait le nom du bateau.

Il versa un peu de pastis dans les verres, de l'orgeat dans celui de Sylvie, rajouta lentement de l'eau.

— De quelle ville provenait cet argent ?

— Ça ne veut pas dire qu'il y soit encore. Pour moi, il a choisi une ville de passage.

Elle souriait légèrement tout en le regardant, et il savait qu'elle attendrait patiemment, aussi longtemps qu'il le faudrait. Il tourna les yeux vers Sylvie.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur Roumagnes. Sylvie comprend tout parfaitement et saura se taire.

— Ce ne sont pas des histoires de son âge, murmura Roumagnes. Il vaudrait mieux la laisser en dehors de tout ça.

— Je n'ai plus qu'elle. Faut-il que je l'abandonne à des mains étrangères ?

Pendant ce temps, Sylvie contemplait avec application plusieurs modèles d'ancres.

— Draguignan, souffla le vieux.

— Quelle date ?

— La fin de l'année dernière. Il n'y avait pas d'autres indications.

— La somme couvrirait tous les frais ?

— Ne vous inquiétez pas. On reparlera de ça plus tard.

Céline avait très soif, et elle but son verre d'un trait.

— Vous avez bien fait, monsieur Roumagnes. Pour la première fois en six mois, j'ai un nom de ville auquel m'accrocher.

— Je n'aurais jamais dû vous le dire. Mais ils ont pu simplement passer là-bas, s'y arrêter le temps de m'envoyer cet argent.

— Non. Il y a certainement une raison. De plus, il n'était pas obligé de vous envoyer la totalité. Depuis des années, il vous règle en trois versements. Pourquoi vouloir tout liquider d'un seul coup ?

Le vieux venait de rallumer un bout de cigarette, croisait ses bras sur la toile cirée. De temps en temps, il les soulevait pour les décoller, et la toile ne se détachait pas facilement.

— Et les deux flics ? Qu'allez-vous en faire ? Vous ne les sèmerez pas facilement. Ils connaissent le numéro de votre voiture. Ne commettez pas d'imprudence. M. Barron savait ce qu'il faisait. Vous n'avez pas le droit de compromettre tout.

— C'est une situation sans issue, monsieur Roumagnes. Il faudra en finir un jour ou l'autre.

Le visage stupéfait, Roumagnes ne la quittait pas du regard.

— Vous n'allez pas les entraîner sur vos traces, tout de même, madame Barron ?

Elle se leva, et Sylvie glissa en bas de sa chaise avec un synchronisme parfait. Roumagnes alla de l'une à l'autre du regard, impressionné par leur entente secrète, la similitude d'expression à la fois figée et décidée.

— Nous formions une famille heureuse et unie. Pourquoi éclaterait-elle à cause de la faute d'un seul ?

Le vieux se dressa d'un seul jet, et la toile cirée suivit, déséquilibra la cruche d'eau qui se renversa. Il la releva, la plaqua avec violence sur la table.

— C'est votre fils, madame Barron. Je comprends qu'il soit dur de vivre ainsi, mais votre mari a compris qu'il fallait attendre des circonstances plus favorables.

— Il sera quand même condamné. Les jours, les semaines, les mois que nous vivons actuellement valent-ils mieux ? Groupés, nous aurions mieux lutté. Il m'a fallu six mois pour le comprendre, monsieur Roumagnes. Peut-être qu'eux aussi l'ont compris, et qu'ils n'attendent qu'un signe, qu'une rencontre avec moi pour renoncer.

La désillusion du vieux Roumagnes atteignait des dimensions que Céline ne soupçonnait pas. Ses paroles choquaient une longue tradition d'ancien libertaire, et il ne pouvait admettre que l'on se soumette à une société quelle qu'elle soit, et surtout pas l'actuelle.

— Vous m'avez trompé, dit-il tristement. J'ai cru vous rassurer, en quelque sorte, et vous avez d'autres idées en tête. Je ne vous en veux pas, mais vous devriez réfléchir encore.

Il l'accompagna jusqu'à la cour. Céline fit un effort pour ne pas le laisser sur une impression pénible.

— Pourriez-vous garder ma caravane dans votre cour en cas de nécessité ?

— Vous savez bien que vous êtes chez vous ici, répondit-il. Vous pouvez la laisser autant que vous voudrez, elle ne me gênera pas.

C'est en arrivant au camping que Sylvie, silencieuse jusque-là, parla sans regarder sa mère :

— M. Roumagnes n'avait pas l'air content. Tu ne trouves pas qu'il a raison ? On ne peut pas aller à Draguignan avec ces deux policiers qui nous suivent partout.

— Nous essaierons de leur échapper.

Elle risqua un regard vers sa fille, découvrit son expression butée.

— On doit pouvoir les rouler.

— Papa ne sera peut-être pas content.

La jeune femme soupira. Elle rangea la voiture derrière la caravane, s'aperçut que les places disponibles devenaient de moins en moins nombreuses. Les grandes vacances étaient, proches, et les arrivées se succédaient depuis le début de l'après-midi.

À la gendarmerie maritime, le commissaire Lefort avait appris peu de choses sur Roumagnes. On n'avait rien à signaler sur lui, sinon qu'il avait purgé une peine de prison pour insoumission militaire en 1925. Le vieil homme avait longtemps milité en faveur des objecteurs de conscience et détestait les gens en uniforme. À part ça, il menait une vie paisible. On l'estimait beaucoup, dans le pays. Lefort avait demandé que l'on recherche s'il ne possédait pas une propriété dans l'arrière-pays, et qu'on le lui signale, même s'il s'agissait d'un cabanon en ruine.

En fin d'après-midi, les deux hommes avaient vu M^{me} Barron et sa fille revenir chez Roumagnes.

— On va de nouveau l'interroger ?

— Il ne nous dira rien, répondit le commissaire Lefort. Ce type-là

n'aime pas les flics et ne fera rien pour nous aider. De plus, il doit éprouver de l'amitié pour les Barron.

— Pourquoi est-elle revenue une seconde fois dans la même journée ? Comme si elle avait oublié quelque chose ?

— Peut-être par besoin d'amitié, de chaleur humaine. Depuis six mois, cette femme vit seule, sans jamais voir qui que ce soit, avec la seule compagnie d'une enfant.

— Une gosse rudement futée et en avance pour son âge, grommela Tabariech.

— Oui, mais une gosse, malgré tout. M^{me} Barron doit tenir son rôle d'adulte, ne peut se laisser aller un seul instant, sinon tout s'écroule pour la fillette.

Dans la caravane, Céline dispersait les dossiers de son mari sur son lit. Elle se souvenait qu'il lui avait parlé de Draguignan, autrefois. Il pouvait y avoir huit mois comme plusieurs années. Le nom de cette ville avait été cité à plusieurs reprises dans leurs conversations, lorsque Hervé se laissait aller à évoquer quelques-uns des projets qui lui tenaient le plus à cœur.

— Tu cherches quelque chose ?

Elle sourit à sa fille pour la rassurer, ayant vaguement l'impression que tout cela ne plaisait pas à Sylvie et que, depuis sa deuxième rencontre avec Roumagnes, l'enfant s'enfermait dans une attitude presque hostile.

— Des papiers sans importance, mais que j'aimerais relire.

Sylvie contempla toutes les feuilles éparses. Il y en avait des centaines.

— Tu as tout mélangé. Lorsque papa voudra reprendre son travail, il ne s'y retrouvera plus. Tu crois qu'un jour il reviendra à la télévision ?

— Certainement, répondit-elle distraitement. Il n'y a aucune raison pour que tout ça ne change pas un jour. Les gens qui ont du talent ne peuvent pas être éternellement tenus à l'écart.

Le mot de Draguignan la lancinait, exactement comme une écharde qu'on ne peut extraire. Hervé avait cité le nom de cette ville où ils n'étaient jamais allés. Mais elle corrigea cette affirmation. Elle n'y était pas allée, mais son mari ? Elle se souvint d'un voyage à Nice, deux années auparavant. N'était-il pas allé faire un tour dans le chef-lieu du Var ?

Qu'était-il allé faire dans l'extrême Sud-Est ? Peut-être un reportage pour un magazine d'actualité. Mais sur quel sujet ?

Elle rechercha dans les coupures de presse, les extraits des programmes télévisés, en pure perte. Le soir venait, et Sylvie, assise à l'autre bout de la caravane, observait sa mère en silence. Céline finit par se rendre compte de cette surveillance.

— Oh ! il est tard, s'excusa-t-elle. Tu dois avoir faim... Attends-moi, je reviens tout de suite.

Sachant qu'on ne pouvait voir, de la petite route, tout ce qui se passait dans le camp, elle fit de grands détours pour s'approcher du pavillon des entrées, consulta l'annuaire du Var.

— Je désire téléphoner à Hyères, demanda-t-elle à l'une des réceptionnistes.

Mais c'était trop tard, et personne ne décrocha à l'autre bout du fil. Lorsqu'elle revint, la petite fille avait mis leurs assiettes. Elle ne lui posa aucune question, et ce manque de curiosité renforça l'impression que Sylvie n'avait pas oublié les paroles de Roumagnes. Ne sachant comment les interpréter, Sylvie choisissait la défiance, descendant un degré de plus dans une solitude qui n'était pas de son âge. Céline se sentait embarrassée, et, pour la première fois en six mois, elles ne se comprenaient plus.

Le lendemain matin, très tôt, la Simca quitta le camp pour se rendre chez Roumagnes. Céline gara la voiture dans la cour, pénétra dans l'atelier avec Sylvie. Après quelques mots avec le vieil homme, elles ressortirent dans une autre rue, se dirigèrent vers l'arrêt des cars.

— Je crois que nous les avons semés, constata Sylvie une fois dans le véhicule. Ils doivent attendre devant l'atelier.

À Toulon, elles changèrent de car, prirent celui d'Hyères. Elles descendirent dans cette ville un peu avant dix heures.

— Nous allons à Draguignan, n'est-ce pas ? demanda la petite fille.

— D'abord, nous allons louer une voiture. Nous reviendrons avec elle jusqu'à Saint-Mandrier et nous la laisserons au parking du nouveau port. Je ne peux pas partir pour Draguignan tant que je n'ai pas trouvé ce que je cherche.

— Les deux policiers vont demander à M. Roumagnes ce que nous sommes devenues.

— Nous reviendrons par le même chemin, comme si nous étions allées nous promener.

Tout en marchant à côté de sa mère, Sylvie fronçait son nez court. L'aventure semblait l'exciter et lui rendre un peu de sa gaieté de jadis.

— Malheureusement, on ne pourra pas leur faire deux fois le coup. Il faudra trouver autre chose pour aller prendre la voiture de location.

— Nous trouverons bien, dit sa mère avec un entrain nouveau.

Il ne restait qu'une Renault 8 disponible. Céline versa une caution de mille francs actuels, tandis qu'on photocopiait son permis de conduire. Elle regrettait de ne pas avoir laissé Sylvie chez Roumagnes. Avec sa petite fille, elle était facilement repérable, et, les jours suivants, le commissaire Lefort ferait peut-être la tournée des loueurs de voitures. À Toulon, d'abord, puis dans les villes voisines. Sylvie parut tout heureuse de monter dans cette nouvelle voiture.

— Nous rentrons tout de suite ?

— Oui. Notre chance serait que Lefort ne soit pas allé demander où nous sommes à Roumagnes. Mais, au bout d'une heure, il a dû trouver cette visite suspecte.

Malgré la circulation difficile, elle réussit à rejoindre Saint-Mandrier une demi-heure avant midi. Elles abandonnèrent la voiture dans un parking encore peu fréquenté en ce début de saison, coururent jusque chez Roumagnes.

— Ils sortent d'ici et sont furieux, leur annonça le gardien de bateaux. Ils m'ont menacé de je ne sais quoi parce que je vous avais laissées filer par une autre sortie. Mais je ne me suis pas laissé faire. Ils doivent vous chercher dans toute la ville.

Céline revint tranquillement jusqu'au camping. Tabariech en surveillait l'entrée. Il était venu là en stop, tandis que son chef patrouillait dans toute la ville. Sylvie eut une réaction qui amusa Céline. Elle tira la langue au policier, fut la première surprise de cet enfantillage et reprit son air grave.

Ce n'est qu'après une heure de recherches vaines que Lefort joignit Tabariech.

— Elles sont revenues. La gosse m'a même tiré la langue.

— Je vais lui parler, fit Lefort avec irritation. Je commence à en avoir par-dessus la tête.

Tabariech n'osa pas lui conseiller de rester tranquille. Mieux valait se montrer patient. M^{me} Barron avait le droit d'aller et venir à sa guise.

Assise sur le petit escalier extérieur, Sylvie vit venir le commissaire. Il était assez incongru, avec son costume, parmi tous ces gens en short et en maillot de bain. Assez corpulent, court en jambes, il attirait l'attention.

— Voilà le flic ! lança la petite fille vers l'intérieur de la caravane.

Mais elle ne bougea pas d'un pouce lorsque l'ombre du commissaire la recouvrit.

— Je veux voir ta maman.

Céline parut. Vêtue d'un pantalon bleu clair et d'un polo en coton blanc, elle paraissait en pleine forme, très fraîche. Les traces de fatigue et de souffrances s'atténuaient sous le hâle qui commençait à recouvrir sa peau d'une teinte dorée.

— Écoutez-moi, dit Lefort d'une voix basse, pleine d'énergie. Il y a une sorte de convention tacite entre nous. Vous pouvez vous balader à votre guise, et je peux vous filer. Mais, si vous compliquez les choses, je change ma tactique et j'alerte toutes les polices de la côte et de l'arrière-pays. Ce ne sera pas très agréable pour vous.

— C'est à cause de ce matin ? Ma fille et moi avons voulu nous promener sans vous avoir sur les talons.

Il la regarda durant quelques secondes, puis haussa les épaules.

— Je vous connais très bien, maintenant, madame Barron, pour savoir que vous n'avez plus de cœur à plaisanter ou à faire des caprices. Si vous nous avez semés ce matin, c'est pour une raison bien précise. Qu'avez-vous fait, durant les trois heures de votre absence ?

— Des courses, une promenade au port, aux plages.

— Je vous préviens. Si vous disparaissiez plus de deux heures, je donne l'alerte, et vous n'irez pas loin. J'aurais alors de bonnes raisons de vous demander des explications.

Soudain, il se sentit envahi de colère, parce que cette femme et sa fille le narguaient visiblement.

— Nous pouvons faire mieux, madame. Votre fille ne doit pas être mêlée à cette histoire déplorable. Un juge d'enfants pourrait estimer qu'elle se trouve en danger moral et décider qu'elle doit être envoyée dans une maison spécialisée ou un refuge pour enfants.

Céline devint très pâle, et il ne put soutenir l'intensité de ses yeux.

— C'est tout ce que vous trouvez, murmura-t-elle. C'est une véritable provocation. Tout comme pour mon fils Daniel.

Lefort tourna les talons, s'éloigna, furieux contre elles, contre lui. Tabariech jugea inutile de lui poser des questions, certain de se faire rabrouer.

— Allons bouffer, dit son chef.

— Mais, l'un de nous doit rester...

— Inutile. Je commence à en avoir ras le bol, de cette femme. Elle prépare quelque chose, et impossible de savoir exactement quoi.

Installé à la terrasse d'un petit restaurant proche du camping, Lefort déjeuna sans appétit. Les journaux écrivaient qu'il avait juré d'avoir la peau de Daniel Barron. Ce n'était pas tout à fait exact, mais il ne supporterait pas plus longtemps qu'on se joue ainsi de lui.

— Roumagnes doit savoir quelque chose. En vertu du mandat d'amener, je peux l'interroger dans les locaux de la gendarmerie. C'est ce qu'on va faire cet après-midi. Toi, tu t'occuperas d'elle. Et ne la laisse pas filer.

CHAPITRE V

Levé à l'aube, Daniel avait l'intention de terminer sa paillasse en tomettes avant la nuit. Il faisait son ciment par petites quantités, sur une large pierre de la murette qui dominait la vallée. La journée s'annonçait lumineuse et chaude. Bien qu'elles ne soient pas encore en fleur, les lavandes sentaient.

Hervé se leva un peu plus tard, prépara le café. Les deux hommes s'installèrent devant la porte pour manger. Parfois, le bruit très atténué d'un moteur montait de la départementale. Des oiseaux qui nichaient dans les ruines s'égosillaient jusqu'aux heures chaudes. Il y avait aussi des frémissements furtifs dans les herbes, des cailloux qui roulaient sans raison du haut de la colline. Au début, les deux hommes sursautaient, guettaient pendant des heures. Il leur avait fallu des mois pour éviter de confondre les bruits de la nature avec ceux des hommes. Ainsi, pour les rares visites qu'ils avaient reçues, quelques chasseurs, plus curieux qu'amateurs de grives, les Barron les avaient pressenties chaque fois. L'intrus était signalé par un vide silencieux de la montagne. Toute la vie occulte se terrait. Plus un souffle, plus un vol dans le ciel. Des boules de plumes filaient à ras des pierres.

Vers dix heures, alors qu'il préparait un petit tas de ciment, l'oreille exercée de Daniel donna l'alerte. Le ronflement sourd d'un moteur ne s'étouffait pas en s'éloignant. Au contraire, il s'amplifiait, faisait fuir de petits oiseaux des champs en contrebas. Le garçon posa sa truelle, guetta le tournant du chemin. Une 2 CV apparut enfin, montant doucement. Dans moins de dix minutes, elle atteindrait le hameau de Labiou.

Hervé parut sur le pas de la porte, inclina la tête en voyant son fils aller décrocher la musette préparée en permanence et pendue à côté de l'évier. Elle contenait quelques provisions, de quoi tenir au moins deux jours dans la montagne. Daniel hésita en repassant devant lui, prit la direction de la source. Avec la chaleur torride, l'essentiel était de boire. Hervé pouvait être arrêté, le hameau surveillé pendant plusieurs jours.

La 2 CV surgit entre deux murs de maisons écroulées. La ruelle n'avait jamais été construite pour des véhicules, même pas pour des voitures à chevaux. Juste quelques ânes ou des mulets s'y engageaient autrefois.

L'homme qui en descendit était grand, les cheveux gris, vêtu d'une veste de toile à manches courtes, couleur tabac. Il portait un pantalon

de toile plus clair. Avant de refermer la portière, il prit un appareil photographique dont il passa la courroie sur son épaule.

— Monsieur Ferrand ?

C'était le nom qu'il avait donné au village. Il pensa que l'homme était envoyé par le propriétaire de Draguignan. Les habitants lui avaient peut-être écrit parce qu'ils utilisaient les ruines pour se construire une maison.

— Pesenti, journaliste. Notre correspondant m'a parlé de vous par hasard, et j'ai voulu voir. Je vous dérange ?

Hervé lui tourna le dos pour lui cacher son air accablé. Il avait toujours pensé que ça devrait arriver, à la belle saison. Après le départ de l'homme, ils devraient s'enfuir, Daniel et lui, le plus loin possible.

— Pas du tout, murmura-t-il. Mais il n'y a rien qui puisse vous intéresser ici.

— On m'a dit que vous avez construit cette maison avec votre frère.

Hervé sourit.

— C'est exact.

Éviter de lui montrer son désarroi, parler normalement. Laisser croire que sa visite lui faisait plaisir. Mais ils n'avaient aucune chance de continuer à se cacher dans le hameau.

— Le point de vue est magnifique, dit Pesenti. C'est extraordinaire. Et vous vivez là depuis Noël ?

— Quelques jours avant.

— Vous avez acheté ?

— Loué, pour l'instant. Nous achèterons plus tard.

Il le fit entrer dans la maison.

— Je vous offre du café ? Du vin ?

— Ce tonneau est sympathique. Je veux bien y goûter.

Hervé remplit deux verres au robinet de bois, les posa sur la table. Le journaliste s'assit, regarda autour de lui.

— Vous travaillez ?

— Je fais une paillasse en tomettes.

Il croyait que Pesenti parlait du travail abandonné par Daniel.

— Vous êtes des géologues ?

— En quelque sorte. Nous étudions aussi la flore et la faune de ces collines.

— Vous faites des films, paraît-il ?

Tout se savait. Il avait soigneusement caché sa caméra, prenant la précaution d'acheter la pellicule à Manosque ou Digne. À l'avance, dès le premier jour de leur installation, ils avaient perdu, avaient gâché six mois à découvrir cet échec. Il but une gorgée de vin pour lutter contre son désespoir.

— Votre frère est sorti ?

— Parti depuis quelques jours. Nous avons des affaires à régler dans le Nord.

— Paris ?

— Non, répondit Hervé, en s'en voulant de sa précipitation. Dans la région de Lille.

Le journaliste sortit un bloc-notes et griffonna quelques lignes. Puis, il but du vin, l'apprécia d'un claquement de langue. Il voulait jouer le gars bonhomme, mais Hervé se tenait sur la défensive. L'homme n'était pas monté au hasard.

— Ça n'a pas dû être drôle tous les jours. Vous n'avez ni l'eau ni l'électricité... Il paraît que vous vous êtes installés ici au plus fort d'une tempête de neige... N'était-ce pas une sorte de défi ?

— Pas du tout. Mon frère et moi en avons assez de la vie que nous menions jusque-là. Ça ne veut pas dire que nous passerons toute notre existence ici, mais, pour l'instant, nous sommes heureux.

Pesenti sortit une pipe de sa poche, commença à la bourrer avec des gestes précis. L'air absent, Hervé calculait ce qu'il ferait dès que le journaliste aurait décidé de partir. D'abord, aller rejoindre Daniel. Il espérait que son fils n'était pas allé jusqu'à la source, mais attendait non loin de là. En moins de deux heures, ils pourraient réunir tout ce qu'ils désiraient emporter. Le mieux serait de descendre vers la mer pour se fondre dans les millions de touristes qui circuleraient de la frontière italienne aux Pyrénées. Peut-être pourraient-ils louer un petit logement. À moins qu'ils ne se réfugient dans quelque camping.

— Que faisiez-vous, avant de venir ici ? répéta Pesenti.

Le journaliste le fixait en parlant plus fort. Il n'avait pas entendu la question la première fois.

— Nous étions en Côte-d'Ivoire. Professeurs. Notre contrat terminé, nous sommes rentrés. Nous avons quelques économies. C'est pourquoi nous avons voulu prendre le temps de réfléchir. Nous ne pouvons plus nous intégrer à la société après ces années d'absence. Tous nos amis, nos parents ont disparu ou changé...

Il parlait sans hésitation, se souvenant d'un reportage sur des Français travaillant en Afrique. En même temps, il songeait à la 4 L que l'on connaissait bien dans la région. Les paysans avaient peut-être noté le numéro. Il suffisait d'un contrôle policier. Il l'avait achetée à son nom dans un garage de Digne, avait obtenu la carte grise dans la journée. Une épreuve terrible. Daniel et lui étaient descendus dans un petit hôtel. Le matin, il avait acheté la voiture. « Repassez ce soir pour la carte grise », lui avait-on dit. Il avait dû donner son nom, son prénom et sa date de naissance. Le soir, il était allé chercher la voiture et la carte grise, certain de trouver le garage plein de policiers pour l'arrêter. À tout hasard, il avait donné tout son argent à Daniel, l'avait

laissé à la station dès cars, lui donnant la consigne de partir s'il n'était pas revenu à six heures et demie. Mais tout s'était passé normalement. Ébahi et fou de joie, il avait rejoint Daniel pour prendre la route de Labiou.

— J'ai l'impression que je vous dérange, dit Pesenti.

Hervé tressaillit, sortit de ses pensées. L'autre lui avait-il posé une question qu'il n'avait pas entendue ?

— Bien des gens ont acheté des villages abandonnés dans la région. Un éditeur avec ses amis. En avez-vous entendu parler ?

— Bien sûr.

— D'autres aussi. Des associations, ou plus simplement des gens qui aiment la Haute-Provence.

Pesenti se leva et fit le tour de la grande pièce, restant rêveur devant l'étonnante cuisinière en fonte. Hervé lui raconta avec humour comment ils l'avaient récupérée dans les ruines.

— Au début, nous vivions dans un poulailler, en nous chauffant avec un bidon transformé en poêle. Un trou dans le toit évacuait la fumée.

— Une fois arrivés ici, vous avez essayé de vous en sortir par vos propres moyens ?

Impossible d'avouer qu'ils n'avaient pas osé descendre durant trois semaines. Ils avaient vécu de conserves, de légumes sauvages comme des poireaux trouvés dans une ancienne vigne. Puis, Hervé s'était décidé à se rendre au village. À son retour, Daniel s'était jeté sur le pain frais qu'il rapportait et, le même soir, ils avaient fait un plantureux repas à base de viande de bœuf. « Nous ne nous sommes pas assez surveillés, pensa-t-il. Nous avons fini par attirer l'attention et, maintenant, ce journaliste donnera l'alerte. Se doute-t-il de quelque chose ? L'affaire a fait grand bruit, mais, depuis, d'autres affaires criminelles ont frappé davantage l'opinion. »

— Mais, pour l'eau, comment faites-vous ?

Tout était perdu, mais il ne révéla pas l'existence de la source.

— Il y a un puits. Pour l'eau de boisson, nous prenons de l'eau minérale.

Il avait entendu un léger bruit. Le plus naturellement du monde, il se leva.

— Encore un peu de vin ?

— Très peu. Il est excellent, mais j'ai de la route à faire.

Pour remplir les verres, il passa devant la porte ouverte et jeta un coup d'œil. Daniel fouillait la 2 CV du journaliste. Il eut un haut-le-corps, fit un effort sur lui-même. Il remplit les verres et revint s'asseoir, essayant de mater l'accélération de sa respiration.

— Si vous restez, de quoi vivrez-vous ? En écrivant des articles, en faisant des films ?

Il semblait insister particulièrement sur ce dernier point.

— Avez-vous une formation particulière dans la technique cinématographique ?

— Je me débrouille assez bien, dit Hervé en tendant l'oreille.

Que cherchait Daniel ? Pourquoi ne s'était-il pas éloigné ? Peut-être avait-il entendu Pesenti se présenter. Oui, ce devait être cela, et il ne croyait guère à une visite banale.

La gorge contractée, il répondit encore à quelques questions sur les travaux imaginaires qu'ils effectuaient, « son frère » et lui.

— Il est bien plus jeune que vous, attaqua soudain Pesenti.

— Une quinzaine d'années. Depuis la mort de nos parents, il vit avec moi. Ce qui explique que nous soyons toujours ensemble.

— Porte-t-il également la barbe ?

Hervé Barron le contempla en silence, et Pesenti parut soudain mal à l'aise. Il était allé un peu trop loin. Preuve qu'il savait à l'avance ce qu'il allait trouver au hameau de Labiou. Le correspondant local s'était-il douté de quelque chose ? Avait-il voulu avertir son journal avant la gendarmerie ? Celle-ci les guettait peut-être, les encerclait lentement, tandis que Pesenti s'était chargé de les faire parler, de distraire leur attention.

L'ex-réalisateur de TV atteignit la porte avant le journaliste. Les six mois d'efforts physiques avaient encore développé ses muscles, et, jadis, il avait pratiqué des sports assez violents.

— Un instant, monsieur Pesenti.

Daniel apparut comme par miracle.

— Où as-tu trouvé cette arme ?

— Dans sa voiture.

C'était un petit pistolet automatique calibre 6,35. Daniel le tenait dans la main droite. Dans la gauche, il froissait une liasse de coupures de journaux.

— Le salaud savait bien ce qu'il faisait. Il y a nos photographies et le récit de l'affaire.

Pesenti reculait à l'intérieur de la pièce, jetant des coups d'œil inquiets autour de lui.

— Il n'y a pas d'autre issue, murmura Hervé. Les fenêtres donnent dans le vide. Mieux vaut ne pas filer par-là. Pourquoi êtes-vous venu ? Les gendarmes attendent-ils votre signal ?

— Je ne suis pas un indicateur de police, répondit Pesenti. Mais, lorsque mon correspondant m'a parlé de vous par hasard, je me suis douté de quelque chose. Ainsi, vous vivez ici depuis six mois sans que personne ne se doute de rien ?

Ce qui inquiétait Hervé, c'était ce pistolet dans la main de Daniel. En décembre, le jeune garçon s'était procuré le même pour tuer un

C.R.S. Il n'osait pas lui demander l'arme, ignorant quelle serait sa réaction. Après six mois de vie commune, il n'avait pas encore résolu le mystère que représentait son enfant. D'une façon fugitive, il enregistra ce constat comme un échec.

— Pourquoi étiez-vous armé ? lança Daniel de sa voix provocante. Vous aviez peur de nous ? Me prenez-vous pour un assassin crapuleux ? Savez-vous pourquoi je l'ai tué, ce sale flic ?

Pesenti regardait dans la direction d'Hervé, et ce dernier lut de la peur dans ses yeux gris.

— J'ai commis un crime politique. Ce C.R.S., je l'avais vu matraquer une toute jeune fille dans une porte cochère. Elle était tombée par terre, et il lui lançait des coups de pied dans le ventre.

Le journaliste pinçait les lèvres, mais Hervé savait ce qu'il aurait répondu sans la menace du pistolet. On n'avait jamais retrouvé cette toute jeune fille en question. De plus, comment reconnaître, dans l'homme en civil que Daniel avait abattu, le militaire casqué et muni de lunettes contre les gaz lacrymogènes qui faisait de la répression au mois de mai ?

La plupart des journaux avaient écrit que Daniel, ayant appris par hasard que la famille de l'homme habitait ce quartier, l'avait guetté des jours durant avant de se décider à lui tirer quatre balles dans la poitrine.

— Cette jeune fille est morte. On a fait disparaître son corps, comme celui de plusieurs étudiants tués au cours de cette nuit-là ! criait Daniel. Voilà pourquoi je ne peux rien prouver. Personne n'a eu le courage d'enquêter sur ces disparitions.

Hervé examinait le doigt qui frôlait la détente de façon dangereuse, n'écoutait son fils que distraitement. Y avait-il eu des disparitions, vraiment ? Son rôle de journaliste n'aurait-il pas dû être d'enquêter dans ce sens pour atténuer la responsabilité de son fils ? Il frissonna, baissa la tête. Il devait s'avouer qu'il ne croyait pas du tout à cette version donnée par Daniel.

— Nous allons partir, murmura-t-il.

Surpris, son fils se tourna vers lui. La voix douce de son père cassa ses nerfs. Il parut se décontracter et recula de quelques pas.

— Tu devrais me donner cette arme, dit Hervé.

Les yeux de Pesenti sautaient de l'un à l'autre. Daniel finit par se décider, et Hervé Barron empocha l'arme.

— Si j'avais eu peur de vous, dit Pesenti, je n'aurais pas laissé mon pistolet dans ma voiture. Il y a quelques années, j'ai été attaqué sur les routes désertes de cette région, et, depuis, je trimbale cette arme dans le coffre à gants. Je suis venu de mon propre gré. Il n'y a pas de gendarmes qui attendent mon signal. Je ne désire pas me faire votre complice, mais mon rôle n'est pas de vous livrer. Partez, et je vous

jure de n'alerter la gendarmerie que dans deux heures.

— Je ne vous crois pas, dit Daniel.

Il ressortit si rapidement, que son père ne put le retenir. Il dut tapoter sa poche pour stopper l'élan de Pesenti.

— Désolé, mon vieux. Il va certainement mettre votre bagnole en panne. Pour atteindre la route, il vous faudra bien une heure. Vous serez également obligé de faire du stop.

Se résignant, Pesenti haussa les épaules.

— Ma bagnole est très ancienne. Puis-je vous poser une question ?

— Pourquoi pas ?

— Croyez-vous ce qu'il dit, au sujet de l'homme qu'il a abattu ?

Hervé détourna les yeux. Pesenti insista :

— Même des journaux non alignés mettent en doute sa version des faits. Il a monté le coup à ses camarades qui ont été interrogés par la police. Ne croyez-vous pas qu'il aurait surtout besoin d'être soigné et que son cas relève de la psychiatrie ?

Barron l'avait pensé au début. Maintenant, il n'en était plus tout à fait sûr.

— Ce qui est certain, c'est que les événements de mai 68 l'ont traumatisé, mais il y a probablement une autre explication. Quel enfant était-ce, avant les événements ?

Comment répondre qu'il n'en savait rien, qu'il avait toujours cru que son fils était un second lui-même, que, pour son confort moral et familial, il l'avait classé une fois pour toutes comme un Hervé *bis*. En fait, il ignorait tout de son fils.

— Je comprends que vous ne répondiez pas. C'est dur, et je vous plains. Je n'ai qu'une fille, mais si jamais... Peut-être aurait-il fallu faire confiance à la justice. Il ne vous restera jamais que cette solution.

Puis, il sourit, car, en parlant, il regardait toujours par l'ouverture de la porte.

— Il m'a crevé les deux pneus avant. En le voyant partir, j'ai cru qu'il allait réduire le moteur en bouillie.

Daniel avait réussi à se calmer, entre-temps. Il y avait aussi cette histoire avec un ouvrier agricole. Quel potentiel de violence s'était accumulé chez lui ?

— Il était étudiant en lettres ? Quel métier envisage-t-il ?

— Je ne sais pas.

— Jusque-là, avait-il fait de bonnes études ?

— Moyennes.

Pourquoi répondre ? Pesenti publierait un article à sensation qui le ferait remarquer, et lui vaudrait peut-être une place de rédacteur en chef ou quelque emploi équivalent.

— M'autorisez-vous à relater ces événements le plus objectivement

que je le pourrai ?

— Vous n'avez pas besoin de ma permission.

— Si. Voyez-vous, Barron, vous m'êtes sympathique. J'aimais bien ce que vous faisiez à la télévision, et votre licenciement m'a écœuré. Pourtant, je ne suis pas un homme très engagé. Je voudrais vous aider dans la mesure du possible. Un article favorable, même dans un petit journal de province, peut changer les esprits. Si je suis venu, c'est autant pour vous rencontrer, vous, que lui.

Hervé restait songeur, mais un peu de joie se glissait en lui. Il se secoua comme pour échapper au piège de l'attendrissement sur lui-même.

— Je ne vous demande pas ce que vous allez faire. Mais, réfléchissez. Ce n'est peut-être pas la meilleure solution.

L'entrée du garçon l'interrompit.

— On va l'enfermer dans la chambre, expliqua Daniel. On bloquera la porte. Il lui faudra des heures pour arriver à sortir pour donner l'alerte.

Pesenti marcha vers la chambre en question.

— Même si je me libère avant, vous pouvez compter sur quatre à cinq heures de sursis. Je n'interviendrai pas avant.

— Pourquoi nous feriez-vous des cadeaux ? répliqua Daniel.

Contrairement à ce que craignait Hervé, Pesenti ne répondit pas. Il aurait pu dire que c'était pour le père qu'il agissait ainsi, mais se taisait pour ne pas commettre de maladresse irréparable.

CHAPITRE VI

La petite voiture dévala le mauvais chemin conduisant à la départementale en un temps record. Hervé ne se rendit compte de la vitesse exagérée que soutenait son fils qu'au bout de plusieurs minutes. Sa discussion avec Pesenti le troublait, le forçait à remonter dans le passé.

— Doucement. Il n'y a pas le feu.

— Chaque minute gagnée est bonne, dit Daniel. Il sortira vite de la chambre, s'il songe à passer par le toit. Il n'a pas l'air idiot au point de s'obstiner sur la porte.

— Tu ralentiras, car nous n'avons aucun intérêt à nous faire remarquer. Une fois sur la départementale, tu prendras à gauche.

— Vers Gréoux ?

— Gréoux, puis Manosque. C'est là-bas que je te laisse.

Les mains du garçon se crispèrent sur le volant. Il parut attendre la suite comme un verdict.

— À Manosque, tu prendras le car pour Aix-en-Provence. Tu m'attendras aux alentours du cours Mirabeau. Il y a une brasserie, je ne me souviens plus du nom.

— Mais, jusqu'à quelle heure ?

— Je l'ignore. Je vais abandonner cette voiture entre Manosque et Apt, ça risque de me prendre jusqu'à la fin de la journée. Je ferai du stop.

La voix de Daniel lui parut rauque, un peu émue. Peut-être s'imaginait-il qu'ils allaient se séparer définitivement.

— Dommage..., dit-il. C'est une bonne voiture, et ça représente pas mal d'argent, tout de même. Il ne doit pas t'en rester tellement.

— Encore un peu, dit Hervé en ouvrant son portefeuille.

Il ne garda que quelques billets, tendit une liasse épaisse à son fils.

— Tiens, prends ça. On ne sait jamais.

— Jusqu'à quelle heure je t'attends ?

— Sept heures au maximum.

— Et puis ?

Il avait l'impression d'arracher les mots à son père, lui jetait des coups d'œil inquiets.

— Essaie d'aller chez Paulette.

— Paulette Ramet ! s'exclama Daniel. Mais elle va me donner tout de suite aux flics.

— Peut-être pas. Elle me doit d'occuper un poste intéressant à la station régionale. Ce qu'elle en a fait ensuite, ça la regarde... Normalement, si elle avait été fidèle à ses idées de jeunesse, elle aurait été licenciée. Mais elle peut t'aider.

— Si tu me rejoins, nous irons quand même ?

— Le temps de se retrouver pour une nuit. Tu trouveras son adresse dans l'annuaire. Je ne me souviens plus exactement du nom de sa rue.

Daniel alluma une cigarette tout en conduisant.

— C'est une garce. Je ne l'ai jamais aimée.

Son père regardait au loin sur la route. Ils approchaient de Gréoux.

— La route de Manosque est tout de suite sur la droite.

— Ne serait-il pas mieux de poursuivre plus loin ?

— Il faut nous séparer.

— Si Paulette refuse de me recevoir ? Elle n'est peut-être pas chez elle.

— C'est possible. Si elle est présente, elle ne refusera pas de te recevoir. Elle aime bien les jeunes gens.

— J'ai couché avec elle lorsqu'elle est venue à Paris il y a deux ans, lança Daniel comme un défi.

— Ça, mon vieux, je m'en doutais un peu.

Raison de plus. Si elle est absente, inutile de te faire remarquer à rôder dans le centre. Il te faudra te débrouiller pour passer la nuit.

— Bien. Je comprends.

Hervé lui serra le bras.

— Rien du tout, mais nous devons tout prévoir.

Le garçon tourna en direction de Manosque, accéléra. Ils n'avaient plus qu'une quinzaine de kilomètres à parcourir.

— Je peux séjourner un moment à Manosque, ne pas prendre le premier car. J'éviterai ainsi d'attendre trop longtemps à Aix.

— N'oublie pas que dans une heure, deux au maximum, toutes les gendarmeries seront alertées, dans le coin.

— Tu ne crois pas qu'ils nous chercheront plutôt à cent cinquante kilomètres, la distance que nous aurions pu parcourir en conservant la voiture ?

— Nous ne devons rien négliger. À la première occasion, il faudra que tu fasses sauter ta barbe. Moi également. Mais il faudra un fond de teint pour dissimuler quelques jours nos mentons et nos joues qui n'auront pas bronzé.

À Manosque, la séparation s'effectua en quelques secondes. La 4 L s'immobilisa non loin de l'arrêt des cars repéré depuis longtemps par Hervé. Il s'installa à la place de Daniel, démarra en regardant dans le rétroviseur. Un gros sac de sport à la main, son fils lui parut

terriblement vulnérable. Il marchait sans enthousiasme, la tête penchée en avant. Hervé dut se faire violence pour ne pas arrêter l'auto et lui dire de remonter.

Au bout de quelques kilomètres, il se rangea sur le bas-côté de la route pour étudier la carte Michelin. Peut-être découvrirait-il une cachette sûre pour la voiture sur la face nord du Lubéron.

Il quitta la nationale à La Bégude, traversa plusieurs hameaux, ralentit lorsqu'il ne fut qu'à une dizaine de kilomètres d'Apt. Un petit chemin qui grimpait dans les collines le tenta, mais, au bout de sept cents mètres environ, le chemin se perdait dans une sorte de lande. Il suivit une piste dans les herbes hautes et les broussailles qui crépitaient contre la tôle, aperçut les ruines en contrebas. Il stoppa devant des ronces, sortit pour aller jeter un coup d'œil derrière. Il y avait là une sorte de cour ouvrant de l'autre côté par une grande porte encore debout. Il essaya de l'ouvrir, mais, paradoxalement, elle était fermée à clé. Il dut dévisser la serrure, ouvrir, entrer la voiture et remettre la serrure en place. Pour finir, il démontra les plaques minéralogiques, les enterra à proximité. Avec un peu de chance, la voiture ne serait découverte qu'au bout de quelques jours, et son identification demanderait encore du temps.

Les deux heures de marche qu'il accomplit pour rejoindre Apt l'apaisèrent, et ce fut plein de sérénité qu'il pénétra dans la ville, son sac lourdement chargé à la main. Depuis des mois, il avait prévu la nécessité d'une fuite rapide, et avait remplacé les valises par des sortes de grands cabas en imitation cuir à fermeture métallique, et qui pouvaient contenir une foule d'objets.

Il pénétra dans un petit restaurant et mangea avec appétit. Daniel n'oserait certainement pas déjeuner avant Aix. Il savait que le garçon aurait des problèmes angoissants à affronter, mais il avait souhaité une telle expérience. Si cette vie d'hommes traqués devait se prolonger indéfiniment, son fils devait s'armer peu à peu.

De nouveau, il revit Pesenti, entendit ses paroles presque mot pour mot. Mais il évita de répondre mentalement aux questions que lui avait posées le journaliste.

De justesse, il attrapa le dernier car pour Aix-en-Provence. Il s'installa vers le fond, conscient de la curiosité qu'il éveillait parmi les passagers qui se connaissaient tous. Fermant les yeux, il feignit de dormir, mais n'en surveillait pas moins chaque arrêt. Dans un village, dont il n'avait pas relevé le nom à l'entrée, le véhicule s'arrêta devant la gendarmerie.

Un des voisins dans la rangée de gauche descendit, et Hervé le vit se diriger vers un gendarme qui venait d'apparaître sur le seuil. Le plus naturellement du monde, Barron se leva pour prendre son sac dans le filet. À ce moment-là, le chauffeur démarra sans que le

gendarme s'intéresse au départ du car. Il fit semblant de chercher quelque chose et se rassit.

À cinq heures vingt, il descendait dans Aix-en-Provence et se dirigeait vers le cours Mirabeau. Il examina longuement la terrasse de la brasserie du rendez-vous, sans apercevoir Daniel. Il pensa que le garçon surveillait l'endroit à proximité, et il s'installa à une table, commanda de la bière.

Au bout d'une demi-heure, son fils ne s'étant toujours pas manifesté, il pénétra dans l'établissement pour téléphoner. L'appartement de Paulette Ramet ne répondait pas. Il nota mentalement l'adresse, revint s'asseoir après avoir commandé un autre demi.

Il faisait très beau, moins chaud que les jours précédents cependant. La ville grouillait d'estivants, de touristes de passage, mais aussi de personnes d'âge mûr attirées par la prochaine ouverture du festival de musique. La terrasse s'emplissait de plus en plus. Daniel n'oserait peut-être pas le rejoindre, et il décida de marcher sous les platanes du cours Mirabeau.

Hervé aimait cette ville et y avait séjourné à plusieurs reprises. D'abord, lorsqu'il était journaliste dans un quotidien parisien, puis, plus tard, pour réaliser un de ses premiers reportages sur le musée Granet. Une courte séquence passant dans un magazine artistique. Enfin, lorsqu'il descendait dans le Midi, il faisait halte chez Paulette Ramet. Au début, la jeune femme habitait un appartement, meublé dans le centre, mais, depuis, elle avait déménagé pour un immeuble neuf très luxueux où il n'était jamais allé.

Au bout d'une demi-heure, il se rapprocha de la terrasse. Il n'y avait plus une seule table libre, mais son fils ne s'y trouvait pas. Il continua son chemin. On le regardait. Avec sa barbe et ses cheveux longs, ses vêtements mal entretenus, il ressemblait à un beatnik. Cette apparence ne lui déplaisait pas, mais il craignait toujours l'interpellation par un policier. Bon nombre de C.R.S. réglaient la circulation dans la ville, surveillaient également la foule. Avec la prochaine ouverture du festival, on devait craindre l'arrivée massive de contestataires et on pouvait le prendre pour tel.

Il pénétra dans un bar, commanda une bière tandis qu'il allait téléphoner. Il allait renoncer, lorsqu'on décrocha à l'autre bout du fil. Il reconnut parfaitement la voix de Paulette Ramet, un peu haletante.

— Allô !

— Hervé à l'appareil.

— Toi ?

Barron sourit.

— Je suis heureux qu'il n'y ait pas d'autres Hervé dans ta vie pour que tu m'identifies aussi vite.

- On m'a parlé de toi il n'y a pas si longtemps... Tu es à Aix ?
- Depuis deux heures environ. Peux-tu me recevoir ?
- Tu es seul ?

Il eut la tentation de raccrocher, se raidit.

- Pour l'instant, oui. Est-ce une condition *sine qua non* ?
- Tu veux rire ! Je t'attends. C'est au troisième étage.

Hervé alla régler sans vider son verre. Toujours pas de Daniel, ni aux alentours ni à la terrasse de la brasserie. Il prit lentement la direction du quartier extérieur où habitait Paulette, sur la route de Nice. Mieux vaudrait essayer de passer inaperçu dans la résidence.

Lorsqu'elle vint ouvrir, la jeune femme marqua quelques secondes d'hésitation.

- Tu acceptes les clochards ? demanda-t-il en souriant.

Elle se hâta de refermer derrière lui. Il ne l'avait pas rencontrée, depuis son dernier séjour à Paris. Elle avait légèrement grossi, mais le supportait bien. Aussi grande que lui, blonde, les cheveux coupés court, elle donnait l'apparence d'une fille saine mordant à pleines dents dans la vie. C'était à peu près ça, mais Paulette était prête à tout pour arriver à mordre.

- Un whisky ?

- Si tu veux. Il y a une éternité que je n'en ai pas bu.

Son regard fit le tour du grand living où elle venait de l'entraîner.

- C'est très beau, chez toi. Luxueux. Ça a l'air de marcher, non ?

- Tu le sais bien, depuis que tu m'as mis le pied à l'étrier.

Elle lui lança cette réponse assez brutalement.

- Au fait, on t'a parlé de moi, ces jours ?

- Oh ! rien d'important. Des collègues.

Il prit le verre qu'elle lui tendait, regarda les bulles d'eau gazeuse pétiller à la surface du liquide.

— Ce genre de conversation ne doit pas tellement te mettre à l'aise, non ?

- Pourquoi ? M'en veux-tu parce que je n'ai pas été licenciée ?

— Pas du tout. D'ailleurs, en province, l'épuration a été moins sévère.

— Je vais peut-être monter à Paris. Un projet qui semble bien marcher. Mais je préfère ne pas en parler maintenant.

Elle s'assit en face de lui, découvrant ses longues cuisses brunes.

- As-tu des nouvelles de Céline ? demanda-t-elle, la voix rauque.

Parce qu'il la connaissait parfaitement, il sut qu'elle faisait immédiatement le rapport entre le regard qu'il avait jeté sur ses cuisses et le fait que, depuis six mois, il vivait séparé de sa femme.

- Non.

Son sourire fut un mélange de satisfaction et d'ironie.

— Pourquoi as-tu fait cela ? Pour ton fils ou pour elle ? Et Daniel, où se trouve-t-il, maintenant ?

— Trop de questions à la fois. Tu as oublié les règles élémentaires du bon journaliste. Mon fils ? Nous avons rendez-vous cours Mirabeau. Il n'était pas à l'heure. Il va certainement téléphoner.

Elle se figea, et il remarqua combien son visage pouvait devenir dur, presque bestial. Il n'avait jamais couché avec elle, mais supposait que le plaisir devait accentuer la lourdeur de sa mâchoire.

— Ici ?

— Bien sûr. Je sais que c'est un manque absolu de délicatesse, mais je n'avais pas le choix. Nous avons besoin de quelques heures pour faire le point. Si ce n'est pas possible, dis-le franchement. Dès qu'il appellera, je partirai.

D'une détente souple, elle se leva, marcha vers l'immense baie ouvrant sur une terrasse. Une toile à rayures bleues et vertes empêchait le soleil d'inonder la pièce. La robe légère se fit transparente jusqu'à la fourche des jambes. Un désir brutal surprit Hervé. Elle se retourna, devina l'effet qu'elle produisait sur lui.

— Je suis seulement surprise. Tu parles de rendez-vous..., de ton fils qui n'était pas à l'heure... Je vous imaginai traqués, vivant dans les bois. À part ta barbe et tes vêtements, tu n'as pas l'air en mauvais état.

Elle se laissa choir sur le divan, à côté de lui.

— J'ai même l'impression que tu as changé. Tu as l'air plus..., plus rugueux.

Il fixait sa grande bouche pulpeuse, et elle l'approcha de ses lèvres.

— Je suis sûre que tu en as aussi besoin que moi, murmura-t-elle.

Tout en l'embrassant, il la fit glisser sur les épais coussins, trouva tout de suite sa chair drue et chaude. Ils s'unirent avec une rage réciproque, comme ils se seraient disputés. Il découvrit son véritable visage, ayant ouvert les yeux avant elle. Lorsqu'elle surprit son regard, elle se dégagea, disparut durant quelques minutes. Hervé se demanda avec angoisse si le téléphone n'avait pas sonné durant ces instants de sauvagerie. Il aurait tout aussi bien pu commettre un crime à ce moment-là.

Paulette revint avec une autre robe.

— Je ne croyais pas servir au repos du fugitif, ce soir. Pourquoi n'avions-nous jamais couché ensemble ?

— Tu le regrettes ?

— Ce n'était pas désagréable. Toi, tu regrettes déjà, hein ?

Il haussa les épaules.

— Céline ?

— Ne parlons pas d'elle.

— Pourquoi ? Je suis sûre que tu n'as pas tout plaqué uniquement à cause de Daniel. Il y a eu d'abord le coup dur de mai, puis l'affaire du C.R.S. assassiné t'a peut-être donné un motif.

— J'étais très heureux avec Céline.

Elle se mit à rire, agita son index.

— Tu dis « j'étais » et non « je suis »...

— Pour l'instant, il n'est pas question de reprendre la vie commune.

— Daniel te sert d'alibi, en quelque sorte ?

Son expression la glaça, mais elle continua à jouer avec le feu par pure forfanterie :

— Tu ne nies pas ?

— Parlons d'autre chose.

— Dommage. J'ai toujours pensé que tu étais le genre de type capable de recommencer plusieurs fois sa vie. Je me suis trompée ?

— Peux-tu nous héberger une nuit ? Peut-être deux ?

— Pourquoi pas ? Je suis libre en ce moment. Je travaille sur mon projet. J'irai passer quelques jours en Grèce, ou en Italie.

Il hocha la tête.

— Bien sûr, en Grèce...

— Tu désapprouves, hein ? ricana-t-elle. Que veux-tu que ça me foute, si ce sont des colonels qui dirigent, là-bas ? La politique ? Connais pas. Ça ne me ferait rien d'être la Leni Riefenstahl du régime. Qu'as-tu voulu prouver, en mai ? Puisque vous étiez mécontents depuis dix ans, pourquoi avez-vous attendu qu'une bande de galopins vous donne l'exemple ?

Puis, elle se versa un peu de whisky, le servit également.

— À quoi ça sert ? Ne m'en veux pas. Nous n'avons pas la même conception de la vie. Dis donc, ton fils, il ne téléphone pas vite. Quand vous êtes-vous séparés ?

— Ce matin.

En quelques mots, il lui raconta comment Pesenti les avait découverts.

— On doit vous chercher dans tout le Midi ?

— Certainement. Tu sais ce que tu risques ?

— Ça ne t'empêche pas de rester... Que veux-tu que je fasse ? Que je téléphone aux flics ? J'espère qu'il viendra sans se faire remarquer. Si vous avez la même allure, tous les deux...

— Je suis très inquiet, Paulette. Il aurait dû se trouver cours Mirabeau depuis midi au moins.

— Veux-tu que je téléphone à l'A.F.P. ? J'ai un copain, là-bas. Si Daniel a été arrêté, ils doivent être au courant.

— Mais, quelle explication ?

Il ne comprit pas tout de suite pourquoi son sourire lui parut perfide.

— Tu vas voir.

Elle obtint assez rapidement la communication. Si Daniel appelait pendant ce temps ? Il regrettait d'être venu si vite chez Paulette, reconnaissait qu'il avait été pris de panique dans les rues en constatant que les gens se retournaient sur lui. Sa première réaction de peur en six mois.

— Jean ? Comment va mon petit Jean ? Dis donc, j'ai un truc à te demander. Tu te souviens de Barron ? Oui, le réalisateur de télé... C'est ça, son fils. Rien de nouveau sur lui ?... Sa femme m'a téléphoné... Alors, à tout hasard, j'ai pensé que tu pourrais avoir un tuyau... Rien ? Je te remercie... Un de ces soirs, si tu veux.

Elle raccrocha.

— Pourquoi mettre Céline en cause ? dit-il, furieux. Tu pouvais trouver un autre prétexte.

— Céline m'a vraiment téléphoné, il y a trois jours.

— Tu mens.

— Elle se trouvait dans la région, désirait savoir si, par hasard, tu ne t'étais pas adressé à moi. Tu vois, elle a failli réussir. À trois jours près.

Elle revint vider son verre d'un trait, le contempla en souriant.

— Tu es bouleversé... À cause du retard de ton fils, ou de la présence de ta femme dans la région ?

Barron s'éloigna d'elle, alluma une cigarette. Au-delà de la terrasse, on découvrait la chaîne de l'Étoile dans un fond brumeux de chaleur.

— Je ne voulais pas t'en parler. Aurais-je mieux fait ?

— D'où appelait-elle, exactement ?

— Cazan, c'est un petit...

— Je connais. Sylvie l'accompagne ?

— Je ne le lui ai pas demandé. La communication n'a pas été très longue. J'ai eu l'impression qu'elle ne désirait pas la prolonger. Tu crois qu'on la file ?

— Certainement.

Elle avait dû aller jusqu'à Saint-Mandrier, parler avec Roumagnes. Le vieux gardien de bateaux lui parlerait peut-être du mandat postal envoyé de Draguignan en décembre. Se souviendrait-elle de son projet de feuilleton sur la renaissance d'un village abandonné ? Il n'en avait parlé que deux ou trois fois, mais, au cours d'un voyage à Nice, il avait fait un détour pour contacter le propriétaire du hameau de Labiou, ne l'avait pas rencontré cette fois-là. En décembre, il avait pu se présenter sous le nom de Louis Ferrand.

— Elle te cherche avec les policiers sur les talons ? C'est tout de

même risqué...

Il écrasa sa cigarette, en ralluma une autre, comme jadis quand un problème le préoccupait.

— Tu ne t'étonnes pas de cette réaction tardive ? Peut-être qu'elle a fini par comprendre.

— Comprendre ?

Du coin de l'œil, il semblait la jauger, et elle en éprouva du dépit.

— Que tu l'avais plaquée. Oh ! inutile de me raconter des histoires. Ton fils, c'est un prétexte. Tu découvres un peu tard que tu avais des responsabilités à son égard. Sa réaction, c'est celle d'une femme qui galope après son mari. Son amour pour toi est plus pressant que la sécurité de son gosse.

— Tu juges selon ta propre optique.

— Et puis ? C'est une femme, elle aussi. Une femelle, comme moi. Tout à l'heure, tu l'as bien vu. Je ne sais pas si, en six mois, tu as eu quelques occasions, mais je ne le crois pas. Tu étais à cran. Pourquoi ne le serait-elle pas ? Avec Sylvie qui ne doit plus la lâcher d'un pouce, elle ne peut même pas chercher ailleurs.

Il marcha sur elle, ne lui donna pas la gifle qu'elle semblait espérer.

— Je sais, je suis dégueulasse.

— Tu ne nous aimes pas. C'est tout.

— Céline, pas du tout. Ce genre qui se contente d'un seul bonhomme, je n'arrive pas à y croire. Sans Sylvie, elle t'aurait trompé comme n'importe quelle autre femme, et elle ne serait pas en train de compromettre tes plans.

Le téléphone l'interrompt, et Hervé décrocha l'écouteur, reconnu avec soulagement la voix de Daniel.

— L'appartement de Paulette Ramet ?

— Daniel ? Nous t'attendons. Tout va bien ? demanda la jeune femme, la voix brusquement plus tendre.

— J'arrive.

Elle raccrocha lentement.

— Tu aurais dû lui recommander de monter discrètement, gouailla Hervé.

Paulette s'éloigna de l'appareil, comme si elle voulait lui dissimuler son visage. Il alla s'allonger sur le divan.

— Tu veux te changer ? Je vais te montrer ta chambre, la salle de bains.

— Tout à l'heure, lorsque je saurai pourquoi il est en retard.

L'attente dura près d'une heure, et même la jeune femme commençait à se montrer nerveuse lorsque le carillon tinta. Quand Daniel fut dans le hall, Paulette le prit dans ses bras et l'embrassa tendrement. Lui, il évitait le regard de son père.

— Que s'est-il passé ?

— Des gendarmes surveillaient le départ des cars. J'ai dû attendre des heures à Manosque.

— Pour te faire repérer ! gronda Hervé. Dans une si petite ville, tu n'as pas dû passer inaperçu.

— Ils contrôlaient les gens.

— Tu te l'es imaginé.

— Non. Vers trois heures, j'ai pris une petite route pour Sainte-Tulle. Deux heures de marche. C'est là que j'ai pris le car.

Il paraissait épuisé et, gentiment, Paulette le guida jusqu'au divan de la grande pièce. Elle échangea un regard prolongé avec Hervé.

— Tu devais m'attendre jusqu'à sept heures, dit le garçon.

— On commençait à me regarder, moi aussi, dans le coin de la brasserie. J'ai préféré venir ici.

— Un whisky ? proposa Paulette... Avec beaucoup d'eau, je suppose.

— J'ai téléphoné de la poste.

— C'est plutôt loin du cours Mirabeau.

— Quand je ne t'ai pas vu, j'ai préféré filer.

— Tu vas aller prendre un bain, dit Paulette. Ton père va te laisser sa place. Tu seras beaucoup mieux ensuite.

Elle l'obligea à se lever, disparut avec lui un grand moment. Lorsqu'elle revint, Hervé fumait, un verre à la main. Il avait bu plusieurs whiskys, et l'alcool lui montait à la tête. Durant les derniers mois, il ne buvait que du vin, et en petite quantité.

— Pourquoi es-tu si dur avec lui ? C'est un pauvre gosse. Il a besoin d'être pris par la douceur.

— Tu t'en charges ?

Paulette ne soutint pas son regard, désigna les sacs des deux hommes.

— Vous avez des vêtements, là-dedans ? Ils doivent être dans un bel état ! Tu devrais me les donner. En les portant tout de suite à une laverie du coin, nous les aurons demain soir.

Elle s'en occupa, et, lorsque Daniel quitta la salle de bains dans un peignoir-éponge à fleurs, la jeune femme venait de sortir. Hervé trouva que son fils avait l'air efféminé dans cette tenue, et sa mauvaise humeur redoubla.

— C'est pas mal, ici, fit Daniel. Un bain chaud et un peu de confort, ça ne fait pas de mal.

Hervé pinça ses lèvres. Il n'aurait été que trop facile de lui répondre. Daniel s'approcha prudemment de la terrasse et resta ainsi, le dos tourné, jusqu'au retour de Paulette. Elle ramenait un filet de provisions.

— Les fringues, vous les aurez demain soir.

J'ai acheté le journal du soir à tout hasard, mais je n'ai rien vu.

Hervé le parcourut rapidement. On ne parlait pas encore d'eux. Ils venaient de se mettre à table lorsque le téléphone sonna.

— Ah ! c'est toi ?... Oui... Ah ! bon... Merci.

Elle revint s'asseoir, s'adressa à Hervé.

— C'était Jean, de l'A.F.P. Ton journaliste a parlé. Il paraît que ça grouille de flics, en Haute-Provence. On vous signale en des tas d'endroits.

Ils se couchèrent tôt. Hervé disposait d'une des chambres, Paulette de l'autre. Daniel occupait le divan du living. Au milieu de la nuit, Barron se leva, entrouvrit sa porte. Des chuchotements lui parvenaient de la grande pièce. Il referma, alla se recoucher, ne trouva pas le sommeil avant l'aube. Il put entendre de l'eau couler dans la salle de bains mitoyenne, puis Paulette rentrer dans sa propre chambre.

Le lendemain, un gros titre barrait en partie la première page du journal. Tandis que Paulette servait le café, Hervé lut l'article de Pesenti, buta sur une phrase qu'il dut parcourir plusieurs fois. Puis, il leva les yeux vers son fils.

CHAPITRE VII

En pleine nuit, un nom fulgura dans sa tête avec une telle puissance, que Céline se dressa sur son lit, le cœur battant, croyant que c'était un danger imminent qui l'avait réveillée. Le nom lui vint à la bouche, et elle le répéta à plusieurs reprises.

— Benoît... Monsieur Benoît.

À l'aide d'une torche électrique, elle fouilla dans le coffret métallique, dut parcourir plusieurs agendas avant de découvrir ce qu'elle cherchait. Hervé avait noté l'adresse et le numéro de téléphone. Le carnet ouvert sur ses genoux, elle resta plusieurs minutes immobile, complètement étourdie par le travail nocturne de son cerveau.

Lorsqu'elle se sentit mieux, elle s'habilla en silence, secoua doucement sa fille. Celle-ci ouvrit les yeux sous la lumière de la lampe, mais sans bouger.

— Nous partons maintenant. Il n'est que trois heures du matin, mais nous pourrons profiter de l'obscurité.

Sylvie obéit et, quelques minutes plus tard, la mère et la fille traversaient le camping vers la barrière nord. Le grillage n'était pas très élevé, et elles purent le franchir facilement. Un sentier conduisait à la route.

— La 404 n'est pas là, constata Sylvie à mi-voix.

Grâce à la lampe qui éclairait l'entrée du camp, on découvrait un bon tronçon de la route, et celle-ci était déserte.

— Ils ont fini par se fatiguer, dit Céline. Ils nous croient endormies pour la nuit. Tu pourras marcher jusqu'au port ?

— Ce n'est pas très loin.

Pourtant, le jour les surprit en route, et, sur le port, des pêcheurs matinaux, des plaisanciers prêts à larguer les amarres créaient un début d'animation.

— S'ils avaient découvert la Renault 8, dit soudain Sylvie, et qu'ils se contentent de la surveiller, elle ?

Céline venait d'y penser, et c'est avec prudence qu'elles s'en approchèrent. Une fois sur la route, Sylvie resta longuement à genoux sur son siège, le dos tourné au pare-brise, surveillant les voitures qui les suivaient.

— Je ne vois rien. Sur cette ligne droite, on voit à des kilomètres, et il n'y a pas un chat.

Elle s'installa plus confortablement.

— Nous serons à Draguignan vers sept heures.

— Qui allons-nous voir ?

— Un certain M. Benoît.

— Il connaît papa ?

— Pas exactement, mais peut-être qu'il pourra nous dire où il se trouve.

Au Cannet-des-Maures, elle s'arrêta pour faire déjeuner Sylvie, se contentant d'une tasse de café. L'anxiété lui nouait la gorge. C'était trop simple pour réussir ainsi d'un seul coup.

Lorsqu'elle prit la route de Draguignan, aux Arcs, elle immobilisa la voiture pendant une dizaine de minutes. Celles qui les dépassèrent étaient toutes immatriculées dans la région et leurs occupants ne paraissaient pas suspects. Après quoi, elle roula vers Draguignan.

— Nous allons téléphoner à ce monsieur, plutôt que d'aller lui rendre visite.

Elle le fit d'un café, à l'entrée de la préfecture du Var. Une voix de femme lui répondit :

— M. Benoît ? Mon mari est en voyage pour plusieurs jours.

Aussi calme que possible, la jeune femme lui demanda s'il était vrai qu'ils étaient propriétaires d'un village abandonné, quelque part en Haute-Provence. En même temps que le nom de Benoît, lui était revenu le projet de son mari, un feuilleton sur la renaissance d'un village désert.

— Un village, c'est un bien grand mot. Un hameau qui se composait de plusieurs fermes construites sur la même propriété. La maison des maîtres se trouvait au village de Valensole, vous comprenez ?

— Et le nom de ce hameau ?

— Je dois vous prévenir qu'il est loué pour un an actuellement, et que le locataire l'achètera peut-être. Mais, enfin, si vous voulez vous entendre avec lui...

— Bien sûr, madame.

— Il s'agit de M... Attendez un moment. Je dois avoir le nom quelque part.

Le temps s'écoula. Plaquant l'écouteur de ses deux mains contre l'oreille, Sylvie levait les yeux vers le visage de sa mère, essayant de l'encourager d'un sourire.

— Voilà... M. Louis Ferrand.

— Et le nom du hameau ?

— Labiou. C'est au-dessus de Valensole. Entre ce village et Gréoux-Bains, mais à quelques kilomètres de Valensole, sur la gauche, il y a un petit chemin qui grimpe dans les collines. C'est tout au bout. Un

coin perdu. Je préfère vous prévenir, il n'y a pas une seule maison debout. Rien que des ruines. Le dernier habitant est parti il y a dix ans. Un ancien ouvrier agricole qui faisait encore un peu de lavande et possédait des ruches. Le peu d'eau que produit le puits lui suffisait, vous comprenez, mais, devenu trop vieux, il est entré à l'hospice. Voilà, madame.

— Je vous remercie.

Elle régla son café, la communication, entraîna Sylvie vers la voiture où elles déplièrent la carte. Tout d'abord, elles cherchèrent dans les environs immédiats de Draguignan. En vain.

— Il va être huit heures, dit Céline. Nous allons consulter les différents annuaires à la poste. Le Var, les Alpes-Maritimes et les Basses-Alpes.

Elle démarra nerveusement. Sylvie continuait d'examiner la carte de plus en plus loin de Draguignan. Alors que sa mère cherchait une place pour se garer devant la poste, elle trouva.

— C'est ici.

— Près de Riez ? Il nous faut trouver l'itinéraire le plus rapide. Pas forcément le plus court, avec toutes ces petites routes. Je vais le tracer au stylo bille et, pendant que je roulerai, tu me guideras.

— Je vais compter les kilomètres.

Cela approchait le chiffre cent. Céline s'en effraya, car les routes difficiles se succédaient en divers points.

— On traverse le canyon du Verdon, constata la petite fille. Je n'aime pas ces grands gouffres.

— Non, nous passons plus bas. Regarde bien.

Elle roulait moyennement vite, peu habituée à la voiture. Au bout d'une heure, elles n'avaient parcouru qu'une cinquantaine de kilomètres. Le temps leur paraissait impitoyable, la route mortellement longue.

Lorsqu'elles eurent dépassé Valensole, la matinée était largement entamée.

— Dix heures. Et ce chemin qu'on ne Voit nulle part !

Il débouchait entre des plantations d'oliviers, et elles faillirent ne pas le voir. Au bout de deux kilomètres, elles s'étaient élevées de plusieurs centaines de mètres et roulaient dans un décor, sauvage, fait de pierrailles et de végétation de pays aride. Parfois, des groupes de chênes-verts jetaient une tache d'apparente fraîcheur, mais Céline s'efforçait de ne pas montrer son inquiétude. Si jamais cette voiture de location tombait en panne ? Si ce chemin impossible ne conduisait pas au hameau de Labiou ?

— Là-bas, on dirait des ruines.

Elle les apercevait, accrochées à flanc de colline. Le chemin faisait un large détour, cherchant les faibles déclivités, disparaissant dans des

creux, musardant pour reparaître seulement quelques mètres au-dessus de sa précédente courbe.

— Je vois des gens.

— Des gens ?

— Oui. Ah ! maintenant, il n'y a plus rien. Tu crois que c'étaient eux, et qu'ils se cachent en nous voyant monter ?

Céline ne voulait pas y songer, s'absorbant toute dans la conduite de sa voiture, évitant les grosses pierres, les trous et les buissons de ronces.

Puis, elles furent dans le hameau, entre les murs en ruine, avec juste quelques centimètres de chaque côté. Elles n'auraient même pas pu ouvrir les portières.

— La 404 grise, maman !

Impossible de faire marche arrière. Il y avait d'autres voitures, et la silhouette courtaude du commissaire Lefort, qui devait avoir très chaud, puisque sa chemise béait sur sa poitrine velue.

Il vint lui tenir la portière lorsqu'elle stoppa.

— Vous avez lu le journal de bonne heure, madame Barron.

— Le journal ?

— Votre mari et votre fils ont filé depuis hier matin, après avoir enfermé un journaliste dans leur maison, crevé deux pneus de sa voiture. Le malheureux n'a pu donner l'alerte que vers cinq heures du soir. Moi, j'ai été prévenu dans la nuit, et je suis monté ici pour essayer de récolter quelques indices.

— Le journal ?

Tabariech lui fourra un exemplaire sous les yeux.

— On vient de nous le monter du village. Le journaliste Pesenti est ce grand type aux cheveux gris qui s'approche.

Elle écarta le journal, pensa que M^{me} Benoît devait savoir, maintenant.

— Madame Barron, dit Pesenti, plus tard, j'aimerais m'entretenir avec vous... Ne voyez pas un simple journaliste en moi. Je suis en quelque sorte un confrère de votre mari... J'aimais beaucoup ce qu'il faisait.

— Une minute, mon vieux ! s'emporta Lefort. Vous devez me dire, madame, comment vous avez pu arriver ici si vite, alors que vous ne pouviez avoir lu le journal avant votre départ.

— Je me suis souvenue, soudain, d'un projet de mon mari..., du nom du propriétaire de ces ruines.

— Et cette voiture ? Vous vous l'étiez procurée à l'avance, n'est-ce pas ? Avec l'intention de filer en douce.

— Est-ce un délit, de louer un véhicule ?

Tranquillement, elle lui faisait face, et Lefort surprit le regard

désapprobateur de Pesenti.

— Tout se complique, madame. M. Pesenti avait un pistolet dans sa voiture. Votre fils s'en est emparé pour le menacer et, par la même occasion, il l'a gardé. Je ne vous cache pas que, dans ces conditions, les forces de police seront autorisées à se montrer très vigilantes. Et ce n'est qu'un euphémisme.

CHAPITRE VIII

Se rendant compte d'une tension entre le père et le fils, Paulette Ramet les examina l'un après l'autre. Hervé venait de découvrir dans le journal un détail qu'il ignorait, et Daniel se comportait comme un gosse pris en faute.

— Tu ne l'as pas remis dans la 2 CV comme tu me l'as affirmé ?

Daniel n'en finissait pas de beurrer une biscotte. La jeune femme s'empara du pot à lait et se dirigea vers la cuisine, comme si elle voulait en rajouter.

— Pourquoi ? insista Hervé.

— Je préfère être armé.

— Tu as lu ?

Le garçon prit un air désinvolte, mais son visage était contracté. Hervé lui lança le journal.

— Les policiers savent que tu es armé.

— Ils peuvent nous abattre sans sommations, si ça leur plaît. Je sais. Tu crois qu'ils m'auraient fait des cadeaux, même sans ça ? J'ai tué un des leurs, ça justifie tout.

— Donne-le-moi. On va en faire un paquet et le renvoyer à Pesenti. C'est un type très bien. Il publiera un article sur le retour de son arme, et ça impressionnera l'opinion.

Daniel le fixa dans les yeux.

— Un type bien parce qu'il appréciait tes émissions ? Pour moi, ce n'est qu'un donneur, un sale mouchard.

— Il n'a donné l'alerte que vers cinq heures du soir. Ça nous a laissé toute la journée pour filer. Souviens-toi, lorsque nous roulions vers Manosque. Nous pensions n'avoir que deux heures devant nous. Il a pris de gros risques, ton « mouchard ». Si jamais la police fait un pointage minutieux des événements d'hier, il aura du mal à se justifier.

Il tendit la main.

— Donne-le-moi.

— Mais, de quoi s'agit-il ? demanda Paulette qui revenait.

— Daniel a une arme sur lui, et je veux qu'il me la donne.

La jeune femme s'assit, le visage grave.

— Écoute, Daniel. Ici, tu es en sécurité, tant qu'on ne se doutera pas de votre présence. Beaucoup de mes voisins sont partis en vacances et l'immeuble est tranquille. Personne ne s'occupe des autres.

Tu n'as aucune raison d'être armé. De plus, et en admettant le pire, ce serait mal me récompenser de mon hospitalité que de faire usage de ton arme si on venait t'arrêter. Donne-le-moi.

Il tressaillit. La voix de Paulette était pleine d'autorité.

— Donne-le-moi, répéta-t-elle. Ou alors, va-t'en.

Daniel se leva. Quelques secondes durant, ils crurent qu'il allait se diriger vers la porte. Puis, sa main glissa vers son pantalon, pénétra dans la poche, en ressortit le 6,35.

— Merci.

Elle emporta l'arme dans sa chambre, dut la cacher soigneusement, car elle resta longtemps absente. Les deux hommes achevaient de déjeuner en silence.

Lorsqu'elle revint, Paulette alluma une cigarette, débarrassa la table et s'assit.

— Maintenant, quelles sont vos intentions ? Je peux vous garder plusieurs jours encore.

— Ton voyage ?

— Aucune importance. De toute façon, vous serez bien obligés de filer, un jour ou l'autre. Où irez-vous ?

— Aucune idée, avoua Hervé. Je pensais, en quittant Labiou, passer l'été dans des campings. Nous pourrions acheter des vélomoteurs pour nous déplacer facilement et par n'importe quel chemin. J'ai suffisamment d'argent pour tenir jusqu'à l'automne.

— L'étranger ?

— Difficile. L'Italie ou l'Espagne. Avec nos cartes d'identité, ce serait possible, à la condition de nous déplacer assez souvent. Ce serait moins dangereux qu'en France, mais nous avons moins de possibilités d'y gagner notre vie. Je pensais recommencer l'expérience de Labiou, mais dans un autre coin. Les Cévennes ou le Sud-Ouest, mais je n'ai aucun tuyau. Pour Labiou, je connaissais le propriétaire des ruines.

— Et un bateau ? Vous vous y connaissez tous les deux en navigation. On doit trouver une bonne occasion. Je suppose que le tien est sous surveillance ?

— Et, de plus, il est encore en hivernage.

Paulette tirait doucement sur sa cigarette, épiant leurs réactions. Daniel avait roulé le journal et tapotait l'un de ses genoux avec. Son père raclait le bout de sa cigarette sur le bord du cendrier en terre cuite. C'était un de ses gestes habituels.

— Ton but, c'est quoi ? Gagner du temps ? Soustraire complètement Daniel à toute recherche ?

Il parut respirer à fond, comme pour se jeter à l'eau.

— En définitive, je n'en sais rien.

— Tu as eu une réaction de chatte qui chope son petit par la peau

du cou et va se terrer dans un coin à la moindre alerte. Maintenant, vous feriez mieux de faire le point, l'un et l'autre.

Elle se tourna vers le garçon.

— Toi, Daniel ?

— Je ne sais pas. Au début, j'étais hébété, et j'ai suivi. Ils m'auraient vite arrêté, sinon. Après tout...

— Maintenant, tu as eu le temps de réfléchir. Tu peux, choisir librement. D'un côté, l'arrestation, le procès, au moins dix années de prison. De l'autre, une vie d'homme traqué, l'obligation, dans un avenir plus ou moins proche, de partir à l'étranger. Et je ne vois que certains pays d'Amérique du Sud qui refusent l'extradition. Le genre de pays où il est difficile de vivre.

Hervé quitta la table pour s'approcher de la baie. Daniel l'accompagna du regard, puis déroula son journal lentement.

— Inutile de vouloir répondre tout de suite. Je vous l'ai dit, vous pouvez rester ici quelques jours. Mais je crois raisonnable de penser que, lorsque vous en partirez, il vous faudra avoir choisi.

Plus tard, le jeune garçon alla s'enfermer dans la salle de bains, et Hervé, qui n'avait pas parlé depuis qu'il s'était installé près de la baie, s'adressa à Paulette :

— Je te remercie, dit-il. Pour tout, le pistolet, ton accueil. Si je me suis montré désagréable hier, oublie-le.

Elle mettait de l'ordre dans la pièce, enlevait les draps du divan.

— C'est surtout pour lui, je préfère ne pas te le cacher. Il me trouble, mais c'est normal qu'une femme de trente-cinq ans soit sensible à la beauté d'un gosse de vingt. Il me trouble, mais il m'intrigue aussi. Si, comme les journaux l'ont écrit, il a guetté cet homme pendant des jours avant de l'abattre, je ne comprends pas son attitude par la suite. Il pouvait, soit préparer soigneusement sa fuite, soit décider de se laisser arrêter. Si c'est dans un état d'esprit de justicier ou par choix politique qu'il a agi, son instruction, son procès lui auraient permis d'obtenir une certaine audience, de mettre en accusation la société. Que s'est-il passé exactement ?

— Il est rentré chez nous, m'a attendu pour me mettre au courant. Je suis rentré assez tard. Nous avons veillé toute la nuit, en attendant les premières informations du lendemain, les journaux. On était déjà sur sa piste.

— Preuve qu'il n'avait pas cherché à se cacher ?

— Ça s'est passé dans un quartier proche du nôtre, et il a été reconnu par plusieurs témoins.

— C'est incompréhensible, répéta-t-elle.

Puis, elle changea de conversation, lui demanda ce qu'il avait fait depuis le mois de mai.

— Oh ! rien de spécial. J'ai couru à droite et à gauche. Je voulais

faire un film commercial. On m'avait promis de m'aider, mais tu connais le milieu... Je n'arrivais à rien. Je passais toutes mes journées à l'extérieur, une bonne partie de mes nuits aussi. Je me suis lié avec des tas de gens sans valeur, sans parole. Je me suis raccroché à eux comme à une épave.

— Et Céline ?

— Je ne sais pas. J'ai vécu pendant des mois auprès d'elle sans la voir, sans me soucier de ce qu'elle pensait.

Elle paraissait approuver de la tête.

— Maintenant, je comprends mieux ta décision. Tu avais trouvé un copain d'adversité, et quelqu'un à qui te raccrocher. Tu as dû te voir en ange gardien veillant sur lui. En définitive, c'est assez sympathique, non ? Un coup de jeunesse, en quelque sorte. Plus le besoin de recommencer une vie nouvelle, dangereuse. Après la noce plus ou moins crapuleuse, la vie au grand air, le western, quoi !

— Tu ne me ménages pas, mais c'est un peu ça. Mais, en même temps, ce n'est pas si simple. Soit, je joue aux gendarmes et aux voleurs, mais je ne risque pas grand-chose, moi. Ils n'oseront même pas me condamner pour complicité. Tiens, le journaliste qui a écrit l'article le pense, lui aussi.

Daniel rentra. Il avait rasé sa barbe, ne laissant qu'une moustache assez forte qui lui allait bien, le vieillissait de plusieurs années.

— Tu ne ressembles pas du tout à la photographie du journal ! s'écria-t-elle. Je te conseille d'en faire autant, Hervé. J'essaierai de te couper les cheveux. Lui, il vaut mieux qu'il les garde. Sur la photo, ils sont assez courts.

Le garçon la rejoignit dans la cuisine.

— De quoi parliez-vous ?

Elle lui sourit sans embarras.

— De toi. J'essaie de m'expliquer ce qui t'a pris, toi. Et puis, aussi, pourquoi ton père a pris cette décision de fuir.

— Tu n'approuves pas ?

— Je n'ai pas à donner mon avis. Je fais un bilan, si tu veux. C'est à la mode. Dis-moi, si ton père n'avait pas marché ? Qu'aurais-tu fait ?

Il ouvrit le frigo, se versa un grand verre d'eau minérale qu'il but d'un trait. Elle ne put ensuite détacher son regard de ses lèvres humides.

— Vous avez eu un choc similaire. Lui sombrait depuis six mois, n'arrivait plus à surnager. Toi, tu es allé jusqu'au bout de ta crise. Elle parut songeuse.

— Quelques mois de plus, et il n'avait plus la force de réagir. Peut-être aurait-il été conduit au suicide.

Ce qui la fit soupirer.

— Je vois mal une issue raisonnable. Désormais, vous avez besoin

l'un de l'autre pour survivre.

— Plus que tu ne crois, murmura-t-il, énigmatique.

CHAPITRE IX

À l'intérieur de la petite maison, il n'y avait que Lefort, Céline Barron et Sylvie. À l'extérieur, Tabariech montait la garde devant la porte ouverte, maintenant à distance les quatre journalistes présents, dont Pesenti. Les gendarmes de la brigade locale fouillaient les ruines, cherchaient des indices, sans grand enthousiasme, sous le soleil féroce de cette fin de matinée.

Céline faisait lentement le tour de la pièce. Elle s'immobilisa devant la paillasse inachevée, ramassa une tomette pour l'examiner. Elle ouvrit une des deux portes. Sur un cadre de bois, un mince matelas servait de lit. Par terre, il y avait un sac de couchage ouvert et couvert de traces de souliers.

Il y avait une seconde chambre, mais le cadre de bois était dressé contre un mur et, au-dessus, on voyait le ciel.

— Le journaliste a ôté les tuiles pour pouvoir s'échapper. Votre mari et votre fils l'avaient enfermé là-dedans. Hier matin, entre dix heures et midi. Les deux roues avant de sa 2 CV avaient été crevées. Il a dû descendre jusqu'à la route, a joué de malheur puisqu'il n'a aperçu aucun véhicule pour faire du stop. En définitive, il est arrivé au village vers quatre heures, complètement épuisé. Le temps de récupérer et de donner l'alerte, il en était cinq.

Il paraissait sceptique, devait trouver que le journaliste avait perdu un temps fou.

— En principe, tout ceci vous appartient. Bien sûr, il y a la location sous un faux nom, mais ce n'est pas très grave. Nous sommes ici depuis l'aube, et nous n'avons rien découvert d'intéressant. Les deux hommes ont tout aménagé de leurs mains. En décembre, il faisait un temps épouvantable, paraît-il. Leur installation a dû être difficile. Vous ne vous êtes jamais doutée qu'ils pouvaient être dans ce coin ?

Sylvie venait d'ouvrir en placard très bas, une sorte de bahut qui contenait les provisions des deux hommes. Agenouillée devant, elle touchait du bout des doigts les boîtes de conserves, le sac de farine, une grosse miche de pain.

— Cette nuit seulement, je me suis souvenue du nom de Benoît.

— Et vous saviez qu'il habitait Draguignan ?

— Mon mari avait essayé de le rencontrer voici deux ou trois ans. Je l'avais oublié.

Il ne la trouvait pas très convaincante, mais ne le lui dit pas.

— Maintenant, vous ignorez où ils peuvent se cacher ?

— Même si je le savais, je ne le dirais pas. Vous disposez de moyens assez puissants, maintenant que l'enquête rebondit aussi spectaculairement, pour les découvrir rapidement.

Lefort n'en parut pas irrité. Il inclina la tête, posa ses fesses sur un coin de la table.

— Qu'envisagez-vous de faire ? Vous n'êtes pas obligée de me répondre, mais peut-être vaudrait-il mieux signer une sorte de pacte. Uniquement pour les vingt-quatre heures suivantes.

— Je vais rendre cette voiture louée et retourner au camping de la presqu'île de Saint-Mandrier.

— Hier, j'ai interrogé Roumagnes pendant trois heures. Il vous l'a appris ?

— Je ne l'ai pas rencontré depuis hier matin. Mais pourquoi Roumagnes ?

Ce qui fit hausser les épaules du commissaire. Il se le demandait également, car le vieux marin n'avait répondu à aucune de ses questions. Il se redressa, se dirigea vers la porte.

— Nous partons pour Manosque, où sont centralisées toutes les informations. À la gendarmerie. Si vous désirez me voir..., avant votre départ pour Saint-Mandrier... Il y a également ces journalistes.

Elle se tourna vers l'extérieur, cherchant la haute silhouette de l'homme aux cheveux gris vêtu d'une veste en toile couleur tabac. Il avait plus l'air d'un instituteur de campagne que d'un journaliste.

— Je suppose que vous désirez vous entretenir avec Pesenti ? C'est le seul homme qui ait approché votre mari et votre fils au cours des six derniers mois... C'est-à-dire le seul qui ait eu une conversation sérieuse avec eux. Voulez-vous que je le fasse entrer ?

— Lui seul.

— Très bien. Au revoir, madame Barron. N'oubliez pas. Vingt-quatre heures au moins à Saint-Mandrier.

Lorsque Lefort fit part de la volonté de Céline, les autres journalistes protestèrent, mais Pesenti les apaisa en leur promettant qu'il leur ferait part des renseignements dont il pourrait faire usage après accord avec la jeune femme.

Il pénétra dans la petite maison, trouva Céline assise au bout de la longue table. La petite fille paraissait jouer avec les tomettes abandonnées dans un coin.

— Je vous remercie, madame Barron, de m'accorder votre confiance. Vous permettez ?

Le journaliste s'assit à sa droite, déposa sur la table une petite serviette et un appareil de photo.

— Tout d'abord, laissez-moi vous dire que votre mari et votre fils sont en excellente santé, d'après ce que j'ai vu. Votre mari est très

calme, très conscient de ce qu'il fait. Votre fils m'a paru plus nerveux, plus impulsif. C'est lui qui m'a menacé de mon propre pistolet et a oublié de le remettre dans ma voiture. Mais cette attitude est assez compréhensible, n'est-ce pas ?

— Que vous ont-ils dit ?

Pesenti sortit ses cigarettes, lui en offrit une qu'elle accepta.

— Tout, ou presque, se trouve dans mon article. Vous ne l'avez pas encore lu entièrement, mais vous verrez que je m'efforce d'être objectif et que je ne cache pas ma sympathie pour votre mari. Dans les mêmes circonstances, je me demande ce que j'aurais fait.

Entre chaque phrase, il marquait quelques secondes de silence, et, dans la torpeur campagnarde du proche midi, ne leur parvenaient que les murmures des trois autres journalistes et le crissement d'une cigale isolée.

— Les deux tiers de notre entretien ont été faussés. J'étais censé m'adresser à M. Louis Ferrand, ex-professeur en Afrique noire et installé ici avec son frère pour certains travaux de géologie. Donc, même par allusion, rien de positif dans cette partie-là. Puis, votre fils est entré, l'arme à la main, et la situation est devenue très claire. Daniel m'a affirmé qu'il avait commis un crime politique, que sa victime avait frappé une jeune fille inanimée à coups de pied, que cette jeune fille avait disparu par la suite. Il semble penser que, étant morte des suites de ce sauvage traitement, la police a fait disparaître son cadavre. Je lui ai dit qu'on n'avait jamais retrouvé trace de cette jeune fille. En fait, je ne crois pas à cette version du drame. Et vous, madame Barron ?

Céline resta silencieuse. Dans son coin, Sylvie empilait les tomettes d'un air absent.

— Une fois seul avec votre mari, votre fils étant allé crever les deux pneus de ma voiture, j'ai essayé de le faire parler. Notre tête-à-tête n'a pas duré longtemps, hélas !

— Mon mari croit-il à cette version des faits ?

Pesenti découvrit combien son visage était tendu.

— Je ne le crois pas. Il cherche visiblement le véritable mobile de ce meurtre. Et ne l'a pas encore trouvé. Il doit éviter d'assaillir son fils de questions. De l'agresser, en quelque sorte. Daniel a subi un grave traumatisme.

— Les événements de mai l'ont complètement bouleversé. Il a été matraqué, interné, a assisté à des scènes horribles.

— C'est ce qu'il dit, ce que tout le monde raconte. En êtes-vous absolument sûre ?

Il remarqua qu'elle s'écartait instinctivement de lui comme pour s'enfuir.

— N'y a-t-il pas autre chose ? Avez-vous vu la photographie de cet

homme ?

Ouvrant sa serviette, il en tira une grande épreuve sur papier glacé.

— Je me la suis procurée il y a déjà quelque temps, car cette affaire m'intéressait. Voici Fernand Lanier, brigadier-chef dans les C.R.S. Marié et père de deux enfants. Il s'occupait uniquement de questions administratives depuis huit ans. Seuls, les événements de mai, l'obligation d'un effectif renforcé l'ont envoyé combattre les étudiants. D'après mes renseignements, ce n'était pas un mauvais diable.

Elle se leva, pâle et visiblement indignée.

— Un homme capable de frapper une toute jeune fille à coups de pied dans le ventre ?

— Je vous en prie, madame. Dites-moi comment votre fils a pu le reconnaître, alors qu'il ne l'a aperçu que quelques secondes, une minute, tout au plus. Lanier portait un casque, des lunettes spéciales contre les gaz.

— Il avait une grosse tache de son sur le dos de la main gauche.

— Oui, bien sûr. Mais votre fils a pu voir cette tache une fois cet homme mort. Il l'a abattu presque à bout portant...

— À la nuit tombée.

— C'est exact, mais Lanier est tombé devant la vitrine fortement éclairée d'un magasin d'appareils ménager.

Elle s'éloigna de la table, fit quelques pas dans la pièce. Lorsqu'elle parla, elle lui tournait toujours le dos.

— Que voulez-vous prouver ? Que Daniel avait décidé d'avoir la peau d'un C.R.S. à n'importe quel prix ? Qu'il faisait une sorte d'obsession malade ?

— J'y ai songé, madame Barron. Votre fils n'a pas parlé tout de suite de cette histoire de la jeune fille. Ce n'est que bien plus tard, lorsque les journaux ont fait état de certaines disparitions, même des publications très conformistes.

— Vous croyez qu'il a puisé là un prétexte ?

— Pourquoi refusez-vous d'examiner cette photographie ?

— Je n'en vois pas l'utilité.

— Ne ressemble-t-il pas à quelqu'un que vous connaissez, à un ennemi de votre famille, par exemple ? Ce serait une explication.

Elle pivota sur place, marcha vers la table et prit la photographie entre ses mains. Elles tremblaient, et la jeune femme était livide, à la limite de ses forces.

— C'est ridicule, murmura-t-elle.

— Pardonnez-moi. Ce n'était qu'une hypothèse parmi bien d'autres. Vous n'ignorez pas que Lanier habitait le même quartier que vous. Étant donné son grade et son affectation, il avait le droit de vivre en

dehors de sa caserne, mais n'était pas dispensé pour autant des servitudes de son métier. Il prenait son tour de garde, faisait certains déplacements.

— Je n'ai jamais rencontré cet homme, ni tout autre qui pourrait lui ressembler de près ou de loin.

Lanier ne paraissait pas son âge. Son visage était agréable, le regard assuré. Pesenti se demandait quels motifs avaient pu le pousser à devenir un policier en uniforme. Il avait l'air d'un homme tranquille, détestant la violence et les embêtements.

— Il habitait rue Blomet, et vous rue de l'Abbé-Groult. Vous ne l'avez jamais rencontré ?

— Moi ? Pourquoi ?

Pesenti jeta sa cigarette en direction de la porte ouverte, manqua son coup et se leva pour pousser le mégot du pied. Un de ses confrères, dans l'ombre d'un mur, lui fit signe en direction du soleil. Ils devaient trouver le temps long.

— Fernand Lanier n'a participé qu'une fois aux bagarres. Par la suite, il a été envoyé à Beaujon pour les formalités administratives. Votre fils a été également conduit là-bas. Vous souvenez-vous de la date ?

— Durant les événements, mon fils ne rentrait plus régulièrement. En fait, durant tout le mois, il ne s'est montré que trois ou quatre fois. Ce devait être aux alentours du 20.

— C'est bien ce que je pensais. Il aurait pu rencontrer Lanier à Beaujon. C'est peut-être là-bas que le nœud de l'affaire se trouve. Malheureusement, les registres des entrées et des libérations ne sont pas accessibles.

Céline jeta la photographie avec colère. Elle glissa sur la table, et Pesenti la rattrapa.

— Pourquoi insinuez-vous ce genre de choses ? Dans la nuit qui a suivi son geste, Daniel nous a tout raconté, exactement comme je l'ai ensuite répété aux policiers qui m'interrogeaient. Ses camarades ont confirmé ses déclarations. C'est tout ce que vous vouliez savoir ?

Le journaliste refermait lentement sa serviette. Elle contenait des dizaines de coupures de presse sur l'affaire. Il aurait aimé poser d'autres questions, mais comprenait que M^{me} Barron fût déçue par la tournure qu'avait prise leur entretien.

— Tout ceci restera entre nous, déclara-t-il fermement. Mais il faut que je fournisse certains renseignements à mes collègues. Pouvez-vous m'aider ?

— Je suis fatiguée, maintenant. Et ma fille encore plus que moi. Nous nous sommes levées à trois heures du matin. Faites vite, dans ce cas.

Il sortit un bloc de sa poche.

— Comment avez-vous passé les six derniers mois ?

— Chez moi, à Paris. Je sortais très peu. Ma petite fille continuait d'aller à l'école.

— Vous n'avez pas essayé de retrouver votre mari et votre fils ? Pourquoi avoir attendu juin ?

— Je suis sortie d'une sorte de léthargie. J'ai désiré que Sylvie change d'air, voie d'autres personnes. C'est par hasard que j'ai retrouvé la trace de mon mari et de mon fils.

C'était presque mécaniquement qu'elle expliquait. Un moment, cette femme avait levé l'écran qui protégeait sa vie privée, ses sentiments intimes, mais, désormais, elle se contenterait de lieux communs. Il n'en prenait pas moins des notes. Ses collègues seraient déçus.

— Acceptez-vous de poser pour une photographie ? Mes collègues ont déjà pris plusieurs clichés de vous.

— De moi seule. Vous n'ignorez pas que ma fille mineure ne doit pas être mêlée à tout cela. Si vous ou vos collègues passez outre, je déposerai une plainte.

— C'est entendu, madame Barron. Voulez-vous vous asseoir ou rester debout ?

Elle accepta de poser devant la table. Il prit deux photographies.

— Encore une question. Quels sont vos projets ?

— Trouver un endroit où nous puissions vivre normalement, ma fille et moi. Dites à vos amis que je ne sortirai pas tant qu'ils seront là, et qu'ils se trouvent dans une propriété privée.

Pesenti fit un signe discret en sortant. Ses confrères l'assaillirent. Durant une demi-heure, elle crut qu'ils ne partiraient jamais, puis les voitures démarrèrent les uns après les autres. Elle lissa son visage à deux mains, rencontra le regard de Sylvie.

— On reste ici ? C'est tranquille, très joli. Tu ne trouves pas qu'ils ont bien travaillé ?

— Oh ! si. Mais nous ne pouvons pas rester. C'est trop isolé.

— Personne ne viendrait nous embêter.

Elle ne répondit pas, enfouit son visage dans ses mains.

— Tu devrais t'allonger un moment sur le lit de cette chambre. Tu crois que je peux boire de cette eau ?

La petite fille lui désignait une bonbonne.

Certainement. Ma pauvre chérie, tu dois avoir faim et soif. Nous allons partir à la recherche d'un restaurant.

— Puisque tu ne veux pas rester ici, on peut quand même manger et partir ensuite.

— Bon, si tu veux.

— Laisse-moi faire. Il y a des tas de choses.

Céline ne parvenait pas à surmonter l'épuisement physique et moral qui, brusquement, s'était emparé d'elle.

— Pourquoi posait-il toutes ces questions ? Je ne comprends pas tout. Il n'avait pas l'air méchant.

— Non. C'est vrai.

— Il dit qu'il aime bien papa, et surtout ce qu'il faisait à la télé. Il veut peut-être nous aider.

Sa mère tressaillit et fit un effort pour se lever, s'approcher de la tache de lumière brûlante que le soleil poussait dans la maison. Malgré tout, cette vieille bâtisse conservait la fraîcheur des années d'abandon, et l'air proche des murs se saturait d'humidité.

— On ne peut compter sur personne, dit Céline, oubliant qu'elle s'adressait à une enfant. Pas plus sur ce Pesenti que sur les autres. Ne l'oublie pas.

— Personne ne me fera parler, répondit la petite. Tu mangeras du thon à l'huile, des betteraves rouges en boîte ? Il y a aussi des tas de plats cuisinés. Du saucisson et du jambon. On va laisser tout ça se perdre ?

Ce souci d'économie ménagère fit sourire Céline qui revint s'asseoir à la table.

— Tu es une bonne petite femme d'intérieur, tu sais.

Elles mangèrent rapidement, et Sylvie ne voulut pas laisser la vaisselle sale. Il y avait encore de l'eau dans un jerrycan en plastique.

— Un jour, on pourra peut-être revenir ici passer quelques jours, puisque papa a loué pour toute une année.

Lorsqu'elles remontèrent en voiture, la petite fille se retourna jusqu'à ce que la maison disparaisse.

— Nous retournons à Saint-Mandrier ?

— Jusqu'à demain.

— Parce que tu as promis au commissaire ?

— Oui. Mais, demain, nous chercherons un autre camping.

— À cause des journaux ? Ils vont parler de nous ?

L'été commençait à griller les collines, et des bouffées alourdies de senteurs fortes pénétraient dans la voiture. Sylvie fermait à demi les yeux pour les respirer.

— Comme ils ont dû être heureux, dans ce coin-là ! Si ce journaliste n'était pas venu les déloger...

Le mot « heureux » frappa douloureusement Céline. La petite fille réalisait avec moins d'hypocrisie qu'elle ce qu'avait pu être la vie des deux hommes. En six mois, ils avaient découvert, ensemble, un monde nouveau, des odeurs, des gestes, d'autres fatigues, d'autres sujets de conversation, peut-être de méditation, un autre code de coexistence, des raisons de survivre où le passé, ce passé que sa fille et elle

représentaient, n'occupait plus qu'une place médiocre. Elle s'en effraya, ralentit et finit par arrêter la voiture.

— Maman, tu, ne te sens pas bien ?

— La chaleur...

— Il faut rouler jusqu'en bas, il y a des arbres. Nous ne pouvons pas rester ici.

De nouveau, à cause de l'expression vague du regard, la petite fille craignait de perdre sa mère, comme au cours des derniers mois où Céline dérivait dans le quotidien, un sourire mécanique aux lèvres pour rassurer sa fille.

— Repartons, répéta-t-elle d'une voix calme, sans s'affoler. Nous sommes dans une fournaise.

Les gestes mous, empêtrés dans une ambiance où la réalité et la pensée se mêlaient en un grand vertige, elle passa la première. La voiture fit un bond en avant, cala. Pendant une longue minute, le démarreur donna l'impression de racler dans le vide, puis le moteur s'emballa. Céline réalisa que son pied pesait de toutes ses forces sur l'accélérateur. Elle le retira, passa sa vitesse, sourit pour rassurer l'enfant qui ferma les yeux. Tout recommençait comme avant, et sa mère reprenait le masque aux traits figés.

Elle ne s'arrêta pas sous les ombres des arbres fruitiers, tourna à gauche sans marquer le moindre ralentissement, en direction de Gréoux-les-Bains. Dans cette bourgade, au lieu de continuer vers Barjols, elle prit à droite en direction de Manosque. Sylvie préféra garder les yeux fermés. Sa mère conduisait d'étrange façon, comme si elle n'avait plus la force de tenir son volant. Avec une lucidité tranquille, la petite pensait qu'elles allaient peut-être mourir ce jour-là.

CHAPITRE X

Pour garder le contact avec le commissaire Lefort, Pesenti était décidé à séjourner vingt-quatre ou quarante-huit heures à Manosque. À son retour de Labiou, il alla déjeuner chez le correspondant local, et c'est là que le policier parisien lui téléphona.

— Passez à la gendarmerie au début de l'après-midi. J'ai besoin de vous parler.

— Autant vous dire que M^{me} Barron ne m'a pas appris grand-chose, répondit prudemment le journaliste.

— Venez quand même, insista sèchement Lefort.

À la gendarmerie, Lefort disposait d'un bureau. Son adjoint Tabariech s'y trouvait également.

— Je ne cherche pas à vous forcer la main, mon vieux, déclara le policier. Votre impression générale peut nous aider à comprendre toute cette affaire.

Pesenti s'assit en face de lui.

— Je vous croyais uniquement intéressé par son arrestation. Jusqu'à présent, l'enquête et la recherche du mobile sont restées dans l'ombre.

— J'ai besoin de comprendre certaines choses. Le gosse se vante d'avoir accompli un meurtre justifié. Pourquoi s'est-il enfui, dans ce cas ? J'ai eu affaire à des types qui faisaient leur propre justice. Ils attendaient la police d'un pied ferme.

Tabariech renchérit :

— Si son père l'a accompagné, peut-être même poussé à filer, c'est que lui aussi n'est pas convaincu par les affirmations de son fils.

— M^{me} Barron se pose également des questions à ce sujet, ne m'a pas paru farouchement partisane de cette version des faits. Mais, surtout, elle voudrait connaître l'opinion de son mari.

— Elle vous a interrogé à ce sujet ?

— Ça doit la ronger. Enfin, c'est l'impression que j'en ai gardée.

— De plus, elle ne supporte plus d'être séparée de Barron, affirma Lefort. Après six mois de dépression, elle a réagi brutalement. Jusqu'à présent, elle s'est montrée assez habile pour nous dissimuler ses intentions, mais, un jour ou l'autre, sous peu, elle craquera. Nous venons d'apprendre qu'elle dispose d'une somme très importante. Près de huit millions anciens. Elle essaiera de leur remettre cet argent par n'importe quel moyen. Si elle réussit, ils passeront à l'étranger et nous

aurons perdu.

Pesenti revoyait la scène dans la petite maison du hameau de Labiou, plus particulièrement le moment où il l'avait presque forcée à examiner la photographie de Fernand Lanier. Sa répugnance s'expliquait, certes, mais il en gardait un souvenir perplexe.

— Vous avez enquêté sur la victime ? Quel genre de type était-ce ?

— Ses supérieurs étaient très satisfaits de lui, répondit brièvement Lefort.

Ce qui amena un sourire amusé sur la bouche de Pesenti.

— Vous ne jouez pas franc jeu. L'esprit de corps est très développé, dans ces compagnies de choc. Vous avez bien fait une enquête ? Il était marié, père de deux gosses... L'opinion de ses voisins ?

— Rien de particulier à signaler.

Le voyant aussi réticent, Pesenti jugea inutile d'insister. Il pourrait obtenir quelques renseignements en téléphonant à quelques collègues parisiens.

— Comprenez-moi, Pesenti. Les réactions d'un homme dans son milieu familial et dans l'exercice de sa profession ne sont jamais les mêmes. On a vu des chefs très sévères, injustes, même, se laisser mener par le bout du nez une fois chez eux.

— Voulez-vous dire que pour Lanier c'était le contraire ?

Lefort échangea un regard avec Tabariech qui fit une moue d'incertitude.

— Bon. Lanier était un vrai tyran domestique. Tout filait droit, chez lui. Sa femme comme les gosses.

— Il les tabassait ?

— Personne n'en sait rien, mais il y avait des scènes violentes, des cris et des pleurs. Vous l'auriez appris facilement en téléphonant à vos confrères parisiens. Autant que je vous le dise. Mais, ensuite, c'était l'homme le plus calme du monde. Pas du tout porté sur la bagarre. La preuve : dès qu'il l'a pu, il s'est fait affecter à un service administratif, et il a fallu les barricades pour le sortir de son rond de cuir et de son bureau. Pour une seule nuit, d'ailleurs, car, ensuite, il a été affecté à Beaujon.

— Le gosse a fait un séjour à Beaujon.

— Il paraît, mais on n'en a pas retrouvé trace. Je me demande si ce garçon ne s'est pas un peu vanté. Mais, vous pouvez me croire. Nous avons interrogé tous ses camarades de travail, ses fréquentations. Personne ne s'est plaint de lui. Au contraire, c'était un compagnon agréable. Il allait jouer à la belote dans un bistrot du quartier.

— Et sa femme ?

Lefort fit la grimace.

— Pas jojo. Non seulement moche, mais pas très propre et larmoyante.

— Moi, j'ai eu l'impression qu'elle picolait en douce, intervint l'inspecteur. De toute façon, elle n'avait pas l'air de regretter son mari. Oh ! elle pleurnichait, bien sûr, mais sans grande conviction. Quant au gosse, il s'en foutait complètement, que le paternel ait été descendu.

— Je veux bien admettre que Lanier n'ait pas été le même homme chez lui et au-dehors, mais la défense saura trouver des témoins dans son immeuble. Le jury admettra mal la dualité. Dites-moi, Lanier devait chercher des compensations à l'extérieur. Question femmes, bien entendu.

L'expression des deux policiers fut identique.

— Aucune information à ce sujet, dit Lefort, mais c'est bien possible.

— S'il y avait eu rivalité entre le gosse et lui ?

— Pourquoi le gosse aurait-il raconté une histoire invraisemblable ?

Pesenti se raidit.

— Parce qu'elle n'était justement pas invraisemblable, et qu'il s'est produit bien des excès dans la répression.

— Bon, admettons, fit Lefort, conciliant. Mais pourquoi transformer une histoire de femme en un acte prémédité ? C'est très dangereux pour lui, et, devant les assises...

— De nos jours, les jeunes trouvent assez ridicules les histoires sentimentales, et ils n'ont pas tort. Daniel Barron a peut-être voulu se trouver un mobile plus noble à ses yeux.

— Qu'est-ce que ça nous apporte de neuf, dans l'immédiat ? ronchonna Tabariech.

— Mais si ! s'énerma Pesenti. Imaginez que M^{me} Barron se doute de quelque chose. Elle veut retrouver son fils pour le convaincre de dire la vérité. Crime passionnel, le gosse s'en tirera à moindres frais. N'oubliez pas les sentiments d'une mère, dans de telles circonstances.

Le téléphone sonna et, après une hésitation, Lefort décrocha. Il ne pensait visiblement pas que le coup de fil s'adresse à lui, très peu de gens connaissant sa présence à Manosque.

D'un seul coup, son visage changea.

— Hospitalisée ? Depuis une heure ?... Et la gosse ? Bon, très bien. Je vous remercie.

Il reposa doucement le combiné.

— M^{me} Barron vient d'avoir un accident de voiture. À quelques kilomètres d'ici. Ce n'est pas très grave.

— D'ici ? s'étonna Pesenti. Que venait-elle faire à Manosque ?

— Curieux, oui. D'autant plus qu'elle m'avait promis de rentrer à Saint-Mandrier.

— Qu'a-t-elle, exactement ?

— Des blessures externes sans gravité. La petite fille a été légèrement blessée. Elles se trouvent toutes les deux dans une chambre particulière. Une chance. L'adjudant de gendarmerie qui se trouvait à Labiou est arrivé le premier sur les lieux, les a identifiées. La gosse avait toute sa connaissance. Elle se cramponnait au sac de sa mère. Il paraît qu'il contient tout l'argent dont je vous parlais.

Très surexcité, il se leva et fit quelques pas pour se dégourdir les jambes, revint vers Pesenti.

— Vous passerez l'information dès demain, n'est-ce pas ?

— Forcément, soupira le journaliste. Vous allez en profiter pour tendre un piège à Barron ?

— C'est de bonne guerre, non ?

— Je téléphone tout de suite à l'A.F.P., patron ? Dans deux heures, les radios périphériques lanceront la nouvelle.

Pesenti se leva.

— Je suppose que, pour l'instant, toutes les visites aux deux blessées sont interdites ?

— Évidemment. En définitive, c'est une chance pour nous. Tout se ramasse dans le coin, tout se centralise. Ces jours derniers, j'avais l'impression de travailler sur du sable mouvant.

Le journaliste se rendit à l'agence locale de son journal. Le correspondant Borgeat tapait déjà l'article sur l'accident.

— C'est arrivé à quelques kilomètres, un peu après un embranchement, entre Sainte-Tulle et ici. Un témoin a raconté que la conduite de cette femme l'avait alerté. Il pense qu'elle a eu un malaise et qu'elle a perdu le contrôle de son véhicule. Elle a évité de peu un pylône, a percuté un talus, mais à faible vitesse. Le commissaire parisien l'avait convoquée ici ?

— Pas du tout, rétorqua Pesenti d'un air préoccupé. Elle devait rejoindre Saint-Mandrier, avait promis de ne pas en bouger de vingt-quatre heures.

Il se demandait si c'était lui ou le commissaire que la jeune femme désirait rencontrer.

— Que veut dire le témoin ? Elle conduisait trop vite ?

— Non, mais en zigzaguant sur toute la route. Comme si elle avait bu. Ils vont certainement lui faire une prise de sang, après ça.

— C'est idiot. Elle venait de Labiou, et je ne pense pas qu'elle ait eu l'idée de se saouler, avec sa petite fille à bord. Pour moi, c'est un malaise dû à un choc psychologique. Mais inutile de le mentionner dans votre article.

Peu après, il décrocha le téléphone pour appeler la rédaction de Marseille, dicta son article sur tout ce qui s'était passé depuis le matin, signala l'accident dont M^{me} Barron et sa fille avaient été victimes, indiquant qu'on trouverait tous les détails en page régionale.

Vers cinq heures du soir, Radio-Monte-Carlo donna l'information, et Pesenti poussa une exclamation de colère.

— Ils exagèrent, ces flics !

Tabariech avait dû se montrer assez vague dans sa communication avec l'A.F.P., laissant croire que l'état des deux blessés était assez sérieux.

— Il y aura un rectificatif à six heures, le rassura Borgeat. J'ai téléphoné, moi aussi.

— Si Barron entend le premier, il va foncer et tomber dans le panneau.

Le correspondant local parut surpris.

— Et puis ? C'est ce qui peut lui arriver de mieux, non ? Ce type s'obstine à vouloir protéger son fils, mais, après six mois, il cherche peut-être une échappatoire. Qui n'en ferait autant, à sa place ?

— Pas lui. C'est un type bien.

Borgeat haussa les épaules d'un air blasé.

— Barron a encore l'avenir devant lui. Il peut recommencer à travailler. Tous ses collègues se sont recasés, lui pas. Le gosse est assez grand pour se débrouiller.

Un peu plus tard, la sonnerie du téléphone rompit leur silence. L'un et l'autre travaillaient face à face. Borgeat décrocha, lui passa le combiné.

— Marseille, pour vous.

Pesenti reconnut la voix d'une secrétaire de rédaction.

— Marcel ? J'ai un correspondant pour vous. Un jeune homme qui refuse de donner son nom. C'est en liaison avec l'affaire Barron.

— Passez-le-moi.

Un instant, il eut la folle pensée que c'était Daniel Barron qui l'appelait.

— Monsieur Pesenti ? Vous ne me connaissez pas, mais j'ai lu votre article. Je suis en vacances dans la région, et j'aurais voulu vous rencontrer pour discuter avec vous. C'est au sujet de Barron.

— Je ne rentre pas à Marseille ce soir. Pouvez-vous m'expliquer tout ça par téléphone ?

— Oui, mais à condition d'être tout seul.

Très lointaine, la voix de la secrétaire déclara furieusement qu'elle sortait pour quelques minutes.

— Bon, ça va. Je suis étudiant en sociologie. J'ai participé aux barricades de l'an dernier. J'ai été arrêté et gardé à Beaujon pendant près de trois jours. C'est là-bas que j'ai fait la connaissance de Daniel Barron. Je m'en souviens parfaitement, car un de mes copains m'a dit qu'il était le fils du réalisateur de télé.

— Vous êtes restés ensemble tout le temps ?

— Pensez-vous ! Presque tout de suite après qu'on ait relevé notre identité, il a été relâché.

— Vous êtes sûr ? Il a peut-être été transféré ailleurs.

— Pas du tout ! s'impatiente l'étudiant. Un flic est entré dans la pièce où nous étions, a appelé Daniel Barron. « C'est toi ? Tu peux passer au greffe. Tu es libre. » Nous, on a trouvé ça moche, parce que, s'il suffisait de porter un nom connu pour voir s'ouvrir les portes... On l'a copieusement hué.

— Et lui, quelle a été sa réaction ?

— Sincèrement, il paraissait drôlement empoisonné. Il a discuté avec le flic, mais ce dernier l'a poussé dehors. Mais nous avons pensé que c'était de la mise en scène.

— Vous avez revu Barron, par la suite ?

— Jamais. Entre nous, il était salement repéré, dans le milieu étudiant, et nous avons divulgué l'histoire. Même au mois d'octobre, il y avait encore des gars pour en parler.

Pesenti sortit une cigarette du paquet posé devant lui, la laissa tomber sur sa feuille de papier.

— Vous pouvez m'assurer que c'est exact ?

— Oui, mais je ne veux pas avoir affaire aux flics. Je tenais à rétablir la vérité. Il n'a jamais été enfermé plus de quelques heures, et non deux jours, comme on l'a écrit.

— Pourquoi cette réaction tardive ? Vous pouviez en parler plus tôt, non ?

— Je vous connais de réputation, monsieur Pesenti, et je sais qu'on peut vous faire confiance. Mon nom, c'est Jean Pourrière. J'ai de la famille à Marseille.

— Que pensez-vous de l'histoire ?

— Un flic en moins, c'est pas pour me déplaire, mais je crois pas que le mobile de Barron soit exact. D'ailleurs, d'après d'autres amis, il aurait été raflé sur le trottoir comme spectateur, et non dans la pleine bagarre, mais ça, je ne peux pas vous l'affirmer.

D'un grognement, Pesenti indiqua qu'il n'attachait qu'un faible intérêt à cette insinuation.

— Mais, pour Beaujon, c'est sûr, se hâta d'ajouter Jean Pourrière. Si vous voulez me rencontrer, laissez un message à votre bureau. Je téléphonerai les jours suivants.

— Attendez. Si je fais état de cette information, vous devez accepter que je cite votre nom. Je ne vous cache pas que la police voudra vous interroger ensuite.

L'étudiant hésita durant quelques secondes.

— Pas question, alors. Oubliez tout ça. Je regrette qu'un fils à papa ne puisse pas être publiquement traité de menteur et de pistonné.

Il raccrocha, et Pesenti crispa ses mâchoires. Il détestait ce genre de délation, mais ces renseignements recoupaient ceux fournis par Lefort. On n'avait jamais retrouvé le nom de Daniel Barron dans les registres de Beaujon. Que s'était-il passé, là-bas ? Maintenant, le journaliste avait la certitude que Lanier et Daniel s'étaient rencontrés, et que le drame avait commencé à ce moment-là. Peut-être que le garçon en avait voulu à mort au sous-officier administratif de cet élargissement qui l'avait rendu suspect aux yeux de ses compagnons de lutte ? On pouvait même aller plus loin, imaginer que l'étudiant avait négocié sa mise en liberté contre certains aveux.

CHAPITRE XI

Le journal froissé atterrit sur le divan défait. Daniel suivit son père du regard. Il marcha vers la baie grande ouverte, revint vers le centre de la pièce. Paulette avait ramassé le quotidien et le lissait sur ses genoux.

— C'est un traquenard. J'en suis certain.

— Mais tu es inquiet pour ta femme et ta fille, constata Paulette.

— Normal, non ?

— Bien sûr.

La jeune femme évitait de tourner la tête vers Daniel. Très pâle, il ne savait comment dissimuler le tremblement de ses mains.

— Je vais téléphoner, dit-elle. On me donnera bien de ses nouvelles.

— Tu vas attirer l'attention de la police sur toi.

— Et puis ? J'ai vu son nom dans le journal, c'est la femme d'un ex-confrère. Quoi de plus naturel ?

— C'est un piège, et la police s'attachera au moindre indice.

— Elle ne va quand même pas perquisitionner ici ? Je suis de taille à me défendre. Si les visites sont autorisées, j'irai là-bas cet après-midi.

Hervé observa Daniel.

— Qu'en penses-tu ?

— C'est toi qui décides. Tu as plus d'expérience que moi.

Il persiflait imperceptiblement, lui rappelait subtilement que, au cours des six derniers mois, il avait fait preuve d'une prudence intransigeante, ne tolérant pas la moindre erreur.

— Téléphone, décida-t-il, n'osant pas affronter ce qui se cachait au plus profond de lui-même.

Lorsqu'elle obtint l'hôpital, elle demanda la chambre de M^{me} Barron. Une voix d'homme se substitua à celle de la standardiste. Paulette tendit l'écouteur à Hervé.

— À quel titre demandez-vous à parler à M^{me} Barron ?

— Je suis une amie. J'habite Aix, et je viens d'apprendre la nouvelle de son accident.

— Pouvez-vous me donner votre nom et votre adresse ?

— Mais pourquoi ?

— M^{me} Barron ne peut répondre à tous les coups de fil. On l'assaille de toutes parts, vous comprenez pourquoi.

Paulette donna son nom et son adresse, insista sur le fait qu'elle était une amie de la famille et qu'elle ignorait la présence de Céline dans la région.

— Je vous passe sa chambre.

Lorsque la voix de sa femme lui parvint, Hervé n'eut qu'un battement de paupières. Daniel s'était éloigné à l'autre bout de la pièce.

— C'est moi, Paulette. Je ne savais pas que tu étais dans le coin, la prévint-elle. Pour quoi n'es-tu pas passée me voir ? Comment vas-tu ?

— Je te remercie. J'ai quelques écorchures un peu partout, mais d'ici à quelques jours je pourrai sortir.

— Sylvie ?

— Elle se lève déjà. En ce moment, elle est près de moi, en train de lire. Nous avons surtout été terriblement choquées.

— Puis-je te rendre visite cet après-midi ?

Céline hésita à peine :

— Bien sûr. Si cela ne te dérange pas.

— Au contraire.

Lorsqu'elle raccrocha, Daniel avait disparu dans la salle de bains. Hervé allumait une cigarette.

— Le policier, je le connais. Un adjoint du commissaire Lefort, un certain Tabariech. Tu vas les ramener tous les deux sur tes talons. Ils risquent de te rendre visite. Nous devons faire disparaître toute trace de notre séjour. Où pouvons-nous nous cacher ?

— Il y a un grand placard-penderie au fond du couloir. Mais il faudrait ménager des trous d'aération invisibles.

— Nous allons nous en occuper tout de suite, Daniel et moi.

L'endroit était assez vaste pour qu'ils y tiennent à l'aise, assis sur une grande malle de voyage. Hervé tâta la cloison, découvrit qu'il pouvait la percer du côté des W.-C.

— Je vais faire un trou assez grand. Tu peux accrocher un sous-verre, pour le masquer ?

— Plusieurs, pour que ça ne paraisse pas incongru.

Il lui prit le bras.

— Tu t'exposes beaucoup. Ils sont capables de surveiller l'immeuble pendant plusieurs jours. Une semaine.

Elle se dégagea doucement.

— Aucune importance. J'ai de quoi vous faire manger sans attirer l'attention par des achats trop importants.

— Pourquoi le fais-tu ? Uniquement pour Daniel ?

— La curiosité, aussi. Dans toute cette histoire, il n'y a qu'une personne sincère : Sylvie.

Vous trois, vous jouez un drôle de jeu, et ça m'intéresse.

Hervé se mit au travail avec les moyens du bord, arriva à pratiquer un trou de quelques centimètres de diamètre. Le sous-verre le masquait entièrement, laissait entrer l'air. Il nettoya soigneusement les plâtras.

Au volant de sa Morris, Paulette Ramet mit moins d'une heure pour atteindre l'hôpital de Manosque. Elle ne rencontra personne dans les couloirs, jusqu'à la chambre de Céline.

Cette dernière avait des pansements sur le front, à la base du cou et sur les bras. Sylvie, qui la fixait sous sa longue frange, n'avait que des égratignures.

— Je suis heureuse de te voir.

Paulette déposa les paquets qu'elle portait, des fruits, un bouquet de fleurs, des revues et des illustrés pour la petite fille.

— Ton téléphone est surveillé, dit-elle tout de suite, et j'ai expliqué que j'étais sans nouvelles depuis longtemps. Je n'ai pas parlé du coup de fil de Cazan.

— Ne t'inquiète pas...

— Tu te trompes. Il s'agit d'autre chose.

Le sang afflua brusquement au visage maigre de Céline.

— Hervé ?

— Il m'a téléphoné.

— Où sont-ils ?

— Ça, je l'ignore. Mais il doit me rappeler.

— Quand ?

Mettant un doigt sur sa bouche, la visiteuse attira une chaise près du lit, se pencha vers Céline.

— Il a téléphoné avant-hier. Lui et Daniel vont chercher un autre refuge, et il me donnera de ses nouvelles d'ici à une semaine.

— Tu lui as dit que...

— Bien sûr.

— Il m'en veut, d'avoir essayé de le rejoindre ?

Paulette ne répondit pas.

— Nous devons nous rencontrer. Peux-tu le lui dire ?

— Ne vas-tu pas compliquer la situation ?

— Je ne sais pas. Peut-être que tout deviendra plus net, ensuite.

La curiosité de Paulette perdit toute modération. L'espace d'une seconde, elle se trahit, et son visage alerta Céline qui, aussitôt, se replia sur elle-même.

— Qu'est-ce qui deviendra plus net ? L'affaire de Daniel ? Tes propres relations avec Hervé ?

Le sourire las de Céline lui signifia qu'elle avait été trop gourmande. Elle se ressaisit habilement, alla ouvrir un paquet.

— Ce sont des calissons. Les meilleurs de la ville. Tu n'en prends

pas, Sylvie ? Au fait, une chance qu'on vous ait admises toutes les deux. Que serait-elle devenue ?

— Oui, murmura Céline. Une chance.

— Comment as-tu fait ton compte ?

— Un malaise. La chaleur... La déception aussi de ne pas avoir trouvé Hervé et Daniel à Labiou.

— La faute à ce journaliste, Pesenti ?

— De toute façon, on aurait fini par les trouver. Six mois, c'est peut-être trop long.

— Que venais-tu faire à Manosque ?

Céline ferma les yeux pour échapper au regard incisif de son amie. Dans une seconde vertigineuse, elle avait voulu parler avec Pesenti, mais, depuis l'accident, elle refusait de le recevoir. Le matin même, il avait longuement insisté au téléphone. Lefort était venu, et elle avait dû le recevoir.

À partir de cet instant, Paulette sut qu'elle ne pourrait plus rien arracher à la blessée. Mortifiée, elle se leva.

— Je m'en vais, dit-elle sèchement.

— Comment saurai-je... qu'il a téléphoné, qu'il accepte que nous nous revoyions ?

— Ça, ma petite, je n'en sais rien. Je dois partir en voyage sous peu et, s'il tarde trop...

Le désespoir visible de Céline la calma.

— Ce sera très difficile à mettre au point. Maintenant, les policiers vont également me surveiller.

— Je dois lui remettre de l'argent, souffla Céline. Une forte somme.

— C'est là ton secret ? laissa échapper Paulette, fortement déçue.

— En partie, oui. Le commissaire Lefort sait que j'ai cette grosse somme sur moi. Je ne peux te la donner maintenant...

— Oh ! tu sais, je déteste ce genre de transaction. Des paroles, des coups de téléphone, des risques, ça me convient. Pour l'argent, c'est autre chose. Je te téléphonerai demain.

Elle les embrassa toutes les deux. Lefort l'attendait dans le hall d'entrée. Elle se souvint de l'avoir vu en photographie, l'avait cru plus grand.

— Mademoiselle Ramet, je désire m'entre-tenir avec vous quelques instants.

Mais, dès les premières passes, il se rendit compte qu'il avait affaire à une forte joueuse. Il y avait près de deux ans qu'elle n'avait pas vu Hervé Barron, et seule l'annonce de l'accident l'avait incitée à téléphoner.

— En décembre, vous n'avez pas tenté de joindre M^{me} Barron ?

— À quoi bon ? Je ne pouvais lui être utile en aucune façon.

— Par amitié pour son mari ?

— Je ne suis pas une femme téméraire, monsieur le commissaire. Après les purges du mois de mai, j'ai eu la chance de passer au travers. J'occupe une bonne situation à Marseille, et je compte monter à Paris en octobre prochain. J'ai compris que je devais éviter de rappeler mes relations anciennes dans cette nouvelle chasse aux sorcières.

Il sourit.

— Vous exagérez, non ?

— Pas du tout. Je suis peut-être méprisable, mais je n'ai pas envie d'être au chômage. Le drame des Barron les regarde seuls.

— N'essaierait-il pas de vous contacter ?

— Pourquoi moi ? Il n'ignore pas mes convictions. Il s'adressera certainement ailleurs.

— À qui ?

— Je l'ignore. Depuis deux ans, il a pu se faire de nouveaux amis.

Brusquement, il parut convaincu et la laissa partir. Elle regagna Aix, son appartement. Depuis le parking souterrain, elle repéra un homme jeune qui flânait dans l'avenue, un journal à la main. Il paraissait attendre quelqu'un. Elle monta chez elle par l'ascenseur. Avant d'ouvrir, elle carillonna trois fois, comme convenu. Si elle ne l'avait pas fait, cela aurait signifié que quelqu'un l'accompagnait.

— Alors ?

— Tu peux te rassurer. Ce n'est pas grave. Un choc nerveux, surtout, mais elle s'en remettra.

— Que s'est-il passé ?

— Elle n'en sait rien elle-même.

Daniel écoutait, assis sur le divan. À l'odeur qui flottait dans le living, elle pensa que sa bouteille de whisky avait dû en prendre un sérieux coup.

— Tu lui as dit que nous étions ici ?

— Non. Elle se serait précipitée. Tu sais, ta femme m'inquiète. Je l'ai sentie à bout, décidée au pire. Pour elle, cette situation devient intenable. Elle veut te rencontrer à tout prix.

CHAPITRE XII

La réaction la plus vive fut celle de Daniel. Il se leva d'un bond, les rejoignit.

— Il n'en est pas question.

Puis, plus particulièrement à son père :

— Nous devons partir. Cette nuit. Changer complètement de région.

La respiration difficile, comme si une émotion profonde l'étouffait, il suppliait :

— Elle et Sylvie ne passeront pas inaperçues. Elles ont pu rouler les policiers une fois, mais deux, c'est impossible. Tant que nous serons dans le coin, elle persistera dans cette idée.

Apostrophant Paulette :

— Que lui as-tu dit, exactement ? Es-tu certaine de ne pas avoir laissé planer un doute ?

Il y a une certaine façon de s'exprimer et d'en laisser entendre plus qu'on ne dit.

— Mais, dis donc, se rebiffa Paulette, ne me parle pas ainsi. Je lui ai simplement dit que ton père m'avait téléphoné et qu'il rappellerait dans quelques jours.

— Et elle t'a cru ? ricana Daniel. Tu l'as toujours plus ou moins prise pour une gourde. En fait, tu la détestes.

Paulette s'éloignait, mais il la poursuivait jusque dans la cuisine. Hervé n'intervenait pas, assez satisfait de la réaction de son fils. La jeune femme finit par faire front.

— Qu'est-ce qui te prend ? C'est la trouille qui te rend aussi agressif ? Dans ce cas, mon petit bonhomme, apprends qu'il y a un flic qui surveille l'immeuble, et que tu n'irais pas loin si tu essayais de filer.

— Je m'en fous ! lança Daniel. Ce que je ne veux pas, c'est que ma mère et Sylvie tentent de nous rejoindre.

— Tiens, pourquoi ? Si toutes les précautions étaient prises pour que vous puissiez vous rencontrer en toute sécurité ? En pays étranger, par exemple. Nous ne sommes pas loin de l'Italie. En quelques heures, vous pouvez vous y rendre.

Puis, elle se souvint, revint vers Hervé.

— Ta femme a de l'argent à te remettre. Une grosse somme, d'après ce que j'ai compris. Inutile de te cacher que j'ai refusé de m'en

occuper. D'abord, ça aurait été imprudent. Lefort pouvait lui demander la présentation de cet argent dont il ne doit pas ignorer l'existence. Ensuite, je ne me mêle jamais de questions de fric quand il ne m'appartient pas.

— De l'argent ? Elle a dû vendre sa maison d'Auxerre, raclé les fonds de tiroirs.

— Quant à toi, mon petit Daniel, j'espère que tes paroles ont dépassé tes pensées. Tu m'accuses de détester ta mère, mais je me demande quels sont tes véritables sentiments à son égard.

Son visage prit un air rusé.

— À moins que tu ne redoutes de l'affronter, car j'ai l'impression que Céline n'est plus dupe sur son bon petit garçon.

— Paulette ! la prévint Hervé.

— Vous m'embêtez tous. Et, sans ce flic à ma porte, je vous verrais filer avec plaisir. Ton fils n'est peut-être qu'une vilaine petite crapule qui a descendu un homme parce que son orgueil en avait pris un coup. Ce Lanier devait savoir quelque chose sur lui. Que s'est-il passé, à Beaujon ? Je suppose que c'est dans ce centre d'internement que tu l'as rencontré ?

Hervé lui-même n'avait plus envie d'intervenir. Depuis plusieurs semaines, il savait que la clé de l'énigme était là, dans ces quelques heures ou journées que le garçon avait passées en état d'arrestation.

Mais, contrairement à leur attente, Daniel redevint très calme, parut même surpris.

— Tu délirés, ma pauvre Paulette. Si je ne veux pas voir ma mère et ma sœur, c'est que j'estime qu'il y a assez d'un membre de la famille compromis à cause de moi. Je n'en ai jamais parlé à cœur ouvert, mais, depuis six mois, ce ne doit pas être gai pour mon père.

— Tu t'en aperçois maintenant ! pouffa-t-elle. Tu es désarmant.

— Paulette, finissons-en, dit Hervé.

Mais elle n'y était pas décidée. Depuis des mois, une violence destructrice couvait en elle. Chaque coup, du plus bénin au plus cruel, l'atteignait profondément. Il n'y avait pas que les Barron, ses échecs sentimentaux, ses déceptions professionnelles, mais aussi et surtout cette lâcheté consciente qui devenait chaque jour plus exigeante. Elle se rendait compte que toute sa personnalité se désagrégeait, que chaque capitulation lui coûtait de plus en plus cher. L'arrivée des deux hommes en pleine crise dépressive n'avait rien arrangé.

— Daniel a le mérite de la franchise, commença-t-elle lentement.

Elle articulait chaque mot, mais son ton s'enfla, devint âpre, méchant.

— Mais, toi, tu n'oses pas avouer que tu ne veux pas revoir ta femme. Cette fuite avec ton fils, c'est plutôt un abandon du domicile conjugal, la reconnaissance d'une faillite. Tu en avais marre. La

preuve ? Après ton licenciement, tu aurais dû chercher compréhension et réconfort auprès de ta femme. Tu m'as avoué toi-même que tu passais tes journées et tes nuits dehors, que tu laissais tout à l'abandon. La vérité, tu veux que je te la dise ? Tu n'aimes plus Céline, et tes gosses te laissent indifférent. Même Daniel que tu prétends protéger.

— Si tu ne la fermes pas, gronda Daniel, je me charge de t'y obliger.

— Bien sûr. Comme tu as obligé Fernand Lanier à la boucler pour toujours. Tu règles tes problèmes comme une petite brute primaire. Et pour que tu te montres aussi hargneux, il faut croire que, depuis le début, tu n'es pas dupe. Le premier jour, tu m'as même laissé entendre que ton père avait autant besoin de toi que toi de lui. Le plus paumé des deux, c'est encore ce pauvre Hervé.

Elle eut peur. Le garçon marchait sur elle, et son père en faisait autant. Durant une ou deux secondes, elle crut qu'ils allaient la rouer de coups, se sentit envahie par une jouissance paralysante. Hervé venait de ceinturer son fils, le repoussait de toutes ses forces vers le living.

— Regarde-la, souffla Daniel.

Appuyée contre le mur, offerte et obscène, les yeux mi-clos, elle crispait ses mâchoires. Les deux hommes pensèrent qu'elle était en proie à une crise d'épilepsie. Ses jambes parurent fléchir, elle glissa le long de la cloison. Au moment où elle donnait l'impression de s'écrouler totalement, elle ouvrit les yeux, les vit. Ils se détournèrent, et elle se dirigea en titubant vers la salle de bains.

Les deux hommes furent frappés par le silence profond qui enveloppait tout l'immeuble. Ils s'étaient laissés emporter jusqu'à crier, et les autres locataires devaient se poser des questions malgré la bonne insonorisation de la construction. Tous les deux pensèrent au policier qui surveillait l'endroit.

Le carillon les fit sursauter. Ils glissèrent sur la pointe des pieds en direction du placard, au fond du couloir. Paulette sortit de la salle de bains, passa devant eux pour aller ouvrir. Ils n'eurent que le temps de rabattre la porte.

Une voix d'homme demanda quelque chose, et Paulette répondit sèchement.

— Des cris ? Du bruit ? J'écoute l'enregistrement d'une dramatique au magnétophone. Une émission pour la radio... Veuillez m'excuser auprès de mes voisins.

Puis, elle claqua la porte.

— Vous pouvez sortir.

Elle retourna dans la salle de bains, prit une douche et ressortit en peignoir-éponge, les cheveux enveloppés par une serviette.

— Nous partirons cette nuit, dit Hervé.

— Tu sais bien que c'est impossible. Je suis surveillée. Si le policier discute avec le concierge, ce dernier lui racontera l'incident. Nous nous sommes laissés entraîner comme des imbéciles. Nous sommes tous les trois sous pression. Vous deux, c'est encore explicable. Moi...

— Qu'est-ce qui ne va pas, Paulette ? demanda-t-il avec gentillesse. Je t'ai connue vive, emportée, mais aussi très gaie, stimulante. Tu n'es plus la même fille.

— J'ai trente-cinq ans, et si tu crois que c'est toujours drôle... Ça ne marche pas fort, pour moi.

— Ton projet de départ pour Paris ?

— Normalement, j'aurais dû avoir la réponse depuis un mois. Toujours rien. À la station régionale, c'est pareil. Tu trouves normal que je sois disponible ? Il y a quinze jours que je ne suis pas allée à Marseille.

— Tu décroches peut-être trop facilement.

— Non. Ça s'écroule autour de moi. Je suis au fond d'une sablière, et je n'arrive pas à remonter. Tiens, je croyais me marier, du moins vivre avec un type qui me plaisait. Il s'appelait Lucien. C'est fini. On ne s'accroche pas à moi.

Elle préparait le repas avec des gestes mécaniques.

— Quand vous êtes arrivés, j'ai essayé de devenir une autre. Tiens, Daniel... Je souhaitais le garder ici, en cage, le plus longtemps possible, t'obliger à filer. Mais vous ne pouvez plus vous passer l'un de l'autre, dirait-on. Daniel dit que je déteste Céline. C'est vrai. Votre couple, vos gosses, ça m'énervait, me troublait, m'irritait. En définitive, je vous enviais très certainement.

— Tu n'as plus rien à nous reprocher, maintenant que la cellule a explosé.

Elle mit son mixer en route pour faire une mayonnaise, et il ne comprit pas exactement sa réponse. Il lui sembla qu'elle répondait :

— Je vous en veux, maintenant, d'avoir gaspillé tout ça.

Dans le living, Daniel sommeillait, certainement vidé nerveusement. Chez lui, Hervé découvrait un potentiel toujours plus élevé de violence. Comment l'avaient-ils élevé, Céline et lui, pour obtenir un résultat aussi catastrophique ? Il se jeta dans un fauteuil en face de lui, revit quelques scènes de passé. Il n'arrivait pas à extirper quelque détail inquiétant, la moindre fausse note. Peut-être trop de calme, une sérénité à goût de guimauve. Les semaines passées en mer, la lutte sportive contre le vent, le mauvais temps, la fatigue et le froid, tout lui paraissait dérisoire, enfantin. Une mentalité de boy-scout, voilà ce qui l'avait guidé, plus une certaine ostentation, le plaisir d'offrir le spectacle d'une famille saine et unie. Un arrière-goût de snobisme, oui. Et, pour finir, la dégringolade à pic, une mauvaise

fièvre révolutionnaire, un éparpillement à vau-l'eau, un fils assassin.

— Il faut partir cette nuit, dit Daniel, penché vers lui.

Depuis quand l'observait-il, suivait-il sur son visage la démarche de sa comptabilité intime ?

— Ne me parle pas de la surveillance. On doit pouvoir filer par le fond du parc. J'ai eu le temps d'étudier le terrain depuis la baie. Il n'y a qu'un mur à franchir.

— Où veux-tu aller ?

— N'importe où.

Hervé eut un sourire mélancolique.

— J'ai l'impression qu'un ressort s'est cassé chez moi.

— On ne va pas s'enliser ici, auprès de cette hystérique ?

Son père eut un regard inquiet en direction de la cuisine, souhaitant que Paulette n'ait rien entendu.

— Ne sois pas aussi dur. Nous lui devons quand même trois jours de repos total. Ce sursis nous a évité le pire.

Il n'aimait pas le sourire plein de sous-entendus de Daniel. Il n'ignorait pas que Paulette le rejoignait chaque nuit dans le living. À l'heure où il ne dormait jamais, un peu après minuit, il les entendait s'ébattre comme deux fauves.

— Je me sens fatigué, dit-il soudain. Pour fuir, il faut être en pleine forme, puiser sans cesse dans son imagination. J'ai la tête vide, le cerveau paralysé. Je te demande d'attendre encore quarante-huit heures.

Daniel se rejeta en arrière contre le dossier du divan. Ses lèvres eurent un rictus.

— Puis-je dormir avec toi, cette nuit ?

Hervé chercha les yeux de son fils.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut le dire. Mais arrange-toi pour qu'elle ne se sente pas humiliée. C'est ton problème, le sien, pas le mien. Tu ne m'as pas demandé la permission, la première fois.

Le dîner fut maussade, la soirée très longue, alors que le jour n'en finissait pas de virer à la nuit. Le poste de télévision fonctionnait dans le vide ; des images, des paroles et des sons se succédaient sans que personne y mette un terme. C'était Paulette qui avait branché l'appareil.

— Vous pouvez rester, dit-elle. Moi, je vais me coucher. Je suis très lasse.

Daniel alla baisser le son.

— Tu peux couper, lui dit son père.

— La nuit est venue. Partons, maintenant. À quoi sert d'attendre ici qu'on vienne nous cueillir ? Elle finira par nous donner. Elle tourne autour du pot, mais elle en meurt d'envie.

— Bonsoir, dit Hervé.

Il eut un regard pour la baie ouverte sur la plaine. Des centaines de lumières traçaient des lignes, des galaxies, pointillaient la plaine d'un réseau très dense.

Lorsqu'il s'allongea dans les draps frais de son lit, Hervé ressentit un immense soulagement. Une vieille fatigue coulait de lui, le dépouillait d'un poids énorme qu'il transportait depuis des mois. C'était la première fois qu'il éprouvait une telle sensation de bien-être et jouissait égoïstement de ce petit confort intime. Tout le reste lui semblait très extérieur, repoussé à l'extrême limite de sa conscience. Il ferma les yeux.

Dans le living obscur, Daniel se tenait derrière les rideaux tirés de la baie. Ils tissaient un filet sur la campagne illuminée, tamisaient les odeurs.

Au bout de quelques minutes, il alla se jeter sur le divan, enfouit son visage dans l'oreiller. Il était lâche et s'en désespérait, incapable de s'enfuir.

En regardant fondre les quatre comprimés dans un verre d'eau, Paulette avait été tentée d'ajouter le reste du tube. S'endormir pour ne plus se réveiller, ne pas affronter un autre jour d'attente, de lent dépérissement. Elle échappa à la tentation en jetant le tube sous son lit, avala d'un trait le mélange. Pour ne pas rejoindre le garçon à la chair tendre qui s'offrait inconsciemment sur le divan du living, il lui fallait une bonne dose de somnifère.

CHAPITRE XIII

Très tôt le matin, Pesenti fut prévenu que la Renault des Barron avait été découverte du côté d'Apt, et se trouvait maintenant à la gendarmerie de cette ville. Il prit la route vers huit heures, rejoignit le commissaire Lefort. Le correspondant local du journal photographiait la voiture sous tous les angles.

— Rien, répondit Lefort à la question du journaliste. Pas le moindre indice. Les plaques d'immatriculation avaient disparu, mais nous savons qu'elle vient d'un garage de Digne.

— Immatriculée dans les Basses-Alpes, constata Pesenti. Sous quelle identité ?

— Le plus fort, c'est que Barron a donné son véritable nom. J'ai déjà téléphoné à Digne. La bagnole a été achetée dans un garage de cette ville. Le soir même, Barron avait sa carte grise, et personne n'avait prêté attention à son nom, à la préfecture. Il avait seulement donné une fausse adresse, évidemment. Il lui a fallu un certain culot.

Il soupira.

— Nous avons contacté tous les loueurs de voitures dans la région parisienne. Nous ne savons pas encore comment ils ont atteint cette région. Certainement par des trains et des cars.

— Vous faites quadriller la région d'Apt ?

— Évidemment, par acquit de conscience, mais ils ne sont plus dans la région.

— Vous allez abandonner Manosque ?

— Non. Pas tant que M^{me} Barron y séjournera. À moins qu'elle ne file à l'anglaise une seconde fois, mais nous y veillerons. Elle doit chercher le moyen de lui faire passer l'argent qu'elle détient.

— Paulette Ramet lui a rendu visite, hier ? Vous ignorez ce qu'elles se sont dit ?

Lefort eut un sourire en coin.

— Vous ne croyez pas que nous avons disposé des micros dans sa chambre, tout de même. Nous surveillons son téléphone. Mais, au fait, vous la connaissez, cette Paulette Ramet ?

— Elle travaille à la station régionale de Marseille. Radio et télé.

Le commissaire l'entraîna à l'extérieur de la gendarmerie, en direction d'un bar.

— Je n'ai même pas pris le temps de déjeuner. Accompagnez-moi.

Ils s'installèrent à une table, et Lefort commanda des croissants.

Pesenti se contenta d'une tasse de café.

— Parlez-moi de cette fille.

— Je ne sais pas grand-chose d'elle. Au point de vue professionnel, elle a l'air de connaître son métier, mais les possibilités régionales sont limitées.

— Célibataire, hein ?

— Elle passe pour être très libre, mais on raconte tellement de choses...

Lefort recommanda une autre grande tasse de café pour y tremper son quatrième croissant.

— Je me demande ce qu'elle vient fiche dans l'histoire. Je n'aime pas beaucoup ça.

— Vous la faites surveiller ?

L'autre continua de mastiquer, comme s'il n'avait pas entendu.

— Elle est une amie de la famille, de Barron surtout. Peut-être va-t-elle servir d'intermédiaire pour le pognon...

— Je ne pense pas qu'elle se compromette jusque-là, laissa tomber Pesenti.

Cette affirmation intrigua Lefort.

— Vous la connaissez mieux que vous ne voulez bien le dire... Si vous vidiez votre sac ?

— C'est toujours le même genre de proposition unilatérale, dit Pesenti le plus sérieusement du monde.

Lefort vida sa tasse, la déposa au centre de la table et alluma une cigarette, visiblement satisfait de son petit déjeuner.

— Allez-y, et je vous promets que vous ne le regretterez pas.

— Paulette Ramet est connue à Marseille pour son extrême prudence au point de vue professionnel. Elle doit sa situation à Barron.

— Je l'ignorais.

— Mais, depuis que ce dernier n'est plus en course, elle n'a cessé de donner des gages de fidélité. Si j'ose dire. Lorsque le fils Barron a tué Lanier, je suis allé l'interroger sur ses amis.

— Elle a refusé de vous répondre ? Normal, non ? À quoi sert, sinon, d'avoir de l'amitié pour quelqu'un ?

— Vous n'y êtes pas du tout. Elle s'est mise en colère, m'a affirmé que, depuis longtemps, elle ne voyait plus les Barron, que leur rupture remontait à plus d'un an. Nous étions en décembre, ne l'oubliez pas. Elle voulait me convaincre que c'était bien avant le mois de mai 68 qu'elle avait cessé de les voir.

Tout en parlant, il traçait des lignes dans le fond sirupeux de sa tasse.

— J'avais devant moi une fille effrayée, prête à renier n'importe

qui pour sauver sa situation. En même temps, je le sentais très bien, elle mourait de honte.

— Un personnage complexe ?

— Très. Je ne comprends pas sa visite à M^{me} Barron.

— Un remords ? Pourquoi n'irait-elle pas plus loin dans la voie du courage ?

Pesenti essaya de percer sa pensée :

— Vous l'avez interrogée ?

— C'est un bien grand mot. Nous avons bavardé en tête à tête un moment. Sans résultat, d'ailleurs. Elle ne m'a pas caché que son grand souci était de ne pas se compromettre avec les Barron.

— Mais vous la faites surveiller quand même ?

— Je préfère.

Pesenti consulta sa montre.

— Je dois prendre la route pour Marignane. Mon avion décolle aux alentours de midi.

Lefort ne parut pas tellement surpris.

— Je m'attendais à ce que vous alliez faire un tour à Paris... Rue Blomet, je suppose ?

— Dans le quartier. Il faut aussi que je rencontre quelques confrères.

— M^{me} Lanier, peut-être ? insinua Lefort sans le regarder.

— Peut-être, en effet.

— Ne comptez pas trop sur elle. Vous n'en tirerez pas grand-chose.

Ils se levèrent, et le policier régla au comptoir.

— Vous avez une idée derrière la tête, lui lança-t-il alors qu'ils remontaient vers la gendarmerie. Tout ça parce que M^{me} Barron, au lieu de rejoindre Saint-Mandrier, a voulu venir à Manosque.

— Vous voyez bien que vous êtes également tracassé par ce détail, commissaire. Brusquement, elle a décidé devenir parler à l'un de nous deux. Elle se trouvait dans un état émotif intense. Son accident l'a en quelque sorte réveillée. Moi, elle refuse de me recevoir. Avec vous, c'est plus difficile, mais vous en êtes pour vos frais.

— Qu'espérez-vous trouver à Paris ? Nous avons raclé le moindre indice jusqu'à l'os.

— Ça me fera toujours un article.

Tandis que Pesenti prenait la route de l'aéroport de Marseille, Lefort rejoignait Tabariech à l'hôpital de Manosque. Les deux hommes échangèrent quelques paroles, puis le commissaire monta dans la chambre de M^{me} Barron. La jeune femme lisait.

— Qu'avez-vous fait de votre petite fille ?

— Une des infirmières a réussi à la convaincre de passer la journée chez elle avec ses enfants. J'en suis très heureuse, car ça lui changera

les idées.

— Oui, constata le commissaire. Dès que vous le pourrez, vous devrez vous occuper d'elle. C'est une gosse trop mûre pour son âge, presque adulte.

En même temps, il dissimulait sa satisfaction. Sans sa fille, Céline Barron n'essaierait pas de tromper sa surveillance, et cela lui donnait un court répit.

— Pourquoi refusez-vous de recevoir Pesenti ?

Elle tourna ses yeux fatigués vers lui.

— Je n'ai rien à lui dire.

— Pourtant, vous désiriez rencontrer l'un de nous deux en venant à Manosque. Depuis l'accident, vous avez changé d'avis.

— Vous vous trompez. Je voulais simplement suivre sur place les développements de l'enquête.

— D'ailleurs, vous ne verrez pas Pesenti aujourd'hui. Il est parti pour Paris en avion, ne rentrera que dans la nuit.

Ayant espéré une réaction, il fut déçu de la voir rester impassible. Il insista, avec irritation :

— Il va enquêter dans le quartier, votre quartier, qui était aussi celui de Lanier.

— C'est tout ce qu'il a trouvé pour étoffer ses articles ?

— Au fait, nous avons trouvé la voiture de votre mari. Une R4. Du côté d'Apt.

Cette fois, elle tressaillit, se mordit les lèvres.

— Mais rien ne prouve qu'ils soient encore dans la région. En fait, je n'en crois rien. Nous aurons peut-être du nouveau avant ce soir. Ils n'ont pas pu passer inaperçus.

D'un air bonhomme, il ramassa les revues tombées par terre, les rangea soigneusement sur le rayon intermédiaire de la table de chevet.

— Gentille, cette Paulette Ramet. Dès qu'elle a lu le récit de votre accident, elle n'a pas hésité à venir vous voir, malgré une brouille déjà ancienne.

— Nous n'avons jamais été brouillées. Les circonstances seules ont voulu que nous restions longtemps sans nous voir.

— C'est une fille à la fois déséquilibrée et calculatrice, n'est-ce pas ? Intrigante, également.

— Vous la jugez sévèrement.

— Pas vous ?

Céline flaira le piège. Une défense trop chaleureuse, de même qu'une totale indifférence, auraient laissé supposer que Paulette jouait désormais un rôle important.

— Je m'attendais si peu à sa visite ! Sans nouvelles d'elle depuis plus d'un an, je n'avais même pas songé un seul instant qu'elle

pourrait encore s'intéresser à moi.

Le hochement de tête de Lefort ne la rassura pas tellement. Le commissaire suivait un cheminement tortueux depuis son accident.

— Malgré tout, elle doit beaucoup à votre mari. Il peut être tenté de la contacter pour avoir de vos nouvelles.

— C'est supposer qu'il se trouve encore dans la région.

— Mais oui, madame, il s'y trouve. Même s'il s'en était éloigné en compagnie de votre fils, il y est revenu depuis l'annonce de votre accident.

Il pointa son doigt vers le placard-penderie.

— Il y a cet argent. Une grosse somme, près de huit millions, n'est-ce pas ? Vous avez vendu une maison qui vous appartenait en propre, vous avez vidé vos comptes en banque, négocié les valeurs que vous possédiez. Tout cela discrètement, en prenant de grandes précautions. Mais nous avons fini par savoir. Nous y mettons plus ou moins de temps, mais nous arrivons toujours à être bien renseignés.

Très pâle, les yeux fermés, elle l'impressionna. Il eut peur d'être allé trop loin.

— Excusez-moi, madame, mais je fais mon métier.

Il sortit de la chambre un peu écœuré, parla sèchement à un Tabariech éberlué :

— Tâche d'ouvrir l'œil. Elle risque d'essayer de prévenir cette bonne femme d'Aix. Moi, je file lui rendre une visite.

— Mais il n'est pas loin de midi.

— Je mangerai là-bas. Ne m'attends pas avant le milieu de l'après-midi. En cas de besoin, je téléphonerai ici.

Vers une heure et demie, après un repas rapide dans un routier, il contactait son collègue d'Aix qui l'accompagnait jusqu'à l'avenue où habitait Paulette Ramet. Le policier en planque leur signala que la jeune femme était sortie faire quelques courses en ville. Un inspecteur l'avait suivie.

— Elle est allée dans une boutique de mode, à la poste.

— Téléphoner ?

— Non. Acheter des timbres.

— Elle a ramené des provisions ?

— Dans un fond de filet. Juste ce qu'il faut pour une femme seule.

— Elle est chez elle en ce moment ?

— Depuis onze heures du matin, elle n'a pas bougé.

— J'y vais, dit Lefort. Seul.

Lorsqu'il sonna, il n'y eut aucune panique dans l'appartement. Les deux hommes et la jeune femme achevaient de déjeuner dans la cuisine. Depuis que l'immeuble était surveillé, ils préféraient cette formule. De cette façon, le living restait impeccable, vide de toutes

traces suspectes.

En un tournemain, les assiettes, les couverts et les verres furent entreposés dans un placard que Paulette ferma soigneusement. Tandis qu'elle mettait de l'ordre, le père et le fils allaient, silencieux et dociles, s'enfermer dans le grand débarras. Une fois assis sur la grande malle, Hervé se sentit ridicule, minable. Après la liberté inquiète qu'ils avaient connue à Labiou, c'était le placard cher aux vaudevillistes. Plus tard, si leur fuite se précipitait, le trou infect, les égouts, le Grand-Guignol, quoi !

Depuis des jours, elle s'attendait à ce genre de visite, mais eut un choc en découvrant la silhouette trapue du commissaire Lefort. À contre-jour, il lui parut impressionnant.

— Je suis de passage à Aix, et j'ai pensé vous rendre une petite visite. Rien de grave, rassurez-vous.

— Mais, je n'ai pas peur, plaisanta-t-elle sans conviction.

Les yeux sur le balancement de ses hanches, il la suivit jusqu'au living. Durant toute la conversation, il n'eut aucun regard circulaire, ne donna pas l'impression qu'il mourait d'envie d'aller flairer dans tous les coins. Le parfum de la jeune femme traînait dans la pièce, donnait de la sensualité à l'atmosphère.

— Je vous dérange ?

— Je me reposais. Je suis assez libre, ces temps. Je caresse de lointains projets, mais distraitemment, sans trop y croire.

— Avez-vous l'intention de quitter la ville ?

— Pas pour le moment. J'avais projeté un voyage en Italie, mais j'attendrai qu'il fasse moins chaud. Mais pourquoi ?

— Simple demande. M^{me} Barron peut encore avoir besoin de vous. Ne passera-t-elle pas sa convalescence chez vous ?

Paulette ouvrit de grands yeux.

— Mais il n'en a jamais été question.

— Dommage. J'aurais au moins su où la trouver, en cas de besoin. Dès sa sortie de l'hôpital, elle me glissera entre les doigts. J'en ai pardessus la tête, de lui courir après. Vous connaissez donc Pesenti, le journaliste ?

— Mais, bien sûr. Nous nous sommes connus, aux studios. Il est spécialiste des questions criminelles et judiciaires.

— Cette affaire l'intéresse beaucoup. Il vient de s'envoler pour Paris.

Elle se demanda si les deux hommes enfermés dans le débarras pouvaient suivre la conversation.

— Nous avons retrouvé leur voiture, ce matin. Ils ont préféré l'abandonner plutôt que de se faire repérer avec. Devez-vous revoir M^{me} Barron ?

— En principe, non. Mais je lui téléphonerai demain, à moins

qu'elle n'ait quitté l'hôpital.

Lefort se leva, fit quelques pas vers la baie pour jeter un coup d'œil dans le parc, puis se dirigea vers le hall, s'immobilisa devant une toile représentant Cassis.

— À un de ces jours, certainement.

Paulette referma sa porte, très perplexe sur le sens de cette visite. Qu'avait-elle pu apporter au policier ? Regardant autour d'elle, ses yeux cherchèrent vainement ce qui aurait pu accrocher l'attention du commissaire.

Après quoi, elle alla libérer les deux fugitifs.

CHAPITRE XIV

Le rédacteur en chef de l'agence parisienne du journal attendait Pesenti à Orly. Raoul Sernast, un petit homme vif et chaleureux, l'entraîna vers sa petite voiture.

— On a déblayé le terrain, depuis que tu nous as prévenus, et je pense que tu seras content. Il semble que nous ayons trouvé une piste intéressante vers le dix-huitième arrondissement. Où en est la police ?

— La voiture des deux fugitifs a été retrouvée près d'Apt, mais les deux hommes ont trois jours d'avance.

Sernast conduisait rapidement sur l'autoroute du Sud, n'hésitant pas à changer constamment de file.

— Mais pourquoi t'attacher au mobile ? Il a été nettement établi, non ?

— Absolument pas. Rien ne colle. Il est possible que le gosse ait participé aux barricades de mai dernier, mais d'assez loin. Peut-être même en spectateur. La fille qu'il a vue matraquer n'existe pas. Pris dans une rafle, il s'est retrouvé à Beaujon, mais a été libéré au bout de quelques heures, alors qu'il affirme avoir été arrêté plusieurs jours.

— Un cinglé, alors ? Et Lanier, dans tout ça ? Une victime choisie au hasard par un gars intoxiqué par les événements ?

— Non. Lanier et Daniel Barron se sont certainement rencontrés à Beaujon. J'irai même plus loin : Lanier a fait relâcher le garçon, et c'est à partir de là que se noue toute l'affaire.

— Le copain de Lanier tient un bar dans le dix-huitième, et il loue également des chambres. Il se nomme Charéac, est originaire des Cévennes comme lui. Il a même fait quelques années dans la gendarmerie mobile avant d'acheter ce fonds.

— Lanier le rencontrait souvent ?

— Au moins une fois par semaine. Derrière le bistrot, il y a un jeu de boules, et Lanier aimait bien faire une partie de temps en temps.

— Il montait avec des filles ?

— On n'a pas osé poser la question. Charéac n'aime pas bavarder au sujet de son ami.

À toi de jouer, mais ça ne sera certainement pas facile. Je t'accompagne ?

Non. Attends-moi, plutôt.

Raoul Sernast le laissa porte de Saint-Ouen.

— Je cherche une place et je t'attends au bistrot à terrasse, là-bas.

Dans le bar tenu par Charéac, il n'y avait que deux hommes en train de jouer au 421 à une table. L'endroit était petit, cinq tables en tout, et sombre. Un homme grand et sec lisait le journal derrière son comptoir. Son œil averti jugea Pesenti.

— Un café.

Il déplia les morceaux de sucre, chercha le regard du bistrot.

— Vous avez une chambre à louer ?

— Pour la nuit ?

— Jusqu'à cinq heures.

— Je ne vous ai jamais vu dans le quartier.

— Non. Mais j'ai l'adresse depuis longtemps. Je suis d'Alès. C'est ce pauvre Lanier qui m'avait parlé d'ici.

Charéac continuait d'essuyer le même verre sans le lâcher du regard. Pesenti ne désespérait pas de le convaincre. Il était toujours habillé simplement, donnait l'apparence d'un homme tranquille et sans histoires.

— J'ai toujours eu envie de venir faire une partie de boules, mais j'ai jamais eu le temps. Et puis, depuis une semaine, ma femme est chez nous.

Il baissa le ton de sa voix.

— J'ai connu une brave fille. Si ça marche, elle viendra me rejoindre ici. À condition qu'on ne la voie pas.

Charéac déposa son verre sous le comptoir. Il semblait peser le pour et le contre.

— Vous étiez avec Lanier ?

— Non. Je suis dans une entreprise de nettoyage. Mais Lanier m'avait aidé à trouver un appartement. Escafier, il ne vous a pas parlé de moi ?

— Non. Jamais.

— Peut-être qu'il n'avait pas tellement le temps de causer, lorsqu'il venait ? insinua Pesenti avec un clin d'œil.

— Pour ça !... Jusqu'à cinq heures ? Bon, d'accord. C'est au premier, à droite, la porte du fond. Vous entrez par la rue.

Il lui glissa une clé dans la main.

— Vingt francs.

Pesenti les paya, chercha autour de lui.

— Je peux téléphoner ?

— Pas d'appareil. Je regrette.

— Je vais revenir ! lança Pesenti, secrètement ravi.

Au petit trot, il rejoignit son confrère à la terrasse du café, le mit au courant.

— Ça peut demander du temps. Je te rejoindrai à l'agence.

— Fais gaffe. On ne sait jamais.

— T'inquiète pas.

Il retourna au petit bar, ne trouva que le patron. Les joueurs de dés avaient filé.

— Ça marche. Dans une demi-heure, elle sera là. Faudra que je la guette.

— La rue est tranquille. Avec les vacances qui commencent, on ne voit pas grand-chose. De quel quartier vous êtes, à Alès ?

— Grand-Rue.

Par chance, il connaissait parfaitement la ville et put soutenir une conversation qu'il fit glisser discrètement vers Lanier. Charéac, d'abord réticent, finit par se montrer plus bavard.

— On se connaissait depuis toujours. Depuis des années, il était tranquille. Un emploi administratif, dans ce métier, c'est bon. Il a fallu les barricades pour qu'il soit de nouveau envoyé à la bagarre.

— J'ai vu sa bonne femme. Pas marrante, hein ?

Charéac devint soupçonneux.

— Chez lui ?

— Pour la visite, avant l'enterrement. Je n'ai pas pu aller au cimetière.

Heureusement qu'il avait soigneusement étudié ses coupures de journaux dans l'avion.

— Moi, j'y étais. Ça avait de la gueule, avec le peloton que sa caserne avait envoyé. S'il avait eu une autre femme, comme vous dites... Je ne sais pas d'où il la sortait.

— D'Algérie, voyons. Il y avait passé deux ans.

L'autre se frappa le front, en bon comédien. Il ne cessait de lui tendre des pièges.

— C'est vrai. Une pas grand-chose.

— Il se rattrapait ailleurs. Enfin, qu'il disait.

— Vous pouvez y croire. Une fois en civil, il faisait des ravages. On le prenait pour un représentant. Ça marchait bien. Et pas que des filles faciles.

— Je sais, approuvait Pesenti avec admiration. Tenez, mettez-nous deux cognacs.

— La vôtre, elle n'arrive pas vite.

Le journaliste alla jeter un coup d'œil dans la rue, prit une expression ennuyée.

— Pourvu qu'elle ne me pose pas un lapin ! Moi, les femmes... Il a fallu que la mienne parte en vacances pour que je tente le coup avec une voisine... Mais j'ai peur qu'elle ne se dégonfle au dernier moment. Fernand me racontait qu'il avait emballé des femmes drôlement huppées. Il ne se vantait pas un peu ?

— J'en ai aperçu une ou deux qui venaient directement du

seizième ou d'à côté.

Pesenti alluma calmement une cigarette en l'observant. Il avait décidé de se jeter à l'eau.

— La dernière fois, un peu avant sa mort, il m'a parlé d'une jolie blonde dont le nom m'aurait, disait-il, drôlement surpris. Moi, j'étais certain qu'il en rajoutait.

— Celle-là, il l'a conservée longtemps. Des mois. Ils se retrouvaient ici toutes les semaines.

— Vous l'avez vue ?

— Non. Je ne m'occupe pas de ce qui se passe là-haut. C'est mieux. Et puis, Lanier tenait à la discrétion.

Ils burent leur cognac en silence. Très déçu, Pesenti ne savait plus que faire. Il alla jeter un regard à la rue, revint en grimaçant.

— C'est peut-être pas le bon jour. Lanier, il venait quand ?

— Le mercredi, presque toujours. Il s'arrangeait pour être libre ce jour-là. Deux ou trois fois, il n'a pas pu, à cause de son horaire, mais, en général, il arrivait vers les deux heures, buvait un petit verre et montait tout de suite. Ma femme me disait que, quelques minutes après, elle entendait les talons de la bonne amie dans l'escalier. C'était militaire, quoi.

Pesenti resta impassible, paya les deux cognacs.

— Je vais jusqu'au bout de la rue. Si elle arrive, je monte directement.

— D'accord. Laissez la clé sur la porte, ensuite.

Il marcha jusqu'au coin de la rue et du boulevard, revint rapidement sur ses pas. Il pénétra dans le corridor qui empestait le plâtre humide, grimpa au premier en faisant du bruit. Lorsqu'il introduisit la clé dans la serrure, il se retourna brusquement. Juste le temps de voir un rai de lumière à l'autre bout du couloir, un éclair vite disparu.

Il traversa le palier silencieusement, alla frapper. La porte s'ouvrit sur une silhouette noire, tachée de blafard en trois points : le visage, les deux mains. Ce n'était pas la porte d'une cuisine sordide de taudis parisien qui venait de s'ouvrir, mais l'huis d'une ferme cévenole. La femme de Charéac avait transporté là toute sa campagne natale.

Une figure dissymétrique, allongée, avec le nez qui crochait dans le vide, une bouche aux lèvres sèches, serrées sur une exclamation d'effroi qu'on retenait par ultime prudence. La robe sombre qui pendait d'un côté, « tirée par les oies », comme on disait dans les Cévennes, le corps à peine dégauchi par l'amour et déjà tassé, comme pour économiser le bois du cercueil.

— Cette femme, vous l'avez déjà vue entrer dans la chambre, là-bas, au fond ?

Il agitait la photographie sous son nez.

— Chaque mercredi, pendant des mois...

— Je n'ai vu personne.

— Souvenez-vous. Elle arrivait un peu après deux heures. Vous entendiez ses talons sur les marches en pierre. Vous entrouvriez la porte, comme tout à l'heure. À l'autre bout du couloir, lui en faisait autant, et vous pouviez la voir.

Elle reculait, à cause de la photographie.

— Et puis, vers quatre ou cinq heures, vous la surveilliez encore. Vous ne sortez jamais. Dehors, c'est Paris, des millions d'inconnus, de voitures, d'étrangers...

Il désigna les piles de draps dans une énorme armoire ouverte.

— Vous en puisiez deux et vous alliez changer le lit. C'est elle, n'est-ce pas ?

Le regard droit, un rayon de lumière froide, refusait de se poser sur la photographie.

— La police viendra vous le demander, et vous serez bien obligée de répondre, à ce moment-là.

Alors, elle osa effleurer le visage du cliché, quelques secondes, puis la tête bascula en haut du cou en souche de vigne.

— Oui, se fendirent les lèvres serrées.

Il n'en demandait pas plus. Il se dirigea vers la porte, buta contre Charéac qui entraît. Pesenti tenait encore la photographie à la main.

— Qui êtes-vous ? chuchota le Cévenol, effrayé.

— Un journaliste.

Le patron du bar leva les yeux vers sa femme.

— Il a fallu que tu regardes. Maintenant...

— Vous n'avez rien à craindre, essaya de le rassurer Pesenti. Même pas pour les chambres. Ce Lanier était votre ami, vous lui rendiez service sans savoir. Il est même possible qu'on ne parle pas de vous.

— Je n'ai jamais vu les femmes. Je répétais toujours de ne pas regarder. Pour tout le monde, il valait mieux.

Pesenti se glissa à l'extérieur, se rua vers la rue ensoleillée. Il avait le temps d'aller voir Raoul Sornast avant le départ, peut-être celui de dicter son article à la rédaction de Marseille.

— Alors ? lui demanda son ami lorsqu'il entra dans l'agence.

— Toi et ton équipe aviez fait du bon travail. Le tuyau était excellent.

— Aucun mérite. Tout s'est passé entre gars du Midi. Comme par hasard, un ami d'un ami avait joué aux boules avec Lanier. Grâce à lui, on a su qu'il était familier de l'endroit, que, entre deux et cinq, il disparaissait, pour revenir ensuite faire une partie. Ou une belote, lorsque le temps était moche.

Ensuite, Pesenti jeta les grandes lignes de son article sur une feuille

de papier. Il ne pouvait pas en dire trop, mais il songeait aux deux hommes. Le plus âgé croyait protéger le plus jeune.

— Ça va servir à quoi ?

— À soulager pas mal de gens. La police, la société. Plus de séquelle des barricades, plus d'étudiant vengeur. Plus de fille battue à mort et au cadavre subtilisé. La grande presse va mettre ça en gros titre. La morale bourgeoise est sauvée. Le bon fils a simplement vengé l'honneur de la famille.

— Si ça t'écœure, pourquoi t'être donné tant de mal ?

— Cynisme. Je n'arrivais pas à y croire.

Sernast secouait la tête.

— Le père. Tu y as pensé ?

— Et puis ? Un type qui déguise des désirs de fugue sous de bons sentiments paternels, ça mérite des ménagements ?

— Oh ! tu vas fort...

— Une bonne femme engluée dans son milieu, ses terreurs du scandale au point de ne pas avouer le véritable mobile. Elle galopait après eux pour leur remettre quelques millions. Qu'ils s'enfuient à l'étranger, qu'ils y crèvent même, pourvu qu'on ne sache jamais que, tous les mercredis, elle trompait son mari avec un C.R.S. en goguette. Ah ! ils sont beaux, nos petits bourgeois révolutionnaires !

— Le fils..., il sentait que tout foutait le camp... On peut le comprendre, non ?

Pesenti ricana.

— Tu parles ! Un petit con humilié qui est allé flairer dans les jupes de sa mère, qui a mené sa petite enquête malpropre, collant son œil aux trous de serrure, ruminant son projet avec des chauds et froids pour se prouver qu'il était un homme.

— Il n'a jamais parlé. Par pitié pour ses parents, peut-être.

— Plutôt parce qu'il a réalisé tout de suite la connerie qu'il venait de commettre. Tu sais ce qu'il a voulu tuer, le 14 décembre au soir, dans la rue Blomet ? Sa propre lâcheté. Celle qui l'avait paralysé au mois de mai, celle que Lanier lui avait en quelque sorte jetée au visage à Beaujon en le faisant libérer sur-le-champ. Si, à ce moment-là, il avait eu le courage de se rebiffer ! Mais non, il a accepté cette liberté du premier coup. Ensuite, il s'est mis à penser, à ruminer son humiliation. Je ne suis pas certain qu'il n'ait pas éprouvé de la joie en découvrant la cause de cette générosité de Lanier. Quel beau mobile pour tromper son monde, se tromper lui-même ! Il s'est vu en vengeur implacable, mettant un écran entre ce qu'il était et ce qu'il voulait être.

Il désigna le téléphone.

— Demande-moi Marseille. Je leur dicte mon article, et puis je file à Orly.

Sernast s'exécuta, attendit ensuite, le combiné près de son visage, l'air songeur.

— Alors, dans cette histoire, tous des salauds ou des demi-salauds ?

— Juste un cristal, un diamant, plutôt. La gosse, Sylvie, la petite fille. Un petit être écorché à vif, démoli pour la vie. Un petit paquet de haine bien solide et bien pure contre la société. Mais ils ne s'en sont pas tellement rendu compte. Un peu inquiets, bien sûr, mais se disant que le temps arrange tout.

Son confrère sursauta et colla le récepteur à son oreille.

— Ne quittez pas.

Il lui tendit l'appareil.

— Tu as Marseille au bout du fil.

CHAPITRE XV

L'infirmière de garde fut effarée lorsque Pesenti se présenta à l'hôpital vers sept heures du matin.

— Mais, c'est trop tôt pour les visites, et...

— La vie commence de bonne heure dans les établissements hospitaliers. Je suis certain que M^{me} Barron est déjà réveillée.

— Elle a donné des consignes, refuse de vous voir.

Le journaliste griffonna quelques mots sur une page de son calepin, l'arracha, la plia en deux.

— Portez-lui ça.

— Je dois prévenir l'inspecteur qui dort dans la petite pièce, là-bas.

— J'y vais moi-même.

Tabariech était allongé tout habillé, roulé dans une couverture sur un lit de malade. Il sursauta lorsque Pesenti le secoua légèrement, le regarda avec étonnement.

— C'est vous ? Que se passe-t-il ?

— Je désire voir M^{me} Barron avant la distribution des journaux. Je n'ai pas de conseils à vous donner, mais procurez-vous un exemplaire le plus rapidement possible.

L'infirmière revint en même temps que lui à la réception.

— Vous pouvez monter, dit-elle. M^{me} Barron vous attend.

Sylvie était déjà tout habillée, et elle sortit dans le couloir lorsqu'il pénétra dans la chambre. Céline s'était adossée à son oreiller, très calme, l'air reposé. La plaie du front se cicatrisait rapidement et n'était plus cachée que par un sparadrap.

— Je suis désolé d'avoir écrit ce petit mot, mais, sans lui, vous ne m'auriez pas reçu.

— Vous avez voulu me parler avant que je ne lise votre journal, n'est-ce pas ?

— Je suis rentré très tard de Paris, et je n'ai pu vous rendre visite hier au soir.

— Qu'y a-t-il, dans cet article ?

— Je mets en doute le mobile de votre fils. En fait, je le démolis complètement.

— Comment avez-vous découvert la vérité ?

Il s'assit sur une chaise, le plus proche possible pour éviter de parler trop fort.

— Par diverses constatations, déductions, et aussi des

renseignements. Votre fils n'a pas participé aux bagarres de mai. Il a été raflé par hasard sur le trottoir, comme pas mal de gens curieux et des étrangers. À Beaujon, son nom a été relevé par Fernand Lanier qui l'a fait relâcher aussitôt. Mais vous le saviez, n'est-ce pas ? Vous avez continué à revoir cet homme tous les mercredis, dans cette chambre du dix-huitième ?

Elle secoua la tête sans ciller, très maîtresse d'elle-même.

— J'ignorais même qu'il se nommait Lanier. Il m'avait donné un autre nom, se disait représentant en matériel agricole.

— Mais, le soir du meurtre, lorsque votre fils vous a avoué, ainsi qu'à son père, qu'il venait de tuer un C.R.S., vous n'avez pas compris ?

— Non. Seulement le lendemain matin, en découvrant sa photographie dans les journaux.

— Votre fils s'est posé des questions, a voulu savoir pourquoi ce Lanier se montrait si généreux envers lui. Il lui a fallu des mois pour connaître son adresse, beaucoup de temps également pour découvrir que vous étiez sa maîtresse.

Céline lissait le drap avec de petits gestes courts, répétés.

— Un choc terrible pour vous, lorsque vous avez découvert la photographie de la victime de votre fils. Le lendemain matin, ils étaient déjà loin, et vous restiez seule.

Elle remarqua le ton sec, presque accusateur, du journaliste.

— Vous me méprisez ?

— Je n'ai pas à vous juger, mais pourquoi vous taire pendant si longtemps ?

— Peut-être à cause de ma fille. C'est elle la plus vulnérable. Son monde s'est désagrégé d'un seul coup. Je restais sa seule valeur sûre.

Mais il savait qu'il y avait d'autres explications, d'autres raisons. Aucun être n'est mu par un seul ressort.

— Pour ce genre de crime, votre fils encourt une peine moins grande.

Je sais.

— Votre mari ne voulait pas seulement prendre sa part des responsabilités dans cette affaire, protéger son fils. Il désirait également s'éloigner de vous. Se doutait-il de votre liaison ?

— Non. Jamais. Mais, depuis un an déjà, il se détachait de moi. Bien avant les événements de mai. Après son licenciement, il s'est éloigné de plus en plus.

— Votre fils a eu également conscience de cette dégradation de la famille. Il aime beaucoup son père ?

— Oui. Il l'admirait beaucoup, et a dû souffrir de le voir se perdre chaque jour davantage.

Il fallait leur fournir des raisons honorables, leur insuffler quelque

dignité. Au cours de la nuit, Pesenti avait décidé de ne pas aller jusqu'au bout de son dégoût. À cause de la petite fille qui attendait sagement dans le couloir.

— Vous-même avez trompé votre mari parce qu'il vous négligeait. Dans une sorte de désarroi, en quelque sorte ?

Leurs regards s'affrontèrent. Trop intelligente pour mésestimer son adversaire, elle commençait à comprendre où il voulait en venir. Elle baissa les paupières.

— Un jour, je me suis découverte désemparée, un peu hébétée, même, comme si je sortais du couvent. J'avais deux enfants, un mari, mais, en fait, j'étais seule et libre. Depuis longtemps, Hervé avait perdu l'habitude de rentrer à midi. Daniel également, et Sylvie était demi-pensionnaire. Pourquoi ne me serais-je pas détachée de la maison à mon tour ? Qu'est-ce que je leur devais, à ces trois êtres proches de moi ? Quelques heures en fin de journée et jusqu'au lendemain matin, et puis, ils disparaissaient de nouveau, sans se préoccuper de ce que je pouvais penser, faire, espérer. Moi aussi, j'ai vécu à l'extérieur. Au début, je ne cherchais qu'à me griser de frivolités innocentes, les magasins, les visites à des amies, les cocktails. Je m'offrais un nouveau visage, un nouveau corps également, que, bien sagement, je rangeais comme des accessoires en rentrant à la maison. Toujours avant tout le monde. À six heures, j'allais chercher ma fille. Puis, Daniel arrivait. Plus tard, et même beaucoup plus tard, Hervé, enfin. Nous ronronnions ensemble jusqu'à onze heures, minuit. Dès huit heures, le lendemain, le mouvement se précipitait. Ils s'échappaient tous, les uns après les autres, et lorsque la main de Sylvie se détachait de la mienne devant l'entrée de son école, j'avais l'impression qu'elle libérait un ballon. Oui, c'était bien ça, je m'envolais à mon tour. Tout cela, dans l'espèce de période floue d'avant mai 68.

— Pourquoi ? Tout est changé, depuis ?

— Pour moi, oui. Avant, c'était une joyeuse bousculade. Comme une fête continue et indifférente. On vous poussait de toutes parts à profiter de la vie. Si vous tombiez, on vous écrasait allègrement, sans remords, sans regret. Un joyeux troupeau qu'enivre l'abondance. Par moments, on suffoquait, on voulait se retirer à l'écart, mais il y avait toujours quelqu'un pour vous entraîner. On pensait bêtement, on faisait un drame de petits riens.

— Pour d'autres, c'était la belle époque.

Elle le regarda.

— Vous croyez ? C'est alors que j'ai rencontré Lanier et que je suis devenue sa maîtresse. Sans même y réfléchir.

— Vous ne vous rencontriez que le mercredi...

— Mais je n'avais pas assez de toute la semaine pour m'y préparer.

Vous ne pouvez pas savoir. J'avais un but dans la vie, et tout s'organisait autour de ce jour-là, de cet après-midi. Que dis-je ? De ces trois heures. Comprenez-vous ? Ensuite, il me fallait l'oublier. Cela me prenait bien quelques jours, et puis, d'un seul coup, je basculais dans l'attente de cette rencontre, et mon impatience me faisait vivre à toute vitesse.

Pesenti se faisait l'impression d'un médecin au chevet d'une malade.

— Vous ne l'aimiez pas ?

— Non. J'avais découvert tout de suite quel genre d'homme c'était. Pour le définir, on ne peut employer que des adjectifs presque démodés : bellâtre, fier-à-bras, vantard. Pourtant, je n'ai jamais manqué un seul rendez-vous. Et je ne m'expliquerai jamais pourquoi, aussi longtemps que je vivrai.

Elle se tut, s'enfonça dans ses oreillers et ferma les yeux. Il régnait maintenant l'activité habituelle dans l'hôpital, et une voix féminine s'adressait à Sylvie derrière la porte.

— Je n'ai rien compris, dit-elle. Le geste de mon fils, que je croyais indifférent, m'a paru injuste. Pourquoi essayer de m'atteindre à travers ce pauvre type ? Jamais il ne se souciait de moi et, d'un seul coup...

— À Beaujon, Lanier a été très maladroit, et Daniel en a reçu un choc inoubliable.

— Et il ne me l'a pas pardonné ?

— Votre fils a voulu se justifier. Il a fait sa bagarre de rues à retardement, sa barricade six mois après. Le mobile ? Il ne pouvait l'étaler au grand jour. Il a conservé quelques principes, cet enfant. Alors, il en a inventé un autre, plausible.

Elle le suivit des yeux alors qu'il se levait, allait jeter un coup d'œil à la fenêtre.

— Vous ne l'aimez pas ? Vous le jugez irrécupérable, comme un sale petit bourgeois taré ? Et mon mari, que vous admiriez tant ?

— On croit toujours que l'homme est dans l'œuvre, dit-il posément. Pourtant, j'ai eu ma première désillusion avec Voltaire, cet antiesclavagiste qui avait des actions dans les navires négriers. Depuis, je ne les compte plus.

— Que lui reprochez-vous ?

Il eut un imperceptible haussement d'épaules agacé, revint vers le lit. Elle devina qu'il allait partir.

— Pourquoi ?

Son confrère Sernast, de Paris, lui avait également posé la question.

— Pour votre fils, ce sera beaucoup mieux.

— Vous ne regrettez rien ?

— Si. Pour elle.

Il pointait son doigt vers la porte, et Céline devint très pâle.

— Au revoir.

Mais il savait qu'il ne la reverrait pas. Dans le corridor, Sylvie l'aperçut et revint vers la chambre. Très ému, il aurait aimé la prendre dans ses bras, mais il se contenta d'incliner la tête. Elle lui répondit de la même façon.

Lefort l'attendait au rez-de-chaussée, certainement réveillé par Tabariech, car il n'était pas rasé et n'avait pas eu le temps de changer de chemise. Il tenait le journal à la main.

— Vous auriez pu me prévenir hier soir.

— À plus de minuit ? Ça ne change rien à votre mission.

— C'est vrai. Vous avez des témoins ?

— Je vous fournirai toutes les indications plus tard.

— Comment est-elle ?

— Très calme.

— Si nous allions déjeuner ?

Il savait bien qu'il ne pourrait se débarrasser facilement du commissaire. Plus tard, installé sur la banquette d'un bar, Lefort lui demanda comment il avait procédé.

— J'avais demandé à notre agence parisienne d'effectuer des recherches sur Lanier. Il devait bien avoir un endroit où il passait ses mercredis puisque, en principe, c'était son jour de repos. Ils ont des relations, ils ont trouvé un bar miteux pas très loin de la porte de Saint-Ouen. Elle y rencontrait régulièrement Lanier.

Le commissaire trempait ses croissants sans perdre une seule de ses paroles.

— Pourquoi Lanier ? Ce n'était pas son genre.

— Elle ne le dira jamais. Il la dégustait un peu, mais elle continuait à coucher avec lui. Elle cherchait peut-être la saturation.

— Ouais ! grommela Lefort. Disons qu'il savait y faire, et qu'elle aimait ça.

— Si vous voulez, lâcha Pesenti, conciliant.

— Le gosse lira peut-être le journal.

— On ne peut l'éviter.

— Je le souhaite.

Il avala un peu de café.

— En fin d'article, il y a : *De notre envoyé à Manosque, Marcel Pesenti*. Il sait que vous attendez ici la suite des événements.

Le journaliste se trouva mal à l'aise.

— Il doit vous détester, en ce moment.

— C'est certain. J'ai dégonflé son histoire de tout ce qui pouvait être flatteur pour lui.

— N'oubliez pas qu'il a gardé votre revolver.

Pesenti avala sa dernière bouchée avec difficulté. Il y songeait depuis son retour de Paris.

— S'il est logique avec lui-même...

— Il ne viendrait pas se jeter dans la gueule du loup, tout de même.

— Vous lui avez ôté la justification de sa fuite. De plus, il ne pourra plus rester en compagnie de son père.

Pesenti régla la dépense et se leva.

— Où allez-vous ?

— À l'agence.

— Prévenez-moi, si vous en bougez.

— Tout de même.

— Ne soyez pas imprudent. Quand un type a tué, il n'hésite pas à recommencer.

Le journaliste sortit du bar, marcha sur le trottoir. Malgré lui, au bout de quelques mètres, il se retourna, se jugea stupide. Dans l'agence, Borgeat lisait son article.

— Du beau travail. On va acheter ton article un peu partout. Dans le fond, le petit gars te doit une fière chandelle. Ce qu'il n'aurait avoué pour tout l'or du monde, tu l'écris à sa place. Avec un bon avocat, il risque de s'en tirer avec le minimum.

Pesenti s'assit face à la porte vitrée découvrant une bonne partie de la rue.

CHAPITRE XVI

Paulette venait de sortir pour faire les commissions, son père occupait la salle de bains. Daniel, assis sur le divan, fumait nerveusement une cigarette. La visite incompréhensible du commissaire Lefort, la veille, les préoccupait tous, et personne n'avait très bien dormi, guettant chaque bruit, se réveillant en sursaut pour des riens. Le garçon avait décidé Hervé à quitter l'appartement au début de la nuit prochaine. Rester devenait dangereux. Le policier pouvait demander un mandat de perquisition, et la journée serait longue et éprouvante.

Il se leva pour mettre le transistor en marche, colla son oreille contre le haut-parleur pour le faire fonctionner en sourdine. Le moment des informations approchait.

Au début, il ne prêta qu'une faible attention à la politique intérieure et extérieure, puis le nom du journal le fit tressaillir, et il augmenta la puissance.

Le journaliste Marcel Pesenti publie aujourd'hui un article surprenant qui éclaire d'un jour nouveau l'affaire Barron. D'après notre confrère marseillais, le mobile du jeune meurtrier serait complètement différent de celui que l'on acceptait comme vraisemblable jusqu'à présent. L'auteur de l'article se déclare en mesure de prouver que Daniel Barron a tué le C.R.S. Fernand Lanier pour mettre fin à une situation de famille très pénible. Contrairement à tout ce qui avait été écrit ou dit, quelqu'un de la famille connaissait parfaitement Lanier, depuis de longs mois. D'autre part, il paraît presque certain que le jeune étudiant n'a participé que de loin aux événements de mai dernier. Pris dans une rafle, il n'aurait été maintenu en état d'arrestation que quelques heures au centre d'internement de l'hôpital Beaujon. Nous essayons de joindre Marcel Pesenti à Manosque, pour un complément d'informations que nous espérons donner dans notre prochain bulletin.

Daniel se leva d'un bond, regarda autour de lui comme s'il craignait d'avoir été surpris. Il passa dans le couloir, puis, après une courte hésitation, dans la chambre de Paulette Ramet. Il commença par fouiller un placard mural, souleva les draps, les couvertures, ouvrit chacun des tiroirs qui contenaient de la lingerie. Puis, il s'attaqua à une commode. Elle contenait des boîtes en carton qu'il vida soigneusement, mais sans rien trouver.

Tout à côté, l'eau coulait dans la salle de bains. Son père prenait sa douche. C'était peut-être imprudent, en l'absence de Paulette, le

locataire de l'étage inférieur pouvant s'interroger sur les bruits des canalisations.

Lorsqu'il revint dans le living, sa décision était prise. Il s'approcha de la baie, examina le parc. À l'ombre des premiers arbres, quelques gosses jouaient dans un bac à sable, mais, plus loin, il n'y avait personne. Il apercevait le mur facilement franchissable, que longeait un petit chemin non carrossable.

Sur le palier, il eut un instant de panique, eut la tentation de regagner l'appartement. D'un geste sec, il attira la porte dont la serrure se referma avec un bruit net. Désormais, il ne pouvait plus reculer.

Au rez-de-chaussée, il continua en direction du sous-sol où se trouvaient les garages. Il déboucha en pleine lumière, avec l'impression d'être découvert par un puissant projecteur. Cela le paralysa quelques secondes.

Les gosses jouaient sans se préoccuper de lui, certainement surveillés par les parents depuis les étages. Il alla jusqu'au bout des garages, obliqua sur la gauche et courut jusqu'à l'ombre protectrice des arbres. Il atteignit le mur sans ennuis, jeta un regard en arrière. Les enfants ne lui avaient accordé aucune attention. Il dut longer le fond du parc avant de trouver un endroit praticable. Grâce à quelques aspérités, il put atteindre le faîte, se laissa glisser de l'autre côté. Le chemin remontait vers l'avenue où il pouvait rencontrer Paulette et se faire remarquer par le policier de garde. Il suivit le chemin, marchant rapidement. Le chemin plongeait entre des propriétés closes, et il dut parcourir une grande distance avant de déboucher dans une ruelle très calme qui semblait remonter vers une avenue où la circulation était plus intense.

Une demi-heure plus tard, il parvenait dans le centre de la ville, pas très loin de la fontaine. Il suivait le rythme de la foule, beaucoup de touristes, ne sachant encore s'il allait prendre un car. Les arrêts pouvaient être surveillés.

Il repéra une station de taxis, hésita quelques minutes. Le chauffeur de tête ne lui plaisait pas. Il avait repéré le troisième, un homme d'une soixantaine d'années à l'air sympathique. Lorsque le taxi numéro un démarra, il se rapprocha un peu. Presque aussitôt, le second fut emprunté par un couple. Il fonça, mais une jolie fille brune lui passa devant avec un rire léger, s'installa à l'arrière avec un regard moqueur. Il dut faire une drôle de tête, car elle se retourna, le regarda aussi longtemps qu'elle le put, les sourcils froncés.

— Quelle rue ?

Un autre taxi venait de s'arrêter à sa hauteur.

— Pouvez-vous m'emmener à Manosque ? demanda-t-il. Je dois y être le plus rapidement possible.

Le chauffeur, un type jeune aux cheveux très noirs et au visage allongé, l'inspecta d'un air soupçonneux. Daniel plongea la main dans sa poche et en sortit un billet de cent francs.

— Bon, d'accord. On y va.

Sur le boulevard, au bout duquel commence la route de Manosque, le chauffeur ralentit, se gara le long du trottoir.

— Je vous demande un petit moment. Ce ne sera pas long.

Daniel le vit pénétrer dans un café, s'approcher du comptoir. Il posa la main sur la poignée de la portière, l'ouvrit lentement. L'homme téléphonait. Daniel descendit calmement du taxi, comme s'il voulait prendre l'air. À ce moment-là, l'homme sortit du café.

— Excusez-moi, hein ? Mais il fallait que je prévienne ma femme. Je devais passer la prendre vers onze heures, et je ne serai pas de retour.

Daniel remonta, tandis qu'il s'installait au volant.

— Ce n'est pas loin. Cinquante-quatre kilomètres. Mais je ne vais jamais très vite. Vous êtes pressé, hein ?

— Oui, assez.

— En vacances ?

— Oui. Je dois rejoindre des amis là-bas.

— Où je vous descend ?

— À l'arrêt des cars.

— Très bien.

L'homme bavardait beaucoup. Il connaissait très bien toute la région, donnait son opinion sur tout. Daniel l'écoutait d'une oreille distraite. Chaque traversée de village le rendait nerveux. Entre Aix et Meyrargues, deux gendarmes faisaient la circulation à un carrefour de route. Son chauffeur s'était arrêté à hauteur de l'un d'eux qui avait jeté un vague retard dans la voiture. Peut-être, à cette heure, trouvait-il étrange la présence d'un jeune garçon en chemisette et blue-jean à l'arrière d'un taxi.

— Vous faites pas de souci, dit le chauffeur, vous y serez avant dix heures et demie. On ne roule pas vite, mais régulièrement. Tenez, pour la dernière grève des trains, j'ai conduit un client à Paris. Tout tranquillement, on est partis à neuf heures du matin et, à six heures du soir, on était arrivés. On a cassé la croûte en route. Il faut dire qu'il y a pas mal d'autoroutes...

D'après la radio, Pesenti se trouvait toujours à Manosque. Il ne savait comment le trouver. En surveillant la gendarmerie ? L'hôpital, peut-être. Puis, il pensa que le journal devait avoir une agence importante dans cette ville.

— Sainte-Tulle. Nous arrivons.

Quelques jours plus tôt, il n'avait pas osé prendre le car à Manosque. Il avait rejoint ce village par une petite route secondaire

qui multipliait la distance par deux.

Il se pencha pour regarder les collines sur sa droite. Quelque part, au-delà de la Durance, bien niché dans la solitude, il y avait le hameau de Labiou. Une bouffée de bonheur ancien lui revint, en même temps que le souvenir de leur installation, les nuits glacées où ils ne pouvaient se réchauffer, la pluie et la neige que le vent fou faisait tourbillonner alors qu'ils tentaient, son père et lui, de poser les poutres sur les murs de leur maison.

Baissant la tête, il essaya d'oublier. Un temps, il avait cru qu'ils pourraient vivre ainsi, loin des hommes. Un sourire lui vint à cause des petits lapins oubliés et de leur mère. Ils retourneraient peut-être à l'état sauvage, à moins qu'un rôdeur ne les découvre, ce qui était fort probable. Après le départ des gendarmes, les gens du coin avaient dû monter jusqu'au hameau.

— Et voilà ! Arrivé sain et sauf !

Daniel le régla, lui laissa un bon pourboire et s'éloigna vers le centre de la ville. Que venait-il faire ? Parler à Pesenti ? Essayer de le convaincre de ne pas poursuivre son enquête ? Il était déjà trop tard. Des frissons de violence montaient du plus profond de lui-même. Il se sentait capable d'étrangler le journaliste. Qu'importait, ensuite ! Mais que cet homme se taise, avant tout.

Lorsqu'il parvint dans les rues plus étroites du centre de la vieille ville, il demanda où se trouvait l'adresse du journal. La vieille dame interrogée lui indiqua qu'il la trouverait une fois tourné le prochain carrefour.

— Vous ne pouvez pas vous tromper.

Il repéra l'agence de loin, sa porte vitrée et sa vitrine d'exposition. Les mains dans les poches, il s'approcha, contourna lentement une camionnette.

Un coup de sifflet le fit sursauter, et il aperçut le képi d'un gendarme, puis un autre. Il se mit à courir vers l'agence. Un homme essaya de lui barrer le chemin, et il lui fonça dedans tête baissée, l'envoyant rouler contre une voiture en stationnement.

— Barron, arrêtez, ou nous tirons !

Il s'accroupit entre deux voitures, aperçut le bout de pare-chocs qui pendait d'une 2 CV. Il le détacha d'une torsion, se redressa pour le lancer vers un gendarme qui approchait. L'homme dégrafait son étui en cuir.

Un de ses collègues, qui arrivait sur la gauche de Daniel, avait déjà son arme à la main. Il tira deux fois.

CHAPITRE XVII

Au moment où Daniel embarquait dans le taxi, Paulette Ramet revenait en hâte chez elle, regrettant d'avoir acheté le journal en fin de courses.

Rasé et lavé, Hervé achevait de s'habiller. Il fut surpris par la précipitation de la jeune femme qui alla jusqu'au living.

— Daniel ?

— Mais, il doit être là.

En moins d'une minute ; ils comprirent, d'autant plus que la jeune femme venait de penser au transistor qui fonctionnait tout bas.

— Que se passe-t-il ?

— Lis le titre du journal.

Il le déplia.

Daniel Barron a-t-il tué pour laver l'honneur d'un membre de sa famille ?

Stupéfait, il regarda Paulette.

— Ça veut dire quoi ?

— Je n'en sais rien, mais ton fils a filé. Tu sais où ? À Manosque.

— Mais, pourquoi ?

— Pour régler son compte à Pesenti.

— Nom de Dieu !

Elle l'entraîna vers la sortie.

— La police ?

— L'immeuble n'est plus surveillé.

Quelques minutes plus tard, la petite Morris se ruait sur la route de Manosque. Tout le trajet s'effectua dans une sorte d'inconscience pour Hervé. Le titre du journal l'obsédait. Des zooms brutaux lui jetaient chaque mot à l'esprit, parfois une seule lettre, puis toutes se mélangeaient, et il n'arrivait plus à recomposer la phrase entière.

— Paulette !

Elle fonçait sur la route, la mâchoire crispée, le visage lourd d'anxiété.

— Tu as lu tout l'article ?

— Oui.

— Que veut-il dire ?

La jeune femme se taisait.

— Il s'agit de Céline, n'est-ce pas ?

— Je crois.

— Mais que faisait ce Lanier dans sa vie ?

— Pesenti n'insiste pas. Il faut lire entre les lignes.

— Tu es folle, non ?

Elle eut un regard apitoyé.

— Et Daniel a descendu ce type parce qu'il était l'amant de ma femme ?

Il la gênait pour conduire, approchait trop son visage du sien.

— C'est incompréhensible. Peut-être qu'il la faisait chanter pour autre chose.

— Non.

Hervé la regarda avec haine.

— Tu mens. Tu n'as jamais pu la souffrir.

Dans Manosque, elle hésita un peu, continua vers le centre, fut bientôt immobilisée dans un embouteillage extraordinaire. Elle abandonna la voiture le long du trottoir, descendit. Hervé la rejoignit plus loin.

— Pourquoi tout ce monde ?

Elle se frayait un passage dans la foule, arrivait au premier rang. Un gendarme écarta les bras.

— Je vous en prie, messieurs-dames...

— Nous voulons voir le commissaire Lefort.

De là, ils voyaient des gendarmes devant une vitrine.

— C'est l'agence du journal, dit-elle.

Le gendarme consentit à les laisser passer. Ce fut Tabariech qui les repéra le premier. Il se trouvait à l'intérieur de l'agence. Le corps de Daniel avait été déposé sur trois chaises, recouvert d'une couverture.

— Patron, la femme et Barron.

Lefort sortit.

— Où vous cachez-vous, monsieur Barron ?

— Nous voulons voir Daniel, répliqua sèchement Paulette Ramet. Il est bien venu ici ?

Le commissaire prit le bras de Barron.

— Nous sommes désolés... Mais, depuis qu'il avait volé ce revolver, nous savions qu'il était dangereux.

— Vous lui avez tiré dessus ?... s'exclama Paulette.

Puis, elle s'appuya contre la vitrine, le visage dans les mains.

— Le gendarme a eu l'impression qu'il avait une arme à la main... Ce n'était qu'un bout de pare-chocs qu'il avait arraché à une vieille bagnole pour le lancer... Mais, comprenez son état d'esprit. Votre fils avait déjà tué un C.R.S., et il a cru la vie de son camarade menacée...

— Il est mort ! bégaya Barron.

Paulette se rua en avant, et Tabariech dut lui prendre les poignets.

— Vous mentez. J'ai renvoyé le revolver à Pesenti. Depuis deux

jours. Par la poste, à Marseille.

À son tour, Pesenti sortait, entendait les paroles de Paulette Ramet. Son visage changea.

— Je n'ai pas mis les pieds chez moi depuis plusieurs jours, et ma femme est chez ses parents, à Toulon. Je ne savais pas que ce paquet m'attendait à mon domicile.

Dans l'agence, Barron s'approcha de la couverture, la souleva sur le visage de son fils. Il laissa retomber le coin.

— Je n'ai pas compris, murmura-t-il, jamais.

Lefort le prit par le bras.

— Venez. Maintenant, il faut que nous allions à l'hôpital.

Hervé s'immobilisa, respira profondément.

— Oui. Il faut que je voie ma femme et ma fille.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE FOUCAULT
126, AV. DE FONTAINEBLEAU
KREMLIN-BICÊTRE
(val-de-marne)

dépôt légal 2^e trimestre 1970
imprimé en France

PUBLICATION MENSUELLE
Référence 3.800